

376

Harlequin

1,75\$

ROMANTIQUE

**INTERDIT
D'AIMER**

Sandra Clark



***Interdit
d'aimer***

Sandra Clark



HARLEQUIN

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :*

LOVE OUT OF BONDS

Originally published by
Harlequin Books, Toronto, Canada

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou avants cause est illicite (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal

© 1983, Sandra Clark

© 1985, traduction française : Edimail S.A.

53, avenue Victor-Hugo, Paris XVI^e - Tél. 500.65.00

ISBN 2-280-01367-3

ISSN 0182-3531

1

Les deux Anglais s'avançaient dans l'herbe haute en discutant à voix sonores de la disposition des menhirs.

Etendue sur le dos, Marilyn ne bougea pas. Elle avait rejeté en arrière ses longs cheveux d'un blond argenté, pour exposer au soleil son visage et son cou, mais regrettait de n'avoir pas apporté de bikini. Comment bronzer convenablement, en jupe et chemisier ?

Les deux hommes étaient presque arrivés à sa hauteur. Ils marchaient lentement, la tête penchée, les mains derrière le dos, dans l'attitude des gens qui veulent se donner de l'importance. S'ils lui adressaient la parole, elle ferait semblant d'être française.

— Ambrosius a bien dit... fit l'une des voix.

Elle détourna la tête avec irritation.

« Bon sang, ils ne vont pas me laisser en paix ? »

Durant dix bonnes minutes encore, ils continuèrent d'échanger leurs arguments, avant de se taire soudain.

Elle se souleva prudemment sur un coude. Oui, ils s'étaient arrêtés au pied de l'un des énormes menhirs de Carnac. Et elle les connaissait tous les deux. A l'hôtel, le jour de leur arrivée, ils lui avaient dit « Bonjour, mademoiselle. » Trois matins et deux soirs de suite, ils avaient incliné la tête en murmurant « Bonjour » ou « Bonsoir », en passant près d'elle dans la salle à manger.

Leur salut s'adressait aussi à Tante Héloïse, mais celle-ci se contentait d'un imperceptible signe de tête. Un geste royal, pensait cyniquement Marilyn, qui s'y exerçait devant la glace de son cabinet de toilette. Mais de sa part, il était beaucoup moins impressionnant, ne commandait pas le respect absolu. Héloïse pratiquait à merveille l'art d'élever murailles et barrières pour décourager les avances importunes.

Les deux hommes faisaient partie d'une chorale venue d'Angleterre, mais ils restaient entre eux, n'avaient aucun contact avec les autres pensionnaires.

Et Marilyn en avait par-dessus la tête. Passer la majeure partie de l'été dans le genre de villégiature qui plaisait à Héloïse était déjà bien suffisant. Du moins avait-elle espéré trouver à l'hôtel un groupe de jeunes qui auraient mis un peu de vie dans le train-train journalier, un soupçon de romanesque.

Elle soupira. Ce n'était pas juste. Mais, comme toujours, elle supporterait l'épreuve docilement, jusqu'au bout. Son regard indigné alla vers les deux hommes qui faisaient le tour de la pierre salie de mousse grise.

Quelle barbe, se dit-elle. Elle avait vingt ans. Si elle ne s'amusait pas maintenant, quand le pourrait-elle ? L'année suivante elle aurait vingt et un ans, un âge positivement canonique, et rien ne lui serait arrivé. Comment attendre encore toute une année ?

Elle soupira à nouveau. Elle rêvait de voyages dans des contrées exotiques, d'hommes étranges avec de drôles d'accents, de dangers, d'aventures excitantes. Mais, depuis sa sortie de pension, elle devait se contenter de l'existence la plus ennuyeuse. Et tout ça, à cause de ce fichu héritage. Elle en avait vraiment assez.

Le plus petit des deux hommes, aux cheveux d'un blond fade, lisait des passages d'un guide en français, avec un accent épouvantable; l'autre, le brun, hochait la tête à intervalles réguliers ou posait une question idiote. Ils avaient d'ordinaire auprès d'eux deux filles grassouillettes avec lesquelles ils échangeaient des plaisanteries qui les faisaient ricaner bêtement. Tout cela, selon Héloïse, avec un haussement d'épaules, était d'une drôlerie charmante.

Un matin, en descendant prendre le petit déjeuner, Marilyn l'avait entendu dire à la propriétaire de l'hôtel :

— J'ignorais que vous étiez maintenant de mèche avec les organisateurs de voyages en groupes.

Elle parlait sans accent, avec un sourire un peu triste. La propriétaire, dès lors, avait veillé avec un soin jaloux au confort des deux dames anglaises.

Partout, toujours, on leur accordait une attention particulière. La veille au soir encore, la brave dame avait expédié son mari à la cave pour en rapporter une vénérable bouteille. La toute dernière, avait-elle répété fièrement à plusieurs reprises, assez fort pour être entendue des tables voisines.

Mais quelle importance pouvait avoir un cru inégalable, pensa Marilyn, morose, quand on obtient toujours ce qu'il y a de mieux ? Elle tenait pour acquis la satisfaction de ses moindres désirs. Quant à Héloïse, avec ses robes de soie grise, son teint toujours irréprochable, sa chevelure acajou nouée en chignon sur la nuque, ses manières distinguées, elle aurait été scandalisée d'avoir à accepter un quelconque pis-aller...

Enfin, Dieu merci, les deux hommes s'étaient éloignés.

Elle venait de défaire le premier bouton de son chemisier quand la voix dit, en un français hésitant :

— Mademoiselle, je voudrais...

Les paupières mi-closes, elle leva les yeux vers une silhouette qui se dressait entre elle et le soleil.

— Pardon ? fit-elle en anglais.

Surprise, elle s'était à demi-redressée. Quand l'homme s'écarta du soleil, elle vit qu'il s'agissait du plus jeune des deux. Elle pesta à mi-voix. Elle aurait dû tout de suite se lancer dans un discours en français.

Avec un sourire d'excuse, il désigna son appareil-photo d'un modèle bon marché.

— C'est une chance que vous parliez anglais ! Mon ami se demandait si vous consentiriez à vous déplacer un peu, une minute seulement. Il veut prendre une photo de tout l'alignement. Ce serait plus impressionnant sans la moindre silhouette moderne...

Il s'interrompit, sous le regard irrité de la jeune fille, mais le brun vint à sa rescousse, dans son français impossible. Elle leur tourna le dos. C'en était trop !

— Ça va bien, elle parle anglais, disait le blond fadasse, comme si elle n'avait pas été là.

— Quelle chance ! répondait le brun. Accepterait-elle de prendre un photo de nous deux, ensuite ? demanda-t-il en s'approchant.

— Vous n'avez qu'à le lui demander, interrompit Marilyn d'un ton acerbe.

Elle allait se détourner quand le premier reprit :

— Ce serait gentil. Nous aimerions avoir un souvenir de Carnac. Nous partons demain.

— Très bien, fit la jeune fille.

Elle tendit la main vers l'appareil. Une pression du doigt, et elle serait débarrassée d'eux.

— Ce serait formidable si nous pouvions avoir une ou deux des filles, suggéra le brun.

— Où sont passées Carole et June ? demanda le blond.

« S'ils entament une autre discussion, je hurle », se dit Marilyn. Vivement, elle porta l'appareil à hauteur de ses yeux, cadra le menhir et les deux hommes. Il n'était peut-être pas trop tard pour faire semblant d'être française. Ils avaient pris des attitudes figées, mais elle n'eut pas le temps d'appuyer sur le déclencheur : l'un des deux se jeta en avant, les mains tendues pour l'arrêter.

— Attendez ! Il me reste juste deux poses. Je vais d'abord prendre l'alignement. On fera la photo de charme après.

Elle eut peine à ne pas lui rire au nez. Avec leurs pull-overs identiques, d'un ton vert indécis, noués autour de leurs tailles, leurs shorts kaki trop larges, leurs chaussettes grises et leurs sandales de cuir brun, ils étaient loin d'avoir fière allure !

Le type même de l'Anglais en vacances, pensa-t-elle. Sans rien dire, elle rendit l'appareil. Elle avait envie de s'échapper. Mais le blond engagea la conversation.

— Nous nous posions des questions sur vous et votre...

Elle ne lui fournit pas le mot manquant. Il continua :

— Nous vous croyions française. Votre mère parle le français comme les gens d'ici.

Héloïse, aurait pu lui dire Marilyn, était « d'ici », même si elle était devenue très anglaise en Angleterre. Elle possédait depuis des années un passeport britannique, mais elle n'avait jamais renoncé à sa prédilection pour tout ce qui était français.

La jeune fille, néanmoins, n'avait aucunement l'intention de fournir ces précisions à un inconnu importun. Celui-ci n'eut pas le temps de se formaliser de son silence : son

camarade revenait en gambadant et tendait l'appareil avec un sourire.

— Ça va être superbe. J'ai tout réglé : il vous suffit de faire entrer les têtes et les pieds dans le viseur et d'appuyer sur le bouton.

— Je vais tâcher de me débrouiller, fit-elle.

Elle recula de quelques pas, s'efforça de cadrer en même temps les deux hommes et le menhir, mais cela n'allait pas sans mal. Finalement, sur un « flûte ! » murmuré, elle pressa le déclencheur. En cet instant précis, elle entendit un cri, surprit un mouvement dans le viseur.

Elle leva les yeux. C'était incroyable, mais, dans l'avenue de pierres apparemment déserte, quelqu'un s'était subitement manifesté et, s'il fallait se fier aux cris de désespoir des deux modèles, avait choisi le plus mauvais moment pour passer devant l'objectif..

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, vexée de voir ses efforts réduits à zéro.

Le fauteur de trouble se trouvait maintenant devant elle et lui souriait largement.

— C'est la vie, fit-il, en haussant les épaules.

Elle eut tout juste le temps de voir son visage bronzé aux traits irréguliers, une bouche trop grande, l'éclat blanc des dents égales. Déjà, les Anglais accouraient.

— Avez-vous eu le temps de nous prendre ? demanda le brun.

Marilyn jeta un coup d'œil vers l'intrus : elle s'attendait à des excuses. Mais il avait déjà tourné le dos.

— Désolée, murmura-t-elle.

— C'est vraiment de la malchance ! s'écria l'un des deux.

Il suivait du regard la silhouette qui s'éloignait. Elle en fit autant.

L'homme était certainement français et marchait d'un pas alerte. Il portait un short blanc, des mi-chaussettes, également blanches, bien tendues sur la cheville, des souliers de sport, blancs aussi. Un pull gris était noué sur ses épaules. Peut-être à cause de tout ce blanc, ses jambes paraissaient incroyablement bronzées, constata-t-elle. Mais leur modelé, leur musculature étaient bien réels. Et comme ses cheveux noirs étaient brillants !

Elle se tourna vers les deux Anglais. L'un d'eux avait dû lui redemander son appareil : il tendait la main vers elle, une expression d'attente sur le visage.

Revenue à elle dans un sursaut, Marilyn lui accorda involontairement l'un de ses rares sourires, et les traits de l'homme se figèrent.

La jeune fille possédait une beauté naturelle mais, lorsqu'elle souriait, elle devenait étonnante. Ses yeux d'un bleu profond, presque violet, frangés d'épais cils sombres, éclairaient un visage au teint sans défaut, légèrement doré par le soleil. Ses lèvres pleines avaient une courbe sensuelle et volontaire à la fois. Son corps irréprochable, son élégance désinvolte, née d'un goût naturel et perfectionnée au cours des années passées avec Héloïse, faisaient tourner les têtes partout où elle allait.

Elle aurait sûrement capturé les cœurs si elle avait voulu s'en donner la peine, ou si on lui avait permis de se lier avec des hommes intéressants. Mais le destin, sous la forme de l'héritage laissé par son père, l'avait pratiquement enterrée dans une ville provinciale. Elle avait fini par adopter de plus en plus souvent une attitude d'extrême indolence et elle gratifiait rarement un homme d'un véritable sourire.

Le touriste commençait à bredouiller des remerciements pour son aide. Mais le regard de Marilyn passait au-dessus de sa tête. Le sourire, comprit-il, ne lui avait pas été destiné. Il le vit s'effacer, remplacé par une moue d'irritation et d'ennui.

— Désolée, fit-elle. J'avais déjà appuyé sur le déclencheur quand je l'ai vu.

Sans un mot de plus, elle s'éloigna entre les menhirs.

Elle marchait rapidement sur l'étroit sentier, sans se soucier des ronces qui lui égratignaient les jambes. Elle s'arrêta à l'endroit où le chemin abordait une plantation de pins. Des plantes grimpantes montaient à l'assaut des pierres; l'herbe était plus haute, comme si les touristes venaient plus rarement par là. Le flamboiement doré des ajoncs donnait de la couleur au paysage. Mais elle s'en rendait à peine compte. Inexplicablement, le rythme de sa respiration s'était accéléré.

« Je suis furieuse, pensa-t-elle, et ma colère est hors de proportion avec sa maladresse. Quand même... Il a bien dû me voir. Et il aurait pu s'excuser ! »

Elle reprit longuement son souffle. Il était trop tard pour revenir sur ses pas, pour chercher de quel côté il était allé. Elle aurait aimé lui dire ce qu'elle pensait.

Lentement, elle se remit en marche. Elle reviendrait le lendemain, dans une tenue plus indiquée pour prendre un bain de soleil. Elle avait quitté brusquement la salle à manger, après le déjeuner, afin de montrer à Héloïse à quel point elle s'ennuyait. A son retour, elle lui présenterait des excuses. Ce n'était pas la faute de sa tante, si elles étaient entourées de gens du type de ces deux-là, avec leur appareil-photo.

Plus calme, elle se dirigea vers l'hôtel.

— Tu as fait une bonne promenade, Merri ? demanda Héloïse, un peu plus tard, ce même après-midi.

Inutile de mentionner l'incident de la photo.

— Comme ci, comme ça, répondit nonchalamment la jeune fille. Je te demande pardon d'être partie ainsi.

Elle se jeta dans un fauteuil en rotin, près de la porte-fenêtre du balcon, poussa un long soupir.

Héloïse regarda sa nièce. Il y avait de la pitié dans ses yeux, mais, quand Marilyn releva la tête, sa tante était revenue à sa peinture.

Il y eut un bref silence. Héloïse murmura enfin :

— Je veux bien partir d'ici, si tu en as envie. Cet endroit a perdu son allure, si jamais il en a eue.

Elle haussa un sourcil, mais Merri ne répondit pas.

— Ecoute, Merri, je suis obligée de jouer ce rôle de chaperon. Crois-moi, ce n'est pas de gaieté de cœur.

La jeune fille poussa un autre soupir.

Elles avaient eu bien des fois cette même conversation. En rédigeant son testament, le père de Marilyn avait stipulé que sa fille unique devrait être libre de tout attachement pour recevoir son héritage. Elle devait encore attendre un an. Héloïse accomplissait son devoir vis-à-vis de son beau-frère défunt en veillant à ce que sa nièce remplît à la lettre les conditions du testament.

Elle avait demandé au notaire une définition précise.

— Il voulait certainement parler de fiançailles, ou de mariage, ou, du moins, de l'intention d'épouser quelqu'un ?

Non, avait répondu le notaire : les termes même du document interdisaient tout attachement, si léger fût-il.

— Tu n’as plus bien longtemps à attendre, murmura machinalement Héloïse. Mais je ne vois pas pourquoi nous n’irions pas dans un endroit un peu plus animé, si tu me promets de rester libre comme l’air !

Elle-même, précisait un codicille au testament, toucherait la récompense de ses bons et loyaux offices le jour où Merri elle-même recevrait son héritage. La condition n’avait pas grande importance pour Héloïse : Quentin lui avait laissé de quoi vivre largement. Tout le reste avait été prévu : les frais d’études de Merri, son entretien durant les trois années qui suivraient sa sortie de pension, et jusqu’à ses vacances, qui devraient parfaire son éducation.

— Après ton vingt et unième anniversaire, tu seras libre d’aller où tu voudras. Prends patience, ma pauvre.

Six années plus tôt, quand la fillette de quatorze ans s’était trouvée orpheline, Héloïse avait dit au notaire :

— Après être restée emprisonnée si longtemps, ce serait bien extraordinaire si elle ne jetait pas son bonnet par-dessus les moulins. Et ce serait bien fait pour lui. Il a toujours eu une âme de tyran.

Le notaire, d’abord scandalisé, avait reconnu la vérité de ses paroles. Plus tard, Merri avait lancé les mêmes imprécations, et Héloïse avait feint la désapprobation.

— Papa ignorait donc tout de l’attrait du fruit défendu ? Interdire quelque chose, c’est le rendre désirable.

Veuve du frère cadet de Magnus, Héloïse était tout indiquée pour jouer le rôle de chaperon; pour plus de sûreté, un tuteur avait été nommé, devant lequel elle-même était responsable.

Si Magnus était devenu, dans l’esprit de sa fille, un personnage tyrannique et plutôt injuste, ce n’était pas uniquement dû aux excentricités de son testament.

Quentin, lui aussi, se disait-elle, avait toujours été trop sévèrement critiqué par son aîné. Elle n'avait pas plus de dix ou onze ans quand cet oncle charmant et séduisant s'était tué aux commandes de l'avion d'un ami mais elle lui avait conservé en son cœur une place privilégiée; elle prenait violemment son parti lorsqu'on insinuait qu'il avait été la brebis galeuse de la famille. A cet âge, elle ne s'était pas rendu compte de la différence d'âge entre Héloïse et lui. A présent seulement, elle comprenait qu'Héloïse avait dû être l'aînée de dix bonnes années.

La mère de Merri, l'épouse de Magnus, était un vague et lointain souvenir — un pâle visage, dans un lit de malade, auprès duquel la fillette devait se hausser sur la pointe des pieds pour embrasser les lèvres froides. Un jour, les visites avaient cessé. L'enfance s'était résumée en séjours à la pension, coupés de merveilleuses vacances dans la propriété de famille en Sardaigne; elle invitait toujours quelques compagnons de pension et remarquait à peine la succession des petites amies de son père.

Héloïse s'était toujours trouvée là, pour amortir les chocs entre le père et la fille, comme elle l'avait fait entre les deux frères.

Après cela, lorsqu'était arrivée la nouvelle de la crise cardiaque qui avait tué Magnus à New York, elle avait offert à l'adolescente une épaule où pleurer.

Au début, Merri, ramenée d'urgence de sa pension pour les obsèques, reconduite moins de vingt-quatre heures plus tard, ne saisit pas à quel point sa vie avait changé. Mais elle était devenue une héritière. A certaines conversations surprises au téléphone, elle comprit que des conditions devaient être remplies. Plus question de vacances en Sardaigne. La villa elle-même avait peut-être été vendue. Son foyer devint la grande maison grise d'une ville d'eaux du Yorkshire où vivait Tante Héloïse. La maison d'où, bien

des années auparavant, Magnus était parti pour entamer sa carrière. L'élégance discrète de la vieille demeure convenait à merveille à l'allure française un peu désuète d'Héloïse. Merri, pourtant, gardait un vague souvenir du temps où Quentin et sa femme passaient leur temps à voyager à travers l'Europe. Elle se posait des questions.

Un jour, elle demanda tout net à sa tante si elle aurait choisi d'habiter ces lieux, sans les exigences de Magnus précisées dans son testament. Un pli inattendu se creusa sur le front généralement lisse d'Héloïse.

— Pour une gamine de seize ans, tu es extraordinairement curieuse des affaires de tes aînés ! fit-elle.

C'était une femme qui ne se livrait pas facilement.

— Bon sang, Tante, tu es prudente ! Tu aurais fait une fameuse joueuse de poker.

Ses paroles eurent sur Héloïse un effet incroyable. Elle attrapa la jeune fille par le bras, et ses ongles laissèrent dans la chair des empreintes profondes.

— Qu'as-tu dit ? demanda-t-elle, en la relâchant tout aussi subitement, son sang-froid recouvré. Que sais-tu du poker ?

Merri, perplexe, haussa les épaules.

— Tu as bien dû y jouer toi-même, dans le dortoir, après l'extinction des feux ?

— Ça ne t'empêche pas de travailler, j'espère. Je dois faire mon rapport à l'Inquisiteur le mois prochain, tu le sais.

Elles appelaient ainsi l'homme qui veillait à la stricte observance du testament. Merri sourit.

— Ne t'inquiète pas. Il en faudrait davantage ! Ça m'a l'air bien ennuyeux, le poker, déclara-t-elle, en rejetant ses nattes en arrière.

Apparemment satisfaite, Héloïse n'insista pas.

Les dernières années de pension s'écoulèrent sans heurts. La tante de Marilyn aimait toujours voyager, mais la Bretagne remplaçait Monte-Carlo. Et l'accent était mis non sur les amusements frivoles mais sur l'éducation. Guidée par Héloïse, Merri se familiarisa avec les musées, avec les salles de concerts d'Europe. Sa tante s'était découvert un talent pour l'aquarelle et consacrait ses loisirs au perfectionnement de sa technique. C'était une existence agréable, sans exigences particulières...

Mais Merri commençait à désirer autre chose.

Avec un nouveau soupir, elle se renversa dans le fauteuil de rotin qui émit un craquement sinistre.

— Si tu continues, tu vas te retrouver par terre, remarqua calmement Héloïse.

— Ce serait au moins un événement. J'en ai assez. Je ne peux pas croire que papa ait voulu me châtier ainsi.

— A ses yeux, ce n'était pas une punition mais une protection.

— Contre quoi ? Les loups affamés qui rôdent dehors ? Je n'aurais pas cette chance.

— Nous pouvons partir d'ici, je te l'ai déjà dit.

— Très bien. Allons dans un endroit où je n'ai jamais mis les pieds, décida la jeune fille avec un regard de défi.

— C'est hors de question, tu le sais.

— Mais pourquoi m'interdire Monte-Carlo ? Toute la Côte d'Azur ? Ou même Biarritz ? En terminale, j'étais la

seule à ne pas connaître Cannes, tu te rends compte ?
Personne ne voulait me croire.

— Tu y es allée...

— J'avais sept ans ! Ça ne compte pas ! « Prends patience... Prends patience... » J'en ai assez d'être patiente. Stupide, ce testament. Pourquoi détestait-il tous les endroits à la mode ?

Renfrognée, elle se leva, passa dans sa propre chambre, claqua la porte derrière elle. Héloïse exhala un très léger soupir. Comment exprimer sa sympathie quand elle ne pouvait révéler les raisons de Magnus ? Mais elle avait l'habitude de ces crises. Bientôt, elle le savait, Merri allait se reprendre; elles dîneraient dans un calme agréable, avant d'aller faire une promenade en voiture ou à pied.

Elle ne se trompait pas : quand la jeune fille reparut, elle semblait de bien meilleure humeur.

— C'est bon, il a gagné, une fois de plus, mais changeons de paysage. Partons pour un endroit plus animé, où il y a une plage convenable. Le testament ne m'interdit pas la planche à voile, je suppose ?

— Où veux-tu aller ? demanda Héloïse, imperturbable.

— Ça m'est égal, pourvu que je puisse faire du sport.

— Très bien... Ecoute, ton père n'avait pas l'intention de jouer les rabat-joie, tu sais.

Un peu confuse, Merri esquissa un sourire.

— Je le sais, marmonna-t-elle, mais il y réussit assez bien tout de même.

Sa tante s'approcha du téléphone.

— Je règle ça tout de suite. Tu peux commencer tes valises. Nous nous en irons demain matin.

Elles prirent leur petit déjeuner à l'heure habituelle, et elles allaient quitter la salle à manger quand les deux choristes entrèrent avec le reste de leur groupe. Le brun se détacha de ses compagnons pour venir vers Merri.

— Aimeriez-vous voir ma photo des menhirs ? Elle est assez réussie.

Il tira de la poche de son blazer une pochette de photographie, la lui tendit.

— Je monte finir mes valises, murmura Héloïse. Ne tarde pas trop.

La jeune fille hocha la tête, accorda un minimum d'attention à la série de photos.

— La voici, dit l'homme.

Merri se figea.

— Non, pas celle-ci, celle d'avant. Celle-ci est bonne à mettre à la poubelle, malheureusement.

— Dans ce cas, laissez-la-moi... en souvenir de Carnac. Après tout, ajouta-t-elle vivement, le menhir, au second plan est très bien venu.

— Oui, fit son compagnon, sans grand intérêt. Vous pourrez toujours couper le bas...

Sans trop savoir pourquoi, Merri, avant d'entrer dans l'appartement, glissa le cliché dans la poche de sa jupe. Héloïse, raisonna-t-elle, n'aurait certainement pas envie de voir la photo d'un menhir prise sous un angle qui rappelait la Tour de Pise.

— Prête ? demanda sa tante... Tu m'as l'air fiévreuse.

— Je suis très bien, mentit la jeune fille avec un sourire radieux. Je meurs d'envie de m'exercer sérieusement à la planche à voile.

Héloïse, rassurée, la quitta pour faire une dernière fois le tour de l'appartement. Restée seule, Merri s'accorda un nouveau regard furtif à la photo. Était-elle folle ? Régressait-elle aux premiers stades de l'adolescence, où il est normal de se sentir... ainsi ?

Elle avait l'impression de tout voir pour la première fois. Il était si... Elle remit la photo au fond de sa poche, s'efforça de reprendre ses esprits. Elle était envahie d'un sentiment inattendu, qui ressemblait à de la nostalgie, de désir de... Elle se leva brusquement.

Il était merveilleux, magique, irréel. Et elle était folle, faible d'esprit, complètement idiote ! Aucune explication raisonnable ne justifiait le sentiment qui était né la veille, au moment où le sourire d'un inconnu l'avait hypnotisée.

Elle fut ramenée à la réalité par la voix d'Héloïse qui l'appelait de la chambre voisine.

— J'entends le bagagiste. Tu es prête, ma chérie ?

« *Mon chéri*, répéta rêveusement la jeune fille, pour elle-même. Ce n'est rien. Je serai remise pour l'heure du dîner. » Elle prit ses affaires, passa dans l'autre pièce.

— Tout à fait prête ! annonça-t-elle en souriant.

La plage était superbe. Même si elle ne s'était pas encore trouvée dans cet état second, qui s'était prolongé toute la journée de la veille, toute la nuit et une partie de la matinée, Merri n'aurait pu désirer mieux.

Le sable brillait de milliers de petits coquillages argentés. L'eau de la baie était d'un bleu intense, et, dès que l'on quittait la côté, on trouvait presque toujours un vent vif.

La jeune fille loua une planche à l'homme taciturne posté près du quai et passa sur l'eau quelques heures de bonheur. Lorsqu'elle revint à grande allure vers la plage,

elle était parvenue à une conviction : la cause de cette nouvelle vision des choses n'était pas digne d'une passion aussi pure, aussi inspirée. Après tout, c'était un simple mortel, sujet aux faiblesses, aux folies de la nature humaine. D'ailleurs, il était trop sûr de lui-même pour mériter son amour. Le jour où elle le donnerait à quelqu'un, ce serait, d'abord, à un être réel, pas à l'effigie d'un inconnu et, ensuite, à un homme capable de témoigner un peu d'égards et de sollicitude à ses congénères...

La grande voile bleue et blanche s'affaissa quand elle lâcha le mât. Elle se mit en devoir de remonter la planche de quelques mètres sur le sable, pour la mettre à l'abri des vagues. Elle allait déjeuner avec Héloïse, mais après le repas elle reviendrait passer encore une heure ou deux sur l'eau.

Une chance d'avoir trouvé à se loger dans un hôtel situé juste de l'autre côté de la route...

Une haute silhouette se dressait sur son chemin.

— Bonjour, mademoiselle. Voulez-vous plancher avec moi ? dit une voix, en français.

Avant même de voir le visage, elle frissonna. Des yeux d'un brun foncé la regardaient avec une pointe d'amusement.

L'homme portait le même short blanc; rien d'autre.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle, la bouche sèche, le cœur affolé.

Il souriait avec assurance. Il allait même la prendre pas le coude, quand elle s'écarta vivement. Il dit encore quelque chose, en un français rapide, mais elle était trop troublée pour comprendre.

Plancher ?

Son sourire était irrésistible. Elle sentait ses genoux trembler.

Plancher avec moi ? Que pouvait-il bien vouloir dire ? Elle se rappelait les occasions, au cours de ses années de pension, où l'on réunissait garçons et filles, pour une expérience d'éducation mixte. L'une des premières questions posées par les garçons était généralement : « Voulez-vous coucher avec moi ? » Pour eux, c'était le fin du fin, surtout si l'on prenait un accent français à couper au couteau.

L'homme qui restait planté devant elle avait le même accent. Et le même sourire suggestif. Elle se sentit les joues brûlantes. Une jeune fille respectable n'avait pas le choix.

— Pardon, monsieur, dit-elle, en français, comme lui.

Elle voulut reprendre son chemin en l'évitant, mais il lui barra le passage. Un instant, ils restèrent face à face. Ni l'un ni l'autre n'était disposé à céder.

Merri avait la gorge serrée. De rage ou de peur. ? Elle n'en savait rien. Elle se redressa, posa sur l'inconnu, qui n'en était plus un, un regard qui aurait fait rentrer sous terre un mortel moins sûr de lui. Il parut seulement un peu surpris. Sans lui laisser le temps de prévoir son geste, elle le repoussa d'une main et, la tête haute, sans regarder ni à droite ni à gauche, elle se dirigea vers l'hôtel avec un calme apparent, en dépit des battements furieux de son cœur.

2

— Eh bien, ma chérie, que se passe-t-il ?

Tels furent les premiers mots qui accueillirent Merri lorsqu'elle pénétra en trombe dans le bar.

— Ce n'est rien, je t'assure, murmura-t-elle, accrochée des deux mains à son tabouret pour tenter de se calmer.

— Alors, parle-moi de ce rien...

Sans répondre, la jeune fille se servit un verre d'eau.

— Ecoute, ma chérie, je ne sais si tu vas pleurer ou piquer une colère. J'ai l'impression d'être assise sur le cratère d'un volcan.

Un petit sourire adoucit les traits de Merri.

— Je n'en sais rien moi-même. Mais je ne peux pas te dire de quoi il s'agit : tu me traiterais d'idiote. Et ça, j'en suis déjà convaincue, ajouta-t-elle.

— Ah ! S'agit-il d'un événement dont l'Inquisiteur aimerait être mis au courant ?

— Il serait ravi, fit la jeune fille en riant.

— Tu n'as pas perdu ton temps, je dois dire... Je devrais peut-être te ramener à *L'Ajonc d'Or*.

— Surtout pas ! protesta Merri.

Sa tante, elle le savait, préférait elle aussi être à *L'Atlantique*. Sa menace était vaine.

— Je serai sage, n'en doute pas.

— Mais tu ne devrais pas me tenir en suspens, ma chérie. Voyons, dis-moi tout !

Le ton restait celui de la plaisanterie, pourtant le visage prenait une expression soucieuse. Trop absorbée par ses propres émotions, Merri ne s'en aperçut pas.

— Attends-moi, dit-elle. J'en ai pour une minute.

Elle s'élança vers la porte. Héloïse la vit traverser le foyer, s'engager dans l'escalier.

— Que de mystères, murmura-t-elle.

Un homme grand, jeune, très bronzé apparut. Il entra dans le bar d'un pas décidé. Son regard se promena sur les clients, mais sans doute ne trouva-t-il pas la personne qu'il cherchait : il fit volte-face, sortit.

Héloïse commanda deux cocktails. Elle allait régler la note quand sa nièce revint. Elle tenait au creux de sa main un papier froissé. Après un furtif coup d'œil circulaire, elle le passa à Héloïse, à l'abri du bar. Elle regarda ensuite sa tante d'un air désemparé.

— As-tu jamais vu un homme aussi sensationnel... mis à part Oncle Quentin, bien entendu ?

Sa compagne examina attentivement la photo. Soudain, tout s'éclairait d'un nouveau jour. Le visage de sa nièce était pâle.

— C'est idiot, je le sais, et je ne lui ferai pas d'avances. C'est seulement... Oh, Héloïse, as-tu déjà éprouvé ça ? Suis-je folle, ou malade, ou je ne sais quoi ?

Sans un mot, sa tante lui rendit la photo.

— Franchement, Merri, dit-elle après un silence, la beauté n'est pas tout. Et où t'es-tu procuré cette photo ? Tu n'as pas pris la manie de photographier les gens contre leur gré, j'espère ?

— Non, naturellement ! fit Merri en relevant la tête. C'est un hasard. Hier, je prenais un cliché pour deux Anglais, quand il est passé devant l'appareil. A mon avis, il l'a fait exprès.

— Et pourquoi donc ? demanda Héloïse, sidérée... Ou alors, il voulait attirer ton attention...

— Pas de danger ! s'écria la jeune fille. Si seulement...

— Merri ! protesta sa tante, d'un ton volontairement scandalisé. Jusqu'à l'été prochain, tu n'as pas droit à ce genre de pensées.

— Que dois-je faire ? demanda Merri, avec un accablement mélodramatique. Tu es ma tante. Conseille-moi...

— Tu viens de dire que tu n'allais rien faire.

— En ce qui « le » concerne, c'est vrai. Je parlais de moi-même, de l'état dans lequel je suis... C'est affreux ! Je ne suis tout de même pas amoureuse, dis ? Je ne cesse pas de penser à lui !

— Ça passera, ma chérie. Demain, tu auras tout oublié.

— C'était aussi mon avis hier, mais ça n'a fait qu'empirer... Vois-tu, je viens de lui parler.

Elle passa dans ses cheveux des doigts agités.

— C'était le même homme... sur la plage.

Héloïse lui jeta un rapide coup d'œil pénétrant.

— J'ai cru d'abord à une hallucination, reprit la jeune fille. Mais c'était bien lui. Il doit loger près d'ici.

Sa tante retint son souffle. Elle ne s'était donc pas trompée. Un seul coup d'œil sur la photo lui avait suffi. Quand elle reprit la parole, elle évita le regard de Merri.

— Allons déjeuner. Tu ne vas pas, j'en suis sûre, confondre un petit béguin de collégienne avec le grand amour.

Avec grâce, elle descendit du haut tabouret, et ses élégantes sandales cliquetèrent sur le dallage de marbre.

Merri la suivit. Elle avait eu tort de parler de « lui ». Si l'on s'amourachait d'un inconnu, mieux valait n'en rien dire. Du moins Héloïse ne lui avait-elle pas ri au nez.

Bien décidée à « le » chasser de son esprit, elle déchira la photo, en laissa tomber les morceaux dans le cendrier placé près de la porte, avant de suivre sa tante dans la salle à manger.

— Inutile de tracasser l'Inquisiteur avec cette histoire, dit-elle en s'asseyant. Quand il m'a adressé la parole, tout à l'heure, sur la plage, je l'ai envoyé promener. Et, si tu examines le contenu du cendrier, dans le foyer, tu verra que j'ai mis sa photo à l'endroit qui lui revenait.

— Bravo, ma petite fille, approuva Héloïse. D'ici huit jours, tu ne sauras même plus à quoi il ressemblait.

Mais la prophétie se révéla inexacte. En dépit de tous les efforts de Merri, son esprit restait bloqué sur le même sillon. Une bonne raison à cela : partout où elle allait, « il » apparaissait immanquablement. Chaque matin, il était à la plage, nageait, filait à la surface des vagues sur une planche à voile blanche. Souvent, la jeune fille et lui auraient pu se rencontrer, si l'un ou l'autre l'avait souhaité, mais, après avoir été éconduit une fois, il semblait vouloir se tenir hors d'atteinte.

Une fois ou deux, elle avait eu l'impression qu'il la suivait délibérément. Pour vérifier, elle s'était aventurée le plus loin possible sur la planche, jusqu'au moment où ils

s'étaient retrouvés seuls au milieu de la baie. Alors seulement, elle était revenue vers la plage.

Ce jour-là encore, elle mit tout son talent à le fuir, mais, une fois de plus, il paraissait bien décidé à ne pas la perdre de vue. Il s'arrangea pour demeurer tout juste hors de portée de voix, jusqu'au moment où elle eut regagné des eaux plus sûres.

A deux reprises, à l'heure du déjeuner, elle l'avait trouvé accoudé au bar de l'hôtel.

Certes, qu'elle entrât en compagnie d'Héloïse ou qu'elle fût déjà là lorsqu'il arrivait, il ne semblait pas s'apercevoir de sa présence, comme s'il avait oublié qui elle était, mais elle était persuadée du contraire.

Il y eut encore le jour où elle s'était retournée pour faire du regard le tour du foyer : elle était à la fois déçue et soulagée de ne pas l'avoir aperçu au déjeuner. Elle le trouva assis au bar, à un ou deux mètres derrière elle; il était apparemment plongé dans une brochure mais il leva les yeux par hasard au moment où le regard de la jeune fille tombait sur lui. Elle se détourna vivement, rougissante. Héloïse la rejoignit à cet instant, et elle put s'engager dans une conversation animée, comme si elle n'avait rien remarqué. En se levant pour partir, il lança négligemment sur le comptoir la brochure qui glissa jusqu'au coude de Merri. En lisant le titre, elle s'empourpra. Depuis l'innocente invitation du premier jour, elle avait eu le temps de comprendre son erreur. La couverture portait, en grandes lettres rouges, la même question, au-dessus de la photo d'un jeune couple debout sur une même planche à voile. « Voulez-vous plancher avec moi ? », disait le slogan. Et l'adresse d'un centre d'entraînement figurait au bas de la page.

Avec une nuance de regret, elle se demanda ce qui se serait passé si elle avait compris dès l'abord l'invitation.

Aurait-elle accepté ? Aurait-elle passé ses journées à sillonner la baie avec lui ? Elle n'en savait rien. Mais tout était pour le mieux, se dit-elle, morose.

Si seulement elle ne le trouvait pas sans cesse sur son chemin ! Elle soupira. Non, ce n'était pas tout à fait vrai. Le soir, mystérieusement, il disparaissait. Elle s'était surprise à chercher son visage parmi les promeneurs. Sans doute, avec le casino, deux boîtes de nuit et quelques discothèques, avait-il mieux à faire de son temps.

Souvent, à l'aube, elle s'éveillait, entendait les noctambules regagner bruyamment leurs hôtels. Il devait certainement se trouver parmi eux, se disait-elle...

Trois longues journées se traînèrent ainsi, après lesquelles survint un événement qui transforma radicalement la situation.

Le temps, pour la Bretagne, s'était montré exceptionnellement chaud et ensoleillé. Pourtant, le troisième jour, quand Merri courut à sa fenêtre, elle vit la pluie fouetter les vitres; dans la baie noyée de brume, des gerbes d'écume jaillissaient au-dessus des récifs.

Elle soupira. C'était un jour à rester enfermée à l'hôtel avec un bon livre... Mais elle se rasséréna presque aussitôt : peut-être pourrait-elle persuader Héloïse de l'accompagner au cinéma. Si sa tante refusait, rien de l'empêcherait d'y aller seule.

Son regard balaya la plage déserte et désolée. Sur la terrasse de l'hôtel, les parasols étaient étroitement roulés; des bourrasques secouaient les branches des pins qui bordaient le boulevard. La jeune fille distinguait tout juste les rangées de pédalos remontés sur la plage, à l'abri des vagues. D'un bout à l'autre de la plage, il n'y avait pas une

âme. Mais l'extrême désolation du paysage l'attirait comme un aimant.

Il ferait bon sortir avant le petit déjeuner, bottée et protégée par un imperméable. En une demi-heure, elle pourrait aller jusqu'au promontoire et revenir.

... Elle dut lutter contre le vent pour pousser de l'épaule la grande porte vitrée qui donnait sur la terrasse. Une fois dehors, elle s'abandonna à la violence des éléments. Elle descendit les marches de pierre, traversa le boulevard pour gagner la plage. Les lames s'écrasaient sur le sable, avec des rugissements de tigres enchaînés, comme pour la submerger, l'emporter. Mais, si elle gardait ses distances, elle ne risquait rien. Il était étrange de se retrouver chaussée de lourdes bottes quand, depuis une semaine, elle courait pieds nus sur le sable blanc et sec. On se serait cru dans une autre contrée, mystérieuse, imprévisible, sous sa couverture de nuages menaçants.

La violence du vent lui coupait le souffle. Elle dut abaisser son capuchon jusqu'à ses yeux.

Plongée dans ses pensées, dans ses sensations, elle n'entendit pas tout d'abord les cris d'un groupe d'enfants. Elle perçut soudain dans leurs clameurs une note d'urgence qui lui fit relever son capuchon pour regarder avec anxiété dans leur direction. Sans voir tout de suite de quoi il s'agissait, elle se mit néanmoins à courir.

Apparemment, trois jeunes garçons étaient parvenus à traîner un pédalo jusqu'à la limite des vagues. Deux d'entre eux étaient encore dans l'eau jusqu'aux genoux, mais le troisième avait réussi à se hisser à bord. Peut-être la force du ressac l'avait-elle pris au dépourvu, ou peut-être l'engin, ballotté par les lames, était-il trop peu maniable. En tout cas, affolé, il s'accrochait maintenant aux rebords et, tandis que ses compagnons lui hurlaient des conseils, il

rassemblait visiblement tout son courage pour sauter à l'eau et revenir au rivage.

Tout en courant vers eux, Merri comprit pourquoi il hésitait. Le ressac entraînait rapidement le pédalo; déjà, l'eau était trop profonde pour l'enfant. Ses camarades, les bras tendus vers lui, en avaient déjà jusqu'à la taille. Haletante, la jeune fille, sans réfléchir, se jeta dans les vagues qui recouvrirent aussitôt ses bottes. Trébuchante, elle continua d'avancer, sans cesser de crier des paroles rassurantes.

Le pédalo jetait maintenant l'enfant d'un côté à l'autre. Si seulement il avait pu tourner l'engin face aux lames et pédaler, il aurait été en mesure de le contrôler, pensa-t-elle. Mais l'affolement le tenait.

Restait une seule solution, conclut la jeune fille. Elle revint en eau basse, se débarrassa vivement de ses bottes, de l'encombrant imperméable. Transie, elle s'avança de nouveau dans la mer, jusqu'au moment où elle perdit pied. Elle eut alors l'impression qu'une main gigantesque, glacée, l'étreignait, la soulevait pour la précipiter dans les vertes profondeurs. Tout en luttant pour garder son souffle, elle parvint à se rapprocher péniblement du pédalo. La mer semblait jouer avec elle, l'entraînant tout près des mains tendues du garçon pour les séparer de nouveau, dans un aveuglant tourbillon d'écume qui lui faisait perdre un moment tout sens de l'orientation. Après trois vaines tentatives, elle sentit miraculeusement les doigts de sa main gauche se refermer sur un flotteur. Elle s'y cramponna de toutes ses forces, lutta contre les vagues féroces qui s'abattaient sur elle.

Elle voyait la peinture blanche écaillée, sur le dossier du siège; elle distinguait, juste devant ses yeux, avec une exceptionnelle netteté, les jointures blanchies des doigts de

l'enfant qui s'accrochait à ce dossier avec l'énergie du désespoir.

Elle n'avait plus froid. Elle ne sentait plus rien. Il aurait été facile de s'abandonner au rythme des vagues, mais il lui restait assez de présence d'esprit pour savoir que, si elle ne sortait pas très vite de l'eau, l'Atlantique l'entraînerait sans remords au fond de ses abîmes mortels.

Au prix d'un effort surhumain, elle se hissa sur le flotteur, se retrouva en travers du plat-bord, haletante, encore à moitié immergée. Elle reprit péniblement son souffle et, d'un sursaut, se jeta au fond du pédalo. Presque immédiatement relevée, elle se laissa choir dans le siège-baquet qui, alternativement, s'emplissait d'eau et se vidait aussi vite; elle s'empara du gouvernail, tout en pédalant de toutes ses forces, et réussit à mettre l'esquif face à la vague. L'engin n'était pas fait pour supporter la violence des lames, mais du moins exerçait-elle maintenant sur lui un certain contrôle.

Trempée, frissonnante, elle jeta pour la première fois un coup d'œil à l'enfant. Il se cramponnait toujours mais il avait manifestement renoncé à se jeter à l'eau. Merri avait trop froid pour parler. Que devait-elle faire ? se demandait-elle; essayer de retourner le pédalo vers la plage et courir le risque d'être submergée de nouveau, ou bien le maintenir dans sa position présente et pédaler « en marche arrière », même si cela pouvait paraître ridicule ?

La prudence l'emporta : elle se mit à pédaler à l'envers. Au bout d'un moment, un peu réchauffée, elle sentit le pédalo se rapprocher lentement du rivage. Le fond grinça bientôt sur les galets. Dans un cri involontaire, elle attrapa l'enfant par les épaules, l'entraîna pardessus bord. Toussant, crachant, il se débattait dans l'eau, mais elle le tenait solidement par sa veste et parvint à le traîner jusqu'au sable. Elle en était encore à chercher son souffle

quand des mains lui arrachèrent le petit garçon; à son tour, elle se sentit entraînée hors des brisants.

A travers ses cheveux dégoulinants, elle entrevit des cirés d'un jaune vif, entendit un brouhaha de voix animées. Elle avait une seule envie : se laisser tomber à terre, fermer les yeux. Mais quelqu'un, de toute évidence, n'était pas de cet avis. Malgré ses protestations, on la remit sur ses pieds. Les voix retentissaient toujours; les enfants se faisaient tancer d'importance. Inexplicablement, quelqu'un s'en prit à elle. Furieuse de s'entendre haranguer, dans l'état où elle était, en un langage qu'elle avait peine à comprendre, elle leva la tête vers son interlocuteur.

— Taisez-vous donc ! Laissez-moi...

Elle s'interrompt. Deux yeux, noirs comme la nuit, soutenaient son regard. Dans sa surprise, elle trébucha et son agresseur fit le geste dont elle rêvait depuis des jours : il lui tendit la main pour la retenir. Un bref instant, ils se trouvèrent serrés l'un contre l'autre.

Il marmonna quelque chose, se mit à secouer la jeune fille, comme il l'aurait fait d'un enfant récalcitrant. Elle se débattit, mais il l'entraînait déjà dans la direction opposée à celle de l'hôtel. Le froid commençait à être douloureux à ses pieds nus : le sable et le coquillages les blessaient. Saisie d'une rage justifiée, elle voulut se dégager. Il resserra son étreinte.

— J'ai perdu mes bottes. Laissez-moi aller les chercher !

— Vos bottes doivent être à mi-chemin de l'Amérique, lui dit-il en Anglais à l'oreille. Et, si vous ne suivez pas le même chemin, c'est par une grâce particulière du ciel.

— Ne soyez pas ridicule ! Lâchez-moi. De quel droit vous mêlez-vous de mes affaires ?

— C'est ça, fit-il gravement. Laissez votre colère vous tenir chaud, jusqu'au moment où nous pourrons vous ôter

ces frusques mouillées.

Il voulut l'entraîner de nouveau.

— Mais je veux rentrer à mon hôtel ! Et ce n'est pas de ce côté. Lâchez-moi, brute, vous me faites mal !

— Tenez-vous tranquille. Nous allons au plus près. Vous vous conduisez comme une très vilaine fille.

Du coup, elle s'immobilisa.

— De quel droit me parlez-vous ainsi ? Je n'ai pas dix ans !

— On aurait pourtant cru le contraire, là-bas, dans l'eau.

— Que voulez-vous dire ?

Sidérée par son sourire moqueur, elle baissa vivement la tête, enfonça ses dents dans le poignet musclé. Il ne tressaillit même pas. Simplement, la pression de ses doigts s'accrut encore un peu, et elle cria de douleur.

— Venez sans histoires, murmura-t-il. D'accord ?

Elle ne bougea pas.

Sans un mot de plus, il la prit sous son bras, l'emporta le long de la plage. Au bout de quelques mètres, ils atteignirent les marches de bois qui donnaient accès au jardin d'une villa.

— Nous y voici. Dois-je continuer à vous porter ? demanda-t-il âprement.

Elle posa les pieds par terre, recula de quelques pas.

— Je voudrais bien voir ça ! cria-t-elle.

Il ne put résister au défi. Il l'enleva dans ses bras sans effort. Elle ne s'attendait pas à lui voir ce visage furieux lorsqu'il la balança sur son épaule et se mit à gravir les marches. Elle eut beau le bourrer de coups de pieds, de coups de poings, elle dut subir l'humiliation de se voir

emportée sans cérémonie dans le jardin. L'homme poussa la barrière du pied, la referma après avoir déposé son fardeau sur une terrasse dallée.

Dans un nouvel accès de rage, elle se relança à l'attaque, comme si elle était prête à le tuer. Mais ses efforts ne produisaient sur lui aucune impression visible. Il ne perdit pas une seconde son demi-sourire sardonique. Lorsqu'elle parut se fatiguer, il la poussa sans ménagements vers une porte fenêtrée de la villa, tout en appelant quelqu'un en français.

Aussitôt, une femme aux cheveux blancs, vêtue d'une simple robe noire, apparut. Merri fixa sur son ravisseur un regard flamboyant. En anglais, puisqu'il le parlait, semblait-il, aussi couramment qu'elle, elle demanda à voix basse dans quel but il l'avait enlevée ainsi. Sans lui répondre, il détourna la tête. Elle l'entendit réclamer en français des serviettes, une boisson chaude et des couvertures. Elle retint un instant sa fureur, le temps de le voir sortir et revenir presque aussitôt avec une grande serviette bleue.

— Déshabillez-vous, ordonna-t-il.

— Pardon ? fit-elle, redressée de toute sa taille.

— Vous m'avez entendu. Otez tout ça. Je ne tiens pas à vous voir attraper la mort.

— Je ne suis pas une pauvre vieille invalide. Ma santé est florissante. Une goutte d'eau ne me fera pas de mal.

Il lui lança la serviette, marcha vers elle d'un air menaçant.

Par chance, la gouvernante revenait, chargée de deux grandes couvertures. L'homme s'immobilisa, se contenta de répéter qu'elle devait se déshabiller. Avec un soupir de colère, elle entreprit d'ôter son pull-over. S'il avait

l'intention de demander à cette femme de faire sécher ses vêtements, autant profiter de l'occasion.

Elle n'avait guère songé à Héloïse, en ce dernier quart d'heure. Elle imaginait maintenant l'expression de sa tante, si elle revenait à l'hôtel dans cet état.

L'homme enfin sorti, elle se dévêtit. Ses doigts semblaient curieusement maladroits; ils étaient bleus de froid. Tout le reste de son corps était plus ou moins dans le même état. Elle s'enveloppa dans une grande couverture, se blottit devant le poêle émaillé de noir et tendit les mains vers les flammes.

La gouvernante s'en alla et Merri regarda autour d'elle. La pièce avait une atmosphère étrangement impersonnelle, se dit-elle. Elle en trouva bientôt la raison : rien n'en trahissait la personnalité de l'homme qui y vivait. Pas de photos, pas d'objets personnels, pas même de livres ni de magazines. Il y avait seulement un fauteuil à dossier droit, un grand buffet de chêne sombre sculpté, une table bien cirée, quelques chaises.

Les pensées de la jeune fille furent interrompues par un bruit dans le couloir. L'homme entra dans la pièce. Il portait un plateau chargé de deux grandes tasses de café au lait et d'un cruchon de lait fumant.

Plus ou moins résignée à son sort, elle demanda calmement, avec une pointe d'ironie :

— Etes-vous mon ravisseur ou mon sauveur ?

Il vint mettre le plateau à sa portée.

— Ça dépend de vous, répondit-il, avec un regard aigu.

Automatiquement, elle ramena sur elle les plis de la couverture. Il reprit d'un ton sévère :

— J'aurais dû me douter que vous étiez le genre de fille à courir des risques, quand je vous ai vue sur cette satanée

planche.

— Qu'est-ce que vous prend ? fit-elle surprise. Je vous vauz bien, sur une planche à voile ?

— Vous n'êtes pas mal non plus en pédalo, répliqua-t-il. Surtout à reculons.

L'amusement brillait dans ses yeux.

— Je prends ça pour un compliment. Il est grand temps qu'on me félicite d'avoir sauvé ce petit garçon.

— Si vous aviez contenu votre désir de jouer à l'héroïne, vous auriez laissé aux sauveteurs chevronnés le temps d'intervenir. Rappelez-vous ça, la prochaine fois.

Sous le ton grondeur, Merri rougit.

— Et qui êtes-vous donc ? Garde-côte et sauveteur patenté ? répliqua-t-elle.

La colère empourpra les joues de l'inconnu. Il reprit le poignet de la jeune fille, durement, à l'en faire crier.

— Je ne plaisante pas. Vous auriez pu vous noyer.

— L'enfant aussi, si j'avais attendu la soi-disant équipe de sauvetage.

— Vous êtes une petite tête de mule, déclara-t-il.

Il lui lâcha subitement le bras.

— Buvez votre café. La chaleur vous fera du bien. L'Atlantique n'est pas une piscine d'hôtel.

— J'avais remarqué.

Sous son regard acéré, elle but une gorgée. Il y eut un silence.

— Je vous croyais français, remarqua-t-elle soudain.

— J'avais eu la même impression, en ce qui vous concerne, mais je me demandais ce que vous pouviez faire

avec ces deux Anglais. Ils n'étaient pas du tout votre style.

Elle le soumit à la pleine luminosité de son sourire.

— Eux, non, s'entendit-elle dire. Mais vous, oui.

Elle retint son souffle. La réaction de son ravisseur fut instantanée. Il se rapprocha, s'agenouilla sur un coin de la couverture qui enveloppait la jeune fille. Ses yeux avaient un éclat inquiétant.

— Bonne nouvelle. Si nous nous appelions par nos prénoms ? Le mien est Max.

— Et je me nomme Merri, souffla-t-elle.

Solennellement, il lui tendit la main. Elle lui offrit la sienne, innocemment.

Elle n'eut pas le temps de réagir : il l'avait attirée en avant, et elle sentit ses lèvres couvrir les siennes en un baiser qui n'avait rien d'une simple formalité. L'instinct lui commandait de s'abandonner; la prudence l'engagea à s'écarter vivement.

— Non... je... commença-t-elle.

Elle aurait pu se dispenser de toute protestation : une nouvelle fois, la bouche de l'inconnu prit la sienne. Quand enfin il la libéra, elle avait perdu le souffle, et ses yeux étaient pleins d'étoiles. C'était son rêve qui se réalisait. Elle leva vers lui ses lèvres entrouvertes.

— Gourmande, murmura-t-il d'un ton taquin.

Il l'enveloppa de ses bras. Saisie de vertige, elle ne remarqua pas que la couverture glissait de ses épaules. Max, lui, s'en rendit compte. Avec un bref gémissement de regret, il remonta le tissu jusqu'au menton de Merri. En même temps, il posait sur elle un regard pénétrant qui provoqua chez elle un brusque mouvement de recul. Un long moment, il laissa ses yeux plongés dans les siens. D'un

geste d'impatience irritée, elle rejeta en arrière une longue mèche de cheveux mouillés.

— Quel âge avez-vous, Merri ? questionna-t-il soudain.

— On ne demande pas son âge à une femme.

— Je ne le demande pas à *une femme*, riposta-t-il.

Elle fit la moue. Pourquoi ces propos insignifiants, quand son seul désir était de se retrouver dans ses bras ? Et il le désirait aussi, elle le savait. Elle lui sourit, glissa entre ses cils le regard brillant qui lui avait toujours obtenu ce qu'elle convoitait. Mais les plis de la couverture l'empêchaient de se rapprocher de lui, comme elle l'aurait souhaité.

— Seize, dix-sept ans ? hasarda-t-il.

— Vingt, répondit-elle, en dégageant enfin un bras.

— C'est bien vrai ?

— Naturellement ! Pourquoi mentirais-je ?

— Avez-vous un petit ami quelque part ? Je ne vous vois jamais accompagnée.

— En quoi ça vous concerne-t-il ? fit-elle.

— Je ne peux pas croire qu'une fille comme vous n'ait pas un ou deux garçons à sa suite... Si vous avez vraiment vingt ans... Vous avez l'air d'une gamine.

Elle ne savait pas si elle devait s'offusquer, se lever, ou se contenter de se renfrogner. Elle était, se rappela-t-elle, « dans le plus simple appareil »; elle opta pour la seconde solution. Il rit de son expression menaçante, lui caressa la joue du bout d'un doigt.

— On ne me permet pas d'avoir des petits amis sérieux, lui confia-t-elle tout à trac.

Et elle se surprit à lui faire part des modalités du testament paternel. Puis, elle fut saisie d'affolement, mais il était trop tard pour s'arrêter. Sans un mot, il l'écouta jusqu'à la fin. Quand elle se tut, il lui posa un instant la main sur le bras.

— Pauvre petite fille, dit-il avec une sympathie sincère. Mais un an ce n'est plus bien long, n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

— Ça n'en finit pas ! explosa-t-elle puérilement, les poings crispés. Ce n'est pas juste ! Ça vous plairait de vous trouver dans une telle situation ? Surtout si vous aviez rencontré quelqu'un qui vous attire particulièrement, si le temps était court et si...

Elle s'interrompit, confuse, devint écarlate à la pensée de ce qu'elle avait été sur le point de révéler.

— Il y a donc quelqu'un... Je m'en doutais, fit-il en se rapprochant d'elle.

— Vous ne comprenez pas. Il n'y a personne d'autre, je vous l'ai dit, et c'est la vérité.

Elle s'interrompit, se mordit les lèvres. Il se pencha pour remplir sa tasse, et elle contempla son profil, avec l'acuité d'un peintre qui songe à un portrait. Il dut sentir sur lui ce regard intense : il se tourna brusquement vers elle, et ses yeux s'embrumèrent un instant.

Il allait parler mais il se ravisa, se contenta de rajuster la couverture qui glissait de nouveau.

Elle sentit ses doigts effleurer son épaule nue, et la même griserie l'envahit. Il lui suffirait de laisser le tissu s'entrouvrir et... Frémissante, elle s'efforça de conserver son sang-froid. Ce qui se passait en elle dut se transmettre à l'homme : il s'immobilisa soudain, la tasse à mi-chemin de ses lèvres.

— Doucement, Merri, doucement, murmura-t-il très bas.

Elle tourna imperceptiblement la tête vers lui. En ce qui lui parut un seul mouvement, il posa la tasse, prit entre ses deux mains le visage de la jeune fille. Ses lèvres s'abattirent passionnément sur celles qui se levaient vers lui. Un gémissement lui échappa. Mais, tout aussi soudainement, il la repoussa.

— Assez ! dit-il d'une voix rauque.

Sans savoir quelle folie la possédait, elle se rejeta dans ses bras avec un petit sanglot. Ses mains attirèrent vers le sien le visage masculin; leurs lèvres se touchaient presque.

— C'est trop long, un an ! Et pour vous aussi, n'est-ce pas ? Dites-le, je vous en prie !

Lorsqu'elle voulut l'embrasser, il se dégagea, détourna la tête, avant de dire froidement :

— Marilyn, il est neuf heures du matin. Nous nous connaissons à peine. Certes, je suis flatté, mais j'ai envie de vous demander si vous avez coutume de vous jeter ainsi à la tête des hommes ? Si tel est le cas, la prévoyance de votre père me surprend beaucoup moins.

Il recula, avec un petit rire méprisant.

— Mais vous m'avez embrassée comme si... commença-t-elle, sans comprendre.

Elle tendit la main, le prit par le bras. Il écarta ses doigts l'un après l'autre.

— J'embrasse bien des filles. Quand elles sont aussi jolies que vous, il est difficile de leur résister.

— Mais ce n'était pas un baiser ordinaire...

Elle ne saisissait pas la raison de ce changement.

— Je vous veux, Max, décréta-t-elle sans honte.

— Il faut être deux, ma chère enfant, et moi, je ne veux pas de vous.

Elle reprit convulsivement son souffle. Ses joues perdirent toute couleur.

— Pourtant vous m’avez embrassée comme si*..

— Il aurait été discourtois de repousser une telle offre, répondit-il calmement, sans la regarder. Je suis un homme, après tout, et lorsque...

Elle se redressa péniblement sur les genoux, l’interrompit d’une voix enrouée :

— Et moi, je suis une femme. Ça, au moins, vous le savez, maintenant.

— Vous êtes une enfant, Merri. Une enfant gâtée. Et vous êtes furieuse de ne pas avoir gain de cause.

— Je ne suis pas une enfant ! J’ai vingt ans !

— Et alors ?

Devant l’expression intransigeante de Max, la lèvre inférieure de la jeune fille se mit à trembler. Il ne pouvait pas refuser quelque chose à Marilyn Seabrook. Personne ne lui avait jamais rien refusé. Les jeunes gens qu’elle avait connus lui avaient tous été reconnaissants des baisers distraits qu’elle avait bien voulu leur accorder. Et avec Max, c’était différent. Elle avait tant à lui donner !

— Vous ne pouvez pas me rejeter. Je vous aime... Je vous ai aimé dès le premier instant où je vous ai vu, à Carnac. Il faut me croire.

Des larmes roulaient lentement sur ses joues. Max en parut un instant frappé. Il lui tapota gauchement l’épaule.

— Vous n’êtes pas vous-même, mon petit. Vous avez subi un choc terrible, ce matin...

— Ne prenez pas ce ton protecteur ! hurla-t-elle. Pourquoi avoir pris la peine de m’embrasser, si je ne vous plaisais pas ?

— D'accord, fit-il, mal à l'aise, vous êtes très séduisante. Mais, si ce que vous dites est vrai, et j'en doute, ça me donne envie de prendre mes jambes à mon cou. Le coup de foudre, c'est bon dans les romans. Ça n'arrive pas dans la vie réelle. Or je n'ai vraiment pas besoin de complications dans ma vie. J'ai dix ans de plus que vous, vous en rendez-vous compte ? L'idée est ridicule. Le mieux est d'oublier cette conversation.

— Mais je ne vous gênerais pas... gémit-elle.

— L'amour ne m'intéresse pas. Gardez-vous pour quelqu'un qui soit digne de vous... Marilyn, j'ai raison, vous le savez bien. Vous souffririez, c'est tout. Ma franchise, déjà, vous fait souffrir. Ce serait pire encore, si nous devenions amants. Et songez à tous les problèmes devant lesquels vous vous trouveriez, si l'Inquisiteur venait à entendre parler de moi !

— Je me moque de l'argent ! lui cria-t-elle, au bord de la crise de nerfs. Tout ce qui m'importe, c'est vous. A quoi bon l'argent, quand on s'aime ?

— Je ne vous aime pas, dit-il tristement.

— Mais vous me désirez, insista-t-elle, sans vouloir reconnaître l'inutilité de ses efforts. Vous finiriez par m'aimer.

Il s'écarta d'elle, les traits figés.

— Je vais dire à la gouvernante de vous apporter vos vêtements quand ils seront secs. J'ai du travail.

Elle se leva, laissa la couverture glisser sur le sol, dressa devant lui, sans honte, son jeune corps nu.

— Je vais... Je vais hurler... Faire un scandale !

— Si vous avez envie de ce genre de publicité, allez-y, fit-il avec un rire dur. Ce sera votre parole contre la mienne... et celle de ma gouvernante.

— Je vous demande pardon, articula-t-elle dans un sanglot étouffé. Je ne sais pas ce qui m'arrive. J'ai l'impression que mon cœur se brise.

Elle se laissa retomber sur le tapis, devant le poêle, serra la couverture autour d'elle et se balança d'avant en arrière, comme un enfant qui veut cacher ses larmes.

Max, déjà sur le seuil, s'arrêta, revint de quelques pas en arrière, non sans hésitation.

— Pauvre, pauvre petite, murmura-t-il. Votre père n'imaginait sûrement pas ce qu'il allait vous faire.

Debout près d'elle, il reprit avec une nuance de pitié :

— Ecoutez-moi. Vous être une enfant adorable mais rien d'autre... une enfant. Malgré votre allure sophistiquée, vous avez encore beaucoup à apprendre. Ce que vous éprouvez, ce n'est pas de l'amour; vous le saurez un jour...

Il s'accroupit de nouveau près d'elle.

— Si vous me connaissiez davantage, vous ne trouveriez pas grand-chose à aimer. Je suis dépourvu de scrupules. Je n'ai pas de temps à consacrer aux bons sentiments. Ma vie est une lutte acharnée, mais elle me plaît ainsi. Vous en auriez vite assez d'être là simplement pour me rendre service. Une demi-journée avec moi, et vous auriez envie de me fuir. Ça finirait dans la haine.

— Je ne vous crois pas, répondit-elle simplement. Vous n'êtes pas aussi mauvais que vous voulez me le faire croire... C'est sans doute la faute de quelqu'un.

Il tourna vers la porte-fenêtre un visage de pierre.

— La réalité aurait tôt fait de vous prouver le contraire.

Il se releva, parut sur le point de caresser les cheveux de Merri. Mais il se contenta de poser sur elle des yeux

étrangement vides qui lui donnèrent envie de le serrer tendrement dans ses bras.

— Vous reverrai-je ? demanda-t-elle d'une petite voix.

— Merri, Merri, je ne veux pas vous faire souffrir...

— Si je promets de ne pas souffrir ?

Elle lui adressa un petit sourire, mais des larmes scintillaient sur ses cils. Il marqua une hésitation.

— Je promets de vous obéir en tout, insista-t-elle.

Sur un haussement d'épaules ironique, il allait sortir de la pièce, sortir de sa vie, lorsqu'elle reprit :

— « Voulez-vous plancher avec moi ? »

Une grimace sarcastique transforma le beau visage.

— Bien sûr, mademoiselle, répliqua-t-il enfin, en français. Demain ?

Une vague de soulagement submergea la jeune fille. Elle eut envie de crier : « Non, pas demain ! Aujourd'hui ! Et toute la vie ! » Mais elle se contenta de le gratifier d'un sourire radieux.

— Demain, c'est entendu. Merci, monsieur !

3

Après son départ, elle resta dans cette pièce qui lui appartenait et qui restait pourtant impersonnelle. A quoi, se demandait-elle, employait-il son temps, quand il n'entraînait pas son corps superbement musclé sous le soleil et dans la vague ?

La gouvernante ne fit rien pour satisfaire sa curiosité. Elle apporta des magazines, du café frais et s'en fut. Merri attendit patiemment, l'oreille tendue à tous les bruits. Mais elle savait déjà, au fond de son cœur, qu'elle ne reverrait pas Max ce jour-là.

Non sans une certaine irritation, elle remit ses vêtements secs, remercia poliment et, pieds nus, prit le chemin du retour, par la plage. La pluie ne tombait plus que par rafales; à l'heure du déjeuner, elle aurait cessé.

La jeune fille restait en proie au désordre de ses pensées. Jamais encore elle n'avait eu à lutter pour quelqu'un comme elle l'avait fait ce matin-là, drapée dans une couverture, le visage ruisselant de larmes.

Son inexpérience la tourmentait. Elle n'avait pas l'intention d'imiter certaines filles qui accrochaient un homme, comme un poisson, et le laissaient se fatiguer au bout de leur ligne. Mais elle avait peur de dire ou de faire, dans sa gaucherie, quelque chose qui l'éloignerait d'elle à jamais. « On dirait, pensait-elle, qu'il redoute d'être aimé, d'avoir à laisser deviner ses sentiments... Comment pourrais-je l'amener à me montrer son amour ? »

Car il l'aimerait, elle n'en doutait pas : l'amour ne lui avait encore jamais été refusé...

Héloïse venait d'achever un petit déjeuner tardif. A la vue de Merri, elle marqua un vif soulagement.

— Je ne pensais pas m'absenter si longtemps, dit la jeune fille d'un ton d'excuse.

— Je ne devrais pas me sentir obligée de veiller sur toi aussi étroitement. Je me fais parfois l'effet d'être une gardienne de prison.

— Il n'y en a plus pour longtemps. Et je te promets d'être sage... jusqu'à l'été prochain !

Le cœur lui manqua : elle n'avait pas l'intention de tenir cette promesse. Mais l'expression de gratitude d'Héloïse la récompensa. Sa tante se mit à rire.

— Je suis ennuyeuse. Mais ce sont les loups qui m'inquiètent, mon petit agneau.

— J'ai déjà déjeuné, annonça Merri, et j'ai eu une aventure. Montons : je vais te raconter.

Elle n'avait pas dit : « *Tout* te raconter. » Jamais plus, avait-elle décidé devant l'anxiété d'Héloïse, elle ne lui causerait l'ombre d'un souci...

Il y avait en ville une exposition de tableaux, et les deux femmes décidèrent de s'y rendre. Mais ce ne fut pas, pour Merri, la diversion espérée : toutes les toiles étaient des représentations de Carnac.

La jeune fille fut particulièrement séduite par une gouache étroite et haute qui représentait un seul menhir.

— Pourquoi celle-ci ? questionna Héloïse, perplexe. Elle est très bien, mais si sombre, si menaçante.

— C'est sans doute pour ça qu'elle me plaît, déclara Merri.

Elle détourna l'attention de sa tante en l'entraînant vers un groupe de pastels.

— C'est très joli aussi, murmura-t-elle.

Héloïse en acheta deux, ce qui donna à sa nièce le temps de se reprendre. Si elle « le » voyait, si elle retrouvait des signes de « lui » partout où elle allait, demain viendrait vite. Et elle saurait « le » persuader que l'amour n'avait rien à voir avec l'âge.

Lorsqu'elles revinrent à l'hôtel pour déjeuner, il était déjà tard. Merri monta à l'appartement pour y déposer les paquets, pendant qu'Héloïse commandait le repas. Quand la jeune fille entra dans la salle à manger, celle-ci était presque déserte, mais, à sa grande surprise, quelqu'un était assis à leur table.

A son approche, sa tante leva les yeux.

— Ah, te voilà, ma chérie. Tu ne m'as pas dit tout ce qui t'était arrivé, ce matin, sur la plage.

Le cœur de Merri fit un bond, mais elle n'eut pas le temps d'inventer une histoire : Héloïse s'était tournée vers son voisin.

— Assieds-toi, ma chérie. Je te présente Robard... C'est le neveu de M. Robard que tu as tiré de l'eau, ce matin. Il est venu te remercier. Le petit garçon est déjà reparti chez sa mère, à Paris... Vous n'avez pas été trop sévère avec lui, j'espère, ajouta-t-elle à l'adresse de l'homme. C'est un enfant, voilà tout.

M. Robard était assez distingué, âgé d'une cinquantaine d'années. Ses cheveux noirs grisonnaient aux tempes; il possédait ce teint profondément hâlé qui ne s'obtient pas au cours de simples vacances au soleil. Il portait un costume clair dont la simplicité des lignes trahissait le bon faiseur. Son sourire était communicatif. Merri le trouva d'emblée sympathique. Même s'il ne l'avait pas couverte de

louanges, qu'elle écarta modestement d'un léger sourire, elle aurait apprécié ses manières plaisantes. Son attitude franche eut tôt fait de désarmer les deux femmes : lorsqu'il les invita à dîner, ce soir-là dans sa villa située sur le promontoire, Héloïse n'hésita guère à accepter. Quand il partit, elle le suivit des yeux avant de se retourner vers sa nièce.

— Quelle modestie, Merri ! Cette histoire était héroïque !

Comme pour dissimuler une émotion toute différente, elle émit un petit rire. Merri lui coula un regard oblique.

— Je l'ai choisi exprès pour toi, dit-elle en souriant.

Peut-être Héloïse rougit-elle — ce qu'on ne l'avait jamais vue faire —, mais elle sortit son poudrier de son sac, examina longuement son maquillage.

— Petite sottise, murmura-t-elle enfin. Un homme comme lui est certainement marié. Et puis, je n'ai pas envie de jouer les veuves joyeuses, à mon âge.

— Non, naturellement, chère tante ! riposta innocemment la jeune fille.

Héloïse s'empressa de changer de conversation.

— Le temps reste menaçant. Nous pourrions louer une voiture et consacrer l'après-midi à une excursion.

Le crépuscule tombait déjà, quand la voiture se joignit à la lente procession qui suivait le boulevard brillamment éclairé.

Marilyn portait une simple robe blanche, sans manches, modestement décolletée, avec une petite veste assortie; elle avait laissé ses cheveux blonds et lisses retomber librement sur ses épaules. Par déférence pour sa tante, elle s'était très peu maquillée.

— Tu joues le rôle de l'ingénue, ce soir ? demanda Héloïse, d'un ton de raillerie légère.

Elle-même avait les yeux brillants. Vêtue de gris, avec une écharpe rose, elle était très sophistiquée. Elle avait adoucie l'habituelle sévérité de son chignon par un clip étincelant d'où s'échappaient des mèches folles.

— Nous sommes charmantes, toutes les deux, dit Merri.

Elle se sentait détendue, heureuse de cette soirée inattendue où elle n'aurait personne à impressionner. La véritable épreuve, se disait-elle, était pour le lendemain.

Elle conduisait la voiture, une Mercedes bleu marine, capitonnée de cuir blanc. Le plus rapidement possible, elle traversa le petit bois de pins pour gagner le promontoire où se trouvaient, avait-elle appris, trois ou quatre villas.

A droite, la baie prenait des tons de velours indigo, et le phare jetait son avertissement périodique. A gauche, la ville étincelait de sa parure de soirée.

En passant devant le casino, elle accéléra. La circulation s'était considérablement réduite. Bientôt, la voiture abordait une grande allée éclairée par des lampadaires, se dirigeait vers une villa aux proportions harmonieuses, dressée parmi des arbres en fleur. Les fenêtres illuminées projetaient leur rayonnement sur une vaste terrasse.

— Nous ne sommes pas les seules invitées, semble-t-il.

Héloïse indiquait une Porsche blanche et une grande limousine noire. Merri arrêta la voiture.

— Il ne va pas faire toute une histoire de l'incident de ce matin, j'espère, dit-elle. J'ai agi comme n'importe qui l'aurait fait à ma place. S'il ne tarit pas d'éloges, je ne saurai plus où me mettre.

— Ce n'est pas son genre, je pense. De toute façon, tu sauras bien te tirer d'affaire.

Héloïse descendit, claqua la portière. Merri la suivit. Leurs pas crissèrent sur le gravier de l'allée. On avait dû les entendre arriver : la porte de chêne massif tourna sur ses gonds; elles virent M. Robard traverser le vestibule pour venir à leur rencontre. Le domestique s'effaça devant les deux arrivantes.

Leur hôte, tout sourire, leur baisa la main. Il s'attarda un peu, parut-il à la jeune fille, sur les doigts délicats de sa tante. Mais elle n'eut pas le temps d'y réfléchir : elles se trouvaient déjà dans un salon somptueux où l'on servait des apéritifs.

Il y avait effectivement d'autres invités : un homme d'un certain âge au cheveu rare — une relation d'affaires de Charles Robard —, avec sa femme, plutôt effacée, et leur fils, un mince garçon de vingt-deux ans, assez séduisant, prénommé Pierre.

La Porsche, se dit Merri, devait lui appartenir : il était arrivé seul, pour préserver son indépendance vis-à-vis de ses parents. Mais, en cet instant, Charles se retourna vers la porte avec un sourire, s'exclama :

— Eh bien, nous voici au complet !

Ce ne fut pas l'épouse attendue qui entra, mais deux autres personnes. La première était une rousse aux grands yeux verts, vêtue d'un fourreau de lamé et considérablement grandie par les talons-aiguilles de ses sandales en chevreau argenté.

L'autre était un homme. Il poussa sa compagne en avant, d'une main négligemment plaquée au creux de son dos, et il riait d'une remarque qu'elle venait de lui adresser.

Merri faillit s'étrangler.

Il avait bien prédit qu'il la ferait souffrir. Mais c'était dans le cas où ils seraient devenus amants. Ils en étaient bien loin. Pourtant, à sa vue, la jeune fille recula, comme

sous l'effet d'un coup. Son bras heurta le jeune homme qui se tenait derrière elle. Elle se retourna vers lui, une excuse aux lèvres. Elle croyait vivre un cauchemar. Ses joues étaient brûlantes.

— Ça va ? demanda Pierre, visiblement ravi de pouvoir tendre la main pour la soutenir.

Charles, en tout innocence, sourit à la jeune fille.

— Vous avez rencontré Max ce matin. C'est lui qui m'a indiqué où vous trouver.

Merri murmura une réponse inaudible. Son regard évitait soigneusement le visage de Max. Elle vit l'expression surprise d'Héloïse mais, bouleversée, n'y prêta pas attention.

Quand elle se contraignit enfin à lever les yeux vers ceux de l'arrivant, elle eut l'impression de se perdre pour un temps illimité dans leur profondeur amusée. Elle dut faire un effort pour amener un sourire sur ses lèvres.

— Monsieur, dit-elle, en inclinant la tête.

— Enchanté, mademoiselle.

Il lui tendit la main.

Elle revit en un éclair l'instant de leur dernière poignée de mains. Les lèvres serrées, elle supporta le bref contact. Déjà, on la présentait à la jeune femme rousse.

— Babette. Marilyn.

Les deux prénoms ainsi unis ajoutèrent à l'acuité de sa souffrance. Une courtoisie innée lui permit pourtant d'arborer un sourire qui avait l'apparence de la sincérité. Le reste du groupe échangeait de menus propos qui permirent à la jeune fille de recouvrer son sang-froid. Pierre lui consacrait toute son attention; il lui suffisait de

prendre un air intéressé et de placer çà et là un mot d'approbation ou de surprise.

Charles déploya pour Héloïse toute sa sollicitude. Il la prit par le coude pour lui montrer un tableau, après avoir appris qu'elle peignait elle-même.

Pendant ce temps, Max bavardait avec le couple français. Il tournait à demi le dos à Merri, constata-t-elle avec soulagement; elle pouvait ainsi aisément éviter son regard.

Comme en rêve, elle entendit annoncer le dîner, se trouva entraînée vers la porte à double battant qui ouvrait sur la salle à manger. Assise entre Pierre, qui bavardait sans cesse, et Charles, qui consacrait le plus clair de son attention à Héloïse, elle put arriver jusqu'à la fin du repas sans grand effort. Il lui était impossible de réfléchir lucidement : chaque fibre de son corps réagissait à la moindre nuance de la voix de Max, au moindre mouvement de sa tête dans sa direction.

Max était un conteur brillant, bien qu'un peu malicieux; il déchaîna les rires des convives en retraçant la dernière folie d'une commune relation. Néanmoins, il n'oubliait pas les deux nouvelles venues dans leur groupe : il interrompait ses histoires pour en définir les personnages à leur profit. A la fin de l'une de ces anecdotes, Merri, croisant le regard d'Héloïse, fut surprise d'y découvrir, derrière le rire, une approbation certaine. Mais il y avait encore autre chose, dans les yeux de sa tante, et la jeune fille fut incapable de l'identifier.

Lorsqu'on servit le café et les liqueurs, tout le monde était d'excellente humeur. Seule, Merri restait sur la réserve. Babette se tourna soudain vers elle.

— A propos d'aventures ridicules, que dire de ce qui vous est arrivé ce matin ! s'écria-t-elle avec un petit rire.

Max m'a tout raconté.

Elle marqua une pause, plissa les paupières, devant le rapide coup d'œil coupable que la jeune fille n'avait pu s'empêcher de lancer à Max. Mais elle continua :

— Imaginez un peu : elle dansait sur les vagues dans un pédalo, pieds nus parce que ses bottes avaient été emportées par le flot. Ses cheveux trempés pendaient dans tous les sens et lui donnaient l'air d'un monstre marin. Et elle pédalait comme une folle, à reculons...

— Voyons, je n'ai jamais dit... interrompit Max.

Mais la voix autoritaire de Charles intervint, prononça des paroles de gratitude, ajouta encore au malaise de la jeune fille en levant son verre en son honneur.

— Je préfère l'imaginer en sirène, Babette, dit-il. S'il doit y avoir un monstre dans cette histoire, le jeune Roger fera parfaitement l'affaire.

Tout le monde se mit à rire. Il poursuivit :

— Je propose un toast à notre ravissante invitée.

Sa voix était plus grave, son expression solennelle.

— Sans Marilyn, le repas de ce soir aurait pu être... tout différent, acheva-t-il plus bas.

Il chassa l'ombre de la tragédie, sourit à Merri.

— A Marilyn, avec mes félicitations.

— A Marilyn, murmurèrent les autres.

Babette n'allait pas se laisser réduire au silence. Elle enchaîna aussitôt sur une autre histoire qui dissipa l'atmosphère de gravité établie par Charles. Un pli entre les sourcils, il écouta un instant, avant de se tourner vers Héloïse avec un haussement d'épaules expressif. Pour le coup, Babette marqua une hésitation, mais elle se reprit aussitôt.

Pierre se pencha vers Merri.

— C'était donc vous ? Bravo ! J'ai entendu parler du sauvetage du jeune Roger cet après-midi, au casino.

— Au casino ?

— J'y travaille. Je suis, pour l'instant, apprenti croupier mais je dois passer à la direction. Mon père tient à me faire gravir tous les échelons.

— Mais comment savait-on que je... que le petit Roger...

— Par Max, naturellement ! fit Pierre en riant. Vous ne savez donc pas qu'il est propriétaire du casino ?

Le cœur de Merri fit le plongeon. Cette fois, il était pour tout de bon hors-jeu. Si l'Inquisiteur venait à apprendre qu'elle envisageait une aventure sentimentale avec un propriétaire de casino, il perdrait le reste de ses cheveux ! Elle eut pour le jeune homme un sourire tremblant.

— Ne prenez pas cet air scandalisé ! Ce n'est pas une maison close !... Je veux dire... se reprit-il, écarlate.

— Je vois très bien, fit la jeune fille.

— C'est un établissement très respectable. Vous avez en Angleterre, je crois, de drôles de lois sur le jeu...

— C'est tout de même un milieu un peu louche, non ?

Pierre ouvrit son étui à cigarettes, le lui présenta. Elle refusa d'un geste. Il paraissait un peu hésitant.

— Eh bien, n'ai-je pas raison ? demanda-t-elle.

Son compagnon, semblait-il, ne savait trop s'il devait jouer les hommes avertis et risquer de l'effaroucher. Il opta pour la respectabilité, tout en laissant entendre qu'il ne disait pas tout. Il alluma une cigarette, souffla une longue bouffée de fumée bleue.

— Notre organisation est très comme-il-faut. Ai-je l'air d'un gangster ?

Merri, convaincue du contraire, ne voulait pas l'offenser. Elle ferma à demi les paupières.

— Je n'en sais rien. Je ne connais pas les gangsters.

Satisfait, il éclata de rire.

Elle ne s'était même pas demandé ce que Max faisait en Bretagne. Elle l'avait pris pour un touriste, comme elle, tout le temps où elle l'avait cru français. Elle l'avait ensuite soupçonné d'exercer un métier de fortune — maître-nageur, ou autre chose du même ordre. Il semblait maintenant que cet Anglais fût chez lui dans cette ville. La nature de sa profession, pensa-t-elle méchamment, expliquait ses préférences pour un certain type de femme. Elle éteignit aussitôt cette petite flamme de jalousie. Babette était probablement gentille; elle essayait simplement, ce soir-là, de faire impression; ou peut-être avait-elle un peu trop bu. Si vraiment Max lui avait tout dit de ce qui s'était passé le matin... Elle baissa la tête. Elle était si près de lui, et si loin pourtant...

Pierre poursuivait la conversation avec une vivacité renouvelée. Certes, il semblait apprécier l'allure provocante de Babette, mais, il s'abstenait de s'adresser directement à elle.

Max, lui, ne refusait pas le défi. Quand, enfin, on se leva de table, la jeune fille le vit entourer Babette de ses bras et lui parler à l'oreille.

Merri détourna la tête. Le moment était venu d'effacer fermement de sa mémoire tout ce qui concernait cette soirée pour fixer ses pensées sur le lendemain matin.

Avec un peu de chance, elle parviendrait à le conquérir.

Max et Babette furent les premiers à prendre congé.

— Désolé, Charles, je dois partir tôt, demain.

— Paris, oui, je sais, dit Charles, avec un regard entendu. Combien de temps serez-vous absent ?

— Deux ou trois jours, pas davantage.

Merri sentit son cœur lui manquer. Paris ? Et sa promesse ?

Quand il se présenta devant elle, une expression accusatrice lui élargissait les yeux. Il allait parler, mais la voix de Babette couvrit ses premiers mots :

— Je m'en réjouis. Je rêve de faire de vrais achats depuis une bonne quinzaine.

Tout le monde rit, sauf Merri. Elle vit la jeune femme passer un bras possessif sous celui de Max qui fut bien obligé de l'attirer contre lui.

— Je vais devoir te trouver un appartement sur les Champs-Élysées. Tu pourras ainsi te procurer ta dose quotidienne sans trop de mal.

Par-dessus la tête rousse et bouclée, les yeux de Max croisèrent ceux de Merri. Elle détourna vivement la tête. Il n'avait pas parlé à la légère : il tenait à se faire plus mauvais qu'il n'était. Mais il ne la découragerait pas ainsi ! Elle frissonna.

Dieu merci, Héloïse, de l'autre bout de la pièce, n'avait rien entendu. Elle s'avançait pour faire ses adieux. Merri regarda Max se tourner vers elle. De toute évidence, il jouait un rôle, comme pour dire : « Ne m'approchez pas, petite fille. Je suis un grand méchant loup. »

Mais il ne lui faisait pas peur.

Lorsqu'ils se serrèrent la main, il ne la regarda pas. Ils étaient parvenu à passer toute la soirée sans échanger plus

de cinq ou six mots. Pour la jeune fille, c'était comme s'ils avaient partagé un secret. Ses baisers en étaient d'autant plus précieux. « Vous êtes un comédien, lui disait-elle silencieusement. Vous tentez vainement de cacher ce qu'il y a en vous de bon, de vulnérable. »

Elle le regarda s'incliner sur la main d'Héloïse. Ils échangèrent un regard ironique. Héloïse, elle non plus, ne s'y laissait pas prendre, se dit Merri.

— Quel homme ! s'exclama M. Dutourd, la porte refermée sur le couple.

— Il s'amuse, mais il travaille dur, déclara Charles, qui remplissait une dernière fois les verres. Nous avons eu la chance de le trouver. L'an dernier, les choses se présentaient plutôt mal pour nous.

Il accorda un bref coup d'œil à son ami. Mme Dutourd émit un petit ricanement. M. Dutourd fit la grimace. Charles, habilement, détourna la conversation.

— Eh bien, le soirée a été agréable, dans l'ensemble, soupira Héloïse, dans la voiture. Pour moi, du moins. Toi, ma chérie, tu paraissais un peu... éteinte.

Sans plus insister, elle se tourna vers la vitre. Les nerfs tendus de Merri ne résistèrent pas longtemps à son silence; elle prit son courage à deux mains.

— Je t'ai vue observer...

Elle s'interrompit : sa voix allait-elle la trahir, si elle prononçait ce prénom ? Les mains crispées sur le volant, elle en courut le risque.

— Je t'ai vue observer Max une fois ou deux, comme si tu avais peine à croire à son existence.

Elle aurait désespérément aimé voir l'expression de sa tante mais, de crainte de révéler ses véritables sentiments, elle n'osait détacher son regard de la route.

— Il semble remporter de grands succès dans une profession que je considère malgré moi comme un peu douteuse, répondit Héloïse, après un temps de réflexion.

Merri, immédiatement, se lança à la défense de Max.

— Qu'y a-t-il donc de douteux, de nos jours, dans un casino ?

— Je suis contre. Et l'Inquisiteur serait de mon avis. Bien entendu, ça ne le concerne en rien, ajouta-t-elle.

— C'est ridicule ! s'écria Merri malgré elle.

— Il existe certainement bien d'autres professions plus valables qu'un garçon vigoureux et intelligent comme Max aurait pu adopter. Par ailleurs, Merri, certains agissements se déroulent en coulisses; sans être absolument illégaux, ils frôlent souvent l'illégalité.

Héloïse tourna vers sa nièce un visage grave.

— Ne t'y trompe pas, ma chérie : partout où des gains énormes sont en jeu, les éléments les plus louches, pour ne pas dire les plus corrompus, sont attirés, comme par un aimant. Ils pourrissent chacun de tes gestes, même si tes intentions sont parfaitement innocentes... Tu comprends ce que je veux dire, n'est-ce pas ? acheva-t-elle.

— Tu sous-entends que même si Max se montrait totalement honnête, d'autres personnes, qui le seraient moins, le contraindraient à commettre des actions contestables ?

— Précisément. Et c'est bien dommage...

De toute évidence, elle n'en dirait pas davantage.

La jeune fille continua de conduire presque machinalement. Héloïse avait sûrement vu quelque chose. C'était le sens du regard échangé quand Max avait pris congé d'elle. Merri se serait sentie plus forte pour avouer ses sentiments si sa tante avait reconnu, même pas inadvertance, que Max en était digne. Mais oui, il en était digne; elle le savait... Avec un petit soupir, elle se gara dans le parc de stationnement de l'hôtel.

Il s'était montré cruel en lui donnant rendez-vous pour le lendemain matin, tout en sachant très bien qu'il ne serait pas là. Mais tant pis. Elle saurait attendre. Il voulait certainement la mettre à l'épreuve. Aucun homme n'oubliait un rendez-vous avec Marilyn Seabrook.

Il ne s'absentait pas pour longtemps; il l'avait dit à Charles. Quand il reviendrait... Elle frissonna. Il ne lui resterait pas grand temps. Sa tante et elle ne tarderaient pas à partir.

Pensive, elle suivit Héloïse dans le foyer. Elle allait devoir la convaincre de prolonger leur séjour.

A aucun moment, l'idée ne lui vint de voir en Babette une rivale, et, au fond, son assurance était compréhensible. D'abord, elle se savait très attirante. Ensuite, elle s'était accoutumée, depuis des années, à voir exaucés ses moindres souhaits. C'était presque miracle qu'elle ne fût pas devenue une égoïste insupportable. Mais, Héloïse l'avait souvent remarqué, en dépit de l'énergie, de la flamme qui habitaient Merri, elle gardait un peu de l'innocence éthérée de sa mère, de sa douceur, de sa propension à accepter la vie comme elle était. En de tels moments, Héloïse éprouvait pour sa nièce un farouche désir de protection. A aucun prix, celle-ci ne devait, à son tour, se perdre pour un homme qui, dans son goût brutal des plaisirs de la terre, la piétinerait sans même s'en rendre compte.

Mais la jeune fille avait peut-être hérité aussi de la force de son père, de son pouvoir de résistance. Héloïse l'espérait sincèrement. Pourtant, elle était troublée par un indéfinissable changement survenu chez sa nièce. Apparemment, elle était toujours la même : éclatante de santé, bronzée, férue de planche à voile. Néanmoins, pour un regard attentif, ses yeux semblaient plus grands, assombris par une tristesse nouvelle.

Le lendemain matin, le temps était de nouveau gris et venteux. Merri y trouva une consolation : même si Max n'était pas parti, il aurait probablement annulé leur rendez-vous.

Après le déjeuner, les deux femmes sortaient de la salle à manger quand l'employée à la réception les aborda.

— Je vous demande pardon, madame, j'ai quelque chose pour vous.

— Pour moi ? fit Héloïse, surprise.

L'employée regagna son comptoir; elles la suivirent. La jeune femme, se disait Merri, avait pu commettre une erreur : le message serait pour elle. Mais cet espoir fut réduit à néant. La réceptionniste tendit à Héloïse une enveloppe couleur de parchemin qui portait nettement en suscription : Madame Seabrook.

Héloïse la remercia d'un sourire, leva les sourcils d'un air intrigué. A la vive admiration de Merri, elle eut assez d'emprise sur elle-même pour ne pas décacheter l'enveloppe avant de se retrouver dans l'intimité de leur appartement... Même alors, elle passa un moment à chercher son coupe-papier de jade et d'argent.

La jeune fille dansait presque d'impatience en regardant sa tante lire les quelques lignes écrites sur la carte dorée sur tranches.

— Héloïse, de quoi s'agit-il ? demanda-t-elle enfin.

— Voyons, ma petite fille, c'est un message privé, dit Héloïse, d'un ton de reproche bien imité.

Merri fit mine de taper du pied. Sa tante céda.

— C'est bon, je vais t'en faire part. Ça te concerne aussi. C'est une invitation à un bal.

Ses joues s'étaient colorées; elle paraissait bien plus jeune.

— Et puis-je demander ce qui nous vaut un tel honneur ?

La jeune fille devinait déjà la réponse.

— C'est Charles, naturellement.

Héloïse retourna la carte, lut le message inscrit au dos, releva vivement les yeux.

— Eh bien ? fit Merri.

Sa tante avait un petit air très satisfait.

— Il t'invite à dîner... seule ! reprit la jeune fille. Ça ne fait rien, tu sais. Vraiment.

Elle ne s'était pas trompée. Héloïse parut soulagée.

— Tu es un amour et tu as le don de double vue ! Ça m'ennuie de te laisser : ce n'est pas très drôle de dîner seule à l'hôtel... Mais ça ne se reproduira pas souvent. Je lui demanderai de t'inviter aussi à l'avenir.

Elle éclata d'un rire très jeune.

— Me voilà déjà en train de vendre la peau de l'ours ! Il n'aura peut-être pas envie de me revoir.

— Dans ce cas, il serait idiot, affirma Merri.

Mais son expression se fit tout de suite plus grave.

— Je n'avais encore jamais pensé à... Tu me comprends. Ça a dû être abominable pour toi de me traîner partout...

Tu n'en as pas trop souffert, Lou ? questionna-t-elle, revenant au diminutif de son enfance.

Héloïse s'était remise à rire.

— Si j'avais voulu me séparer de toi, Merri, je l'aurais fait, ne t'inquiète pas...

Elle soupira; un regret assombrit son regard.

— Après Quentin... aucun homme ne m'attirait.

Les deux femmes s'étreignirent un instant.

— Viens, reprit soudain Héloïse, toute son énergie retrouvée. Allons nous promener en voiture.

Non content d'avoir invité Héloïse à dîner, Charles l'emmena en excursion le lendemain après-midi. Merri était invitée, elle aussi, mais elle refusa : le temps s'était remis au beau, prétextait-elle; il fallait en profiter. Sa tante ne s'inquiéta pas : la jeune fille débordait d'une gaieté enfantine.

Pourtant, après le départ de sa tante, elle passa sur la balcon et, les épaules basses, observa la circulation intensive sur le boulevard.

Ce jour-là aurait dû être le grand jour. Mais il n'était pas rentré. Ou, s'il l'était, il évitait la plage.

Elle contemplait sans plaisir les rangées de corps bronzés étendus sur le sable. Elle allait les rejoindre, naturellement. Sur le point de rentrer sans entrain dans la chambre pour y prendre sa veste de plage, elle vit une Porsche blanche se diriger lentement vers l'hôtel. La voiture s'arrêta, et elle retint son souffle.

Mais elle eut un geste d'irritation contre sa propre réaction. Dans une ville comme celle-là, il devait y avoir

plus d'une Porsche blanche. La femme assise au volant avait des cheveux blond platine.

La voiture repartit.

Un instant après, elle sortait de l'hôtel d'un pas vif, munie de tout l'attirail nécessaire à un après-midi sur la plage. Quelques têtes se retournèrent sur son passage, mais elle ne s'en aperçut pas. Elle se fraya un passage jusqu'à un endroit tranquille, et elle allait descendre les marches qui donnaient accès au sable, quand une voix l'appela. Elle s'immobilisa, fit volte-face.

— J'espérais bien vous rencontrer, dit-il, en s'avançant vers elle.

Elle masqua sa déception sous un grand sourire.

— Pierre ! Je suis contente de vous voir !

Il était visiblement embarrassé.

— Je voulais vous téléphoner mais je me suis dit que vous étiez sans doute trop occupée...

— Je suis terriblement occupée, fit-elle en souriant, avec un geste vers son sac de plage.

Il se mit à rire.

— Il y a de meilleurs endroits pour prendre un bain de soleil, dit-il. Pourquoi ne pas venir jusqu'à la villa ?

Il indiquait l'extrémité de la plage, où les murs blancs du casino brillaient à la lumière de l'après-midi.

— Nous avons une piscine aussi. Vous aurez au moins la place d'étaler votre tapis de plage.

Elle répondit à son sourire, et il en parut bouleversé.

— Pourquoi pas ? dit-elle.

Elle n'avait pas mérité, pensa-t-elle, ce regard de pure gratitude. Elle était une simple jeune fille, pas la princesse

héritière d'un quelconque royaume. Et, même s'il était timide, il ne manquait pas de séduction. Il n'avait aucun raison de montrer une telle humilité...

Ses yeux s'embrumèrent. S'il lui avait proposé d'aller dans la direction opposée, elle aurait peut-être cherché un prétexte pour refuser. Mais le casino dressé sur le promontoire semblait lui faire signe...

4

Une fois oubliée sa timidité initiale, Pierre était un compagnon agréable, mais les yeux de Merri ne cessaient de s'égarer vers la grille qui séparait les jardins des deux propriétés. C'étaient les parents de Pierre qui les possédaient l'une et l'autre, apprit-elle : celle où, en ce moment, elle perfectionnait son bronzage et celle où, le matin de son action d'éclat, Max l'avait entraînée sans cérémonie. Le père de Pierre avait toujours loué la villa voisine à des employés du casino. Devenu le plus important actionnaire de l'affaire, grâce à l'héritage d'un parent éloigné, Max l'habitait maintenant.

— Le casino était en bien mauvaise passe quand il s'en est chargé, raconta Pierre. Max a accompli des merveilles. Il prétendait ne rien connaître à ce genre d'affaire mais il s'est arrangé pour discerner ce qui n'allait pas. Naturellement, comme il est majoritaire, sa parole a force de loi. Depuis lors, les résultats ont fait le bonheur de tous.

Merri se retourna sur le dos pour enduire ses jambes d'huile solaire. Héloïse s'était donc trompée : Max n'avait pas délibérément choisi ce moyen pour gagner sa vie.

— Que faisait-il, avant ? demanda-t-elle négligemment.

— Qui le sait ? Il est trop réservé. Il a passé plusieurs années en Inde, c'est tout ce que je sais.

— Ça vous plaît de travailler dans un endroit pareil ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien... J'étais dans une pension religieuse très stricte, et l'attitude de ces gens vis-à-vis du jeu a peut-être déteint sur moi. Ça ne me paraît pas très respectable.

— Vous n'avez jamais joué ? demanda Pierre en riant.

— Non ! Enfin... quelquefois, en pension, après l'extinction des feux. Ce qui ajoute encore à mon impression que c'est mal !

— Tout le monde s'adonne au jeu de hasard, d'une manière ou d'une autre... dit une voix grave.

Merri releva brusquement la tête, vit une silhouette sombre émerger du treillis ornemental de la terrasse. En dépit de la chaleur, elle frissonna.

— Bonjour, mes enfants, fit Max en français.

Il s'approcha d'eux à longues enjambées, posa sur la jeune fille un regard direct.

— Tout le monde s'adonne aux jeux de hasard, répéta-t-il. La vie elle-même est un jeu de hasard. Vous ne devriez donc pas mépriser ceux qui ritualisent ce jeu.

Ses yeux ne laissaient rien échapper : les deux verres pleins d'une boisson fraîche, les deux corps étendus l'un près de l'autre.

Pierre souleva paresseusement la tête.

— Salut, Max ! Quand êtes-vous arrivé ?... Vous voulez boire quelque chose ? ajouta-t-il, une main au-dessus des yeux.

— Pas maintenant, merci !

Max s'étendit sur l'une des chaises-longues de rotin disposées au bord de la piscine. Comme plongé dans ses pensées, il resta immobile un moment, avant de reprendre la parole. Pierre l'observait, un peu inquiet : cet homme était celui qui engageait et congédiait les employés.

Merri le regardait, inquiète elle aussi, mais pour une tout autre raison : elle avait une conscience aiguë du spectacle qui avait dû frapper le regard de Max lorsqu'il était passé sur la terrasse. Pierre et elle, allongés côte à côte, presque nus, comme de vieux amis ou de nouveaux amants ! Elle essayait d'imaginer dans quelle mesure cela changerait son opinion sur elle, mais c'était impossible.

Durant un moment, le silence régna. Max finit par se tourner vers Pierre.

— Depuis une demi-heure, fit-il avec un petit sourire. En réponse à votre question de tout à l'heure.

Maladroitement, nerveusement, Pierre se leva. Il paraissait dégingandé, près de la silhouette plus mûre, solide, athlétique de Max. Merri ne put se défendre d'un mouvement d'impatience à l'égard du jeune homme. Avait-il besoin de se montrer si obséquieux, si malléable, si disposé à se plier aux volontés d'autrui ? Elle détourna la tête. Max ne pouvait la croire amoureuse d'un gamin comme Pierre ! Elle se souleva sur un coude.

Le jeune homme semblait décidé à se montrer un hôte irréprochable.

— Je vais chercher un autre verre, insista-t-il.

— Chargez-en donc la petite, fit Max d'une voix dure.

Il ne regardait pas Merri, mais le sens de la phrase était clair. Pierre jeta vers la jeune fille un regard stupéfait : leur compagnon avait parlé avec un mépris non déguisé. Merri était furieuse. Perplexe, le jeune homme préféra s'esquiver; avec un petit geste d'excuse, il prit vivement la direction de la maison.

Après son départ, la jeune fille fixa sur Max des yeux étincelants. Elle se refusait à mordre à l'hameçon. Il jouait la comédie, elle en était convaincue. A travers ses lunettes noires, elle l'observait discrètement.

Il s'était renversé dans son fauteuil, un bras passé sur le dossier, de sorte qu'il était à demi tourné vers elle. La pose, remarqua-t-elle sardoniquement, était étudiée pour lui donner l'allure d'une star de l'écran, tout comme le costume blanc, la chemise de soie ouverte sur la gorge, les lunettes aux verres sombres, la chevelure noire qui brillait au soleil...

— Alors ? fit subitement Max.

— Alors quoi ?

— J'avais raison. La preuve a été faite rapidement.

Sur le point de lui demander de quoi il voulait parler, elle vit revenir Pierre, avec un plateau où tintaient un verre et un carafon de vin blanc. Aussitôt, Max détourna son attention de Merri, comme si elle n'avait jamais existé. Il posa au jeune homme une question à propos du casino, écouta sa réponse d'un air concentré.

— Ma visite à Paris a été un peu difficile, déclara-t-il. L'affaire sera plus ardue que je ne le pensais. Ce qu'il me faudrait, ajouta-t-il avec un rire bref, c'est une bonne secrétaire trilingue, pendant quelques semaines.

Il jeta vers la jeune fille un regard négligent.

— *Sprechen Sie Deutsch auch, meine Mädchen ?*

— *Jawohl, mein Herr*, répondit-elle sans se démonter.

— Vous savez taper à la machine ? Votre orthographe est bonne ?

— Impeccable, fit-elle d'un ton neutre.

— Je m'en doutais. Si vous avez envie de prolonger votre séjour en France, peut-être pourriez-vous vous proposer comme secrétaire particulière ?

Quel jeu jouait-il encore ? se demanda-t-elle, surprise. La croyait-il en quête d'emploi ? Non, il devait bien se douter

qu'elle n'en avait pas besoin. Alors, pourquoi lui offrir de travailler pour lui ? Elle se redressa, releva ses lunettes sur son front.

— Vous plaisantez, je suppose ? dit-elle avec un petit rire condescendant.

Mais il l'observait gravement.

— Vous me rendriez service en acceptant, reprit-il. Ça me ferait gagner du temps.

Il accorda un coup d'œil à Pierre.

— On a trop laissé aller les choses, dans les bureaux...

Le jeune homme, dans son enthousiasme, remplit le verre de Merri jusqu'au bord.

— Dites oui, Merri, ce serait formidable !

Le regard incrédule de Merri allait de l'un à l'autre. Avaient-ils monté ensemble cette bonne plaisanterie ? Non, Pierre avait un air parfaitement innocent.

Max, lui, ne révélait rien. Il attendait.

— Je suis en vacances ! explosa-t-elle.

Jamais elle n'avait occupé un emploi. L'idée était ridicule. Assez ridicule pour être fascinante.

— D'ailleurs, nous partirons sans doute à la fin de la semaine prochaine.

Tous deux la regardaient sans rien dire. Max prit son verre, but une gorgée. Pierre se pencha en avant.

— C'est un boulot passionnant. Maintenant que Max est là pour nous guider, nous travaillons dur, mais toujours dans l'enthousiasme.

— Elle devrait travailler pour de bon, Pierre, intervint Max. Il y a beaucoup à faire. Naturellement, ce serait

simplement l'affaire de deux heures chaque matin, et elle n'aurait aucun contact avec le public.

Cette fois, il la regardait droit dans les yeux, avec ce bref sourire qui lui donnait l'impression de sentir son cœur serré dans une main chaude. Elle en perdit le souffle.

Deux heures, avait-il dit. Deux minutes seulement passées près de lui représenteraient un privilège !

— Nous partons la semaine prochaine, répéta-t-elle.

— Peut-être votre départ sera-t-il remis, déclara Max d'une voix basse mais ferme.

Il se leva brusquement.

Les pensées de Merri étaient en pleine déroute. Elle avait à peine conscience des efforts de Pierre pour la convaincre : il ne savait pas à quel point c'était superflu. Déjà, elle était entièrement conquise par cette idée. Une idée ridicule, certes, mais une occasion inespérée de développer sa stratégie. Dès son retour à l'hôtel, elle allait s'attacher à persuader Héloïse.

Peut-être sa tante partirait-elle seule ? Non, il y avait peu de chances. Alors, se laisserait-elle convaincre de prolonger leur séjour ? Pourquoi pas ?...

Mais Héloïse céderait difficilement à un tel prétexte. « Un emploi ? » se dirait-elle seulement, en haussant démesurément les sourcils.

Par ailleurs, l'idée pourrait lui sembler acceptable. Si Merri avait envie de travailler à temps partiel, où était le mal ?

Max interrompit ses réflexions. Elle frissonna en le découvrant soudain près d'elle.

— Si je croyais pouvoir vous persuader par ce genre d'argument, je vous promettrais dès appointements

généreux. Mais cela ne saurait peser sur votre décision.

— C'est impossible, murmura-t-elle.

Mais oui, c'était impossible. Et il lui avait gâché son bain de soleil. Elle n'aimait pas se trouver devant des problèmes insolubles. Elle le regarda sans sourire.

— Pourquoi ne pas vous adresser à Babette ?

— Ah, Babette !

Il se tourna vers Pierre qui eut un sourire entendu.

— Vous connaissez certainement quelqu'un qui possède une orthographe convenable, monsieur. *Toutes* vos petites amies ne sont sûrement pas stupides !

Elle eut la satisfaction de voir ses mâchoires se crisper une seconde. Il vida son verre et, sur un bref signe d'adieu adressé à Pierre, gravit les marches de la terrasse.

— Susceptible ! fit froidement la jeune fille.

— Non, je ne pense pas. Tracassé, plutôt. Il comptait trouver une situation satisfaisante, à Paris. Visiblement, il n'en est rien. Ça doit être un rude coup pour lui.

Merri s'allongea sur le ventre. Tout cela ne la concernait pas.

Lorsqu'elle rentra à l'hôtel, Héloïse était revenue.

— Je ne pensais pas te trouver déjà ici, remarqua la jeune fille, en scrutant le visage radieux de sa tante.

— Je te l'avais dit, répondit-elle d'un ton léger.

— Ecoute, j'ai vingt ans, reprit Merri. Tu n'as pas à prendre tellement à cœur tes responsabilités envers moi. L'Inquisiteur n'est pas là. Je t'ai promis de ne pas faire de sottises. Tu n'as donc pas confiance en moi ?

— Il n'est pas question de ça, ma chérie.

Héloïse, avec un soupir, passa un bras autour des épaules de sa nièce.

— Tu as été bien solitaire, cet été. Nous aurions dû emmener une de tes amies. C'est ma faute : je me conforme trop étroitement aux termes de ce satané testament.

— Mais non, c'est très bien ainsi. Si tu veux sortir avec Charles, je me ferai inviter par Pierre.

-- Charles aimerait t'avoir avec nous.

Merri s'efforça de sourire.

— Si seulement tu n'étais pas si gentille, Lou. Si tu jouais la méchante marâtre, je pourrais piétiner tes sentiments sans le moindre scrupule. Mais ainsi...

— Et, si tu étais une sale gamine trop gâtée, je t'en ferais voir de toutes les couleurs, moi aussi. Mais nous sommes l'une et l'autre la douceur et le désintéressement incarnés; il nous faut donc faire contre mauvaise fortune bon cœur. Allons dîner.

Bras dessus, bras dessous, elles descendirent.

Le lendemain matin, très tôt, Merri était sur la plage.

Sans prendre la peine de parler à Héloïse de l'offre de Max, elle avait insisté sur le bon temps pris avec Pierre. Du coup, sa tante était partie tranquille pour aller visiter la vieille cité de Rennes avec Charles.

Deux heures après l'arrivée de la jeune fille, la plage commença à se peupler, et elle reprit sa planche à voile. Peu de gens s'aventuraient loin et elle jouissait pleinement de sa solitude et de sa liberté.

Lorsqu'elle jugea le moment venu d'aller se sustenter un peu, elle vira habilement de bord pour revenir vers le rivage. Il n'était pas très aisé de manœuvrer dans la foule

des véliplanchistes débutants qui ne quittaient pas les basses eaux; elle eut quelque peine à s'en tirer.

— Bravo ! remarqua une voix familière, au moment où elle amena sa voile.

— Je vous croyais surchargé de travail, le matin, répliqua-t-elle, en tirant sa planche sur le sable.

Max l'observait sans même lui offrir son aide. Elle se redressa, arracha le bandeau qui retenait ses cheveux, enfila sa veste de plage.

— J'ai beau être un fanatique du travail, j'ai besoin de loisirs, répondit-il calmement. Et je m'acquitte mieux de ma tâche quand je suis en bonne forme physique.

A le voir, c'était bien le cas. Elle voulut rompre le silence qui s'était soudain établi entre eux.

— Qu'avez-vous voulu dire hier par cette phrase énigmatique : « La preuve a été faite rapidement » ?

— Je ne m'en souviens plus, fit-il avec un rire bas.

— Alors, ça ne devait pas être bien important.

Elle se détourna pour partir. Il la retint par le bras.

— Nous devons faire de la planche ensemble...

Avec une froideur forcée, elle se dégagea.

— Vraiment ? Je ne m'en souviens plus.

— Touché ! fit-il en souriant. Avez-vous changé d'avis ?

— Je suis ici depuis huit heures ce matin. J'ai envie d'une boisson fraîche.

Elle lui tourna le dos, se mit en marche. Il l'accompagna. Ils traversèrent la route, entrèrent dans le foyer de « L'Atlantique ».

— Où est votre tante, ce matin ?

— A Rennes, dit-elle d'un ton bref.

Comment se comporter avec lui ? Il faisait de chaque remarque une insulte. Il paraissait jouer avec elle un jeu subtil, mais si, comme il l'avait affirmé à la villa, il ne voulait pas d'elle, à quoi rimait son comportement ?

Qu'il aille au diable ! A bien réfléchir, il avait dû se mettre à l'affût, ce matin-là, pour la surprendre.

Lorsqu'il lui tendit son verre, elle le remercia brièvement, attendit. Mais, au lieu de révéler la raison de sa présence, il se mit à dissenter sur la planche à voile.

Merri tentait de se concentrer sur ses paroles, mais le simple magnétisme de sa présence lui faisait perdre sa lucidité. Imperceptiblement, ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, et elle dut faire un véritable effort pour s'écarter de lui. Pourtant, comme si leurs deux corps possédaient une volonté propre, ils se retrouvèrent tout proches l'instant d'après. Finalement, Merri s'exclama :

— Il va de plus en plus de monde, ici !

Elle surprit une lueur d'amusement dans son regard.

— Ça vous fait rire ? Pourquoi ?

— J'essaie de plier votre volonté à la mienne et j'emploie la seule méthode efficace — sur vous, du moins. La plupart des femmes, ajouta-t-il d'un ton sardonique, sont uniquement motivées par l'argent.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec un sursaut.

Il la gratifia d'un de ses irrésistibles sourires.

— C'est le moment de me gifler et de me planter là.

Elle serra les poings.

— Je vois mal où vous voulez en venir, mais... Est-ce à propos de votre offre d'emploi ?

— Ça se pourrait. On trouve rarement vos talents personnels réunis dans une seule et même personne, Merri.

Elle l'écoutait d'un air maussade. Un instant, elle avait eu un espoir : peut-être, après tout, avait-il changé d'avis à son propos. Mais, sitôt né, l'espoir mourait.

— C'est impossible, vous le savez bien, dit-elle sans le regarder. Nous allons partir. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec malice, ne vous compliquerais-je pas la vie ?

— Si j'avais été de cet avis, je ne vous aurais rien demandé, fit-il en riant. En vous voyant hier avec Pierre, j'ai compris que vous aviez oublié votre petite passade pour moi. Voilà pourquoi, précisa-t-il avec une belle assurance, je vous ai dit : « La preuve a été rapidement faite. »... Vous êtes jeune, Merri, ce qui est charmant. Mais j'avais raison, vous le savez maintenant.

Incrédule, elle le regardait, le souffle coupé par un tel cynisme. Il parut troublé par ce regard.

— Je n'aurais pas couru le risque de vous offrir de travailler pour moi, si j'avais pensé que vous vous obstiniez à lâcher la bride à votre imagination.

Il attendait sa réaction. Rougissante, elle se détourna. Si elle se trahissait, c'était la fin de cette brève rencontre. Et elle avait sa fierté; seul le choc causé par le sauvetage, joint à une naïveté d'adolescente, avait pu la pousser à se montrer aussi franche, ce matin-là.

— Ça m'ennuie de vous donner raison, Max, répondit-elle d'un ton léger, mais, je dois en convenir, vous aviez probablement vu juste. Cependant si, comme vous le prétendez, vous essayez de m'influencer par votre charme, avez-vous songé à ce qui risque de se passer ?

— Vous serez, j'espère, aussi passionnée par le travail pour y trouver votre récompense, riposta-t-il. D'ailleurs, ajouta-t-il avec une nuance d'avertissement, vous

connaissez mes sentiments. Mon cœur, vous devez l'avoir compris, n'est pas en jeu.

— On dirait que vous avez peur, Max. De qui vous méfiez-vous ? Des femmes en général ou de vous-même ?

— Ce n'est pas vraiment de la méfiance. Je me fie seulement à ce que j'ai mis à l'épreuve.

— Vous êtes trop calculateur, déclara-t-elle. L'amour est un sentiment spontané, pas un calcul.

— C'est la voix de l'idéalisme qui parle par votre bouche.

— Je préfère ça à votre cynisme, répliqua-t-elle.

Il consulta sa montre.

— Ma proposition subsiste, dit-il sans regarder Merri.

Il se leva, prêt à partir, se retourna vers elle.

— Au fait, Pierre a dû vous téléphoner, ce matin. Il aimerait vous emmener dîner. Vous acceptez ?

— S'il veut m'inviter, il n'a qu'à le faire lui-même.

— Je le lui dirai.

Un mince sourire aux lèvres, il s'en fut.

A son retour, ce soir-là, Héloïse semblait pensive. Merri s'attendait à voir apparaître, d'un moment à l'autre, le Guide Michelin. Elle aborda la question de leur prochaine étape.

— A toi de décider, répondit sa tante, sans lever les yeux, tout à la langoustine qu'elle décortiquait.

— Nous pourrions descendre vers La Rochelle...

— Essaierais-tu de me ménager ?

— Que veux-tu dire ? demanda Merri, franchement perplexe.

— Rien, fit Héloïse, avec un petit rire. Quand veux-tu partir ?

— Dès que j’aurai fait mes bagages.

Le jeune fille rit à son tour, sans toutefois pouvoir dissimuler son amertume.

Un serveur vint allumer la bougie du chandelier d’argent. Après son départ, Héloïse se pencha en avant.

— Je croyais que tu t’amusais ? dit-elle doucement.

— C’est vrai, mais je m’amuserai aussi bien ailleurs.

— Parfait. Demain matin ?

— D’accord, acquiesça Merri.

Sa tante posa sur elle un regard judicieux.

— Pierre m’a l’air très sympathique... commença-t-elle.

— Très. Raison de plus pour partir, non ?

— Je vois. J’ai failli attribuer ta véhémence à Max...

En quittant l’hôtel, le lendemain matin, les deux femmes semblaient curieusement apathiques. Héloïse avait choisi de garder la voiture de louage.

— On est plus chez soi, dans une voiture, murmura-t-elle, au moment où Merri s’insérait dans la circulation.

— Et plus libre, ajouta la jeune fille.

— Je suis heureuse de voir que nous sommes d’accord.

La veille au soir, Merri le savait, Héloïse avait donné un coup de fil. Et, une demi-heure plus tard, elle était descendue pour passer un moment dans le salon de l’hôtel.

La jeune fille, elle, ne s’était pas donné la peine de prendre contact avec Pierre. Il était passé dans l’après-midi, mais elle avait refusé son invitation à dîner. Il avait été vaguement question du lendemain; elle le rappellerait à

la villa, avait dit Merri, lorsqu'elle connaîtrait les intentions de sa tante. Elle ne s'attendait pas à partir si vite, et elle avait oublié le coup de fil promis. C'était sans importance, se disait-elle. Charles l'informerait sûrement qu'elles avaient repris leur chemin. Héloïse avait posé une seule condition : elles reviendraient à temps pour assister au bal. Merri avait accepté.

Quand elles s'arrêtèrent dans une petite station balnéaire, juste au nord de La Rochelle, des bandes flamboyantes striaient l'océan. Elles n'eurent aucune difficulté à trouver un hôtel, sans prétention mais confortable, où passer la nuit. Elles avaient tacitement décidé de reprendre la route le lendemain matin.

Marri se jeta sur le lit, s'étira. Héloïse considéra les valises empilées par le bagagiste, haussa les épaules.

— Inutile de les défaire. Tu veux te reposer avant le dîner ?

— Non, répondit la jeune fille en bâillant.

— Alors, tu viens boire un xérès ?

— Je reste encore une minute. Descends la première.

Après le départ de sa tante, elle se blottit sur la courtepoinette verte. L'instant d'après, elle s'endormait. Lorsqu'elle s'éveilla, il faisait nuit. Elle sursauta, chercha sa montre sur la table de chevet. Où était donc Héloïse ? Le dîner devait être servi ? Elle rafraîchit son maquillage, donna un coup de brosse à ses cheveux, ouvrit la porte au moment précis où sa tante arrivait dans le couloir. Ses joues étaient étrangement colorées.

— Toutes mes excuses, Merri. Tu te sens bien ?

— Je me suis endormie, avoua la jeune fille, confuse.

— Tu en avais besoin. Tu paraissais tendue, ces derniers jours. Mais je n'avais pas l'intention de te laisser seule si

longtemps. J'étais... au téléphone.

— Tu lui manques ? questionna Merri.

Devant son regard pénétrant, sa tante se détourna.

— Ecoute, Héloïse...

— Viens, nous allons être en retard.

Elle pressa le pas, et la jeune fille la rattrapa au seuil de la salle à manger, lui barra le chemin.

— Si tu ne réponds pas à une question, je n'entre pas. Etait-ce à Charles que tu téléphonais ?

— Oui, pour lui dire que nous étions bien arrivées.

— As-tu envie de retourner là-bas ?

— Tu as parlé d'une seule question, et je meurs de faim.

Merri se mordit les lèvres mais s'effaça. A table, elle déclara :

-- Retournons. Ça ne m'ennuie pas, je t'assure.

— On ne doit jamais regarder en arrière, fit Héloïse.

Elle se plongea dans l'étude du menu. Merri attendit d'avoir mangé le pâté en croûte pour lever les yeux.

— Cette partie de la côte me plaisait énormément. J'aimerais la visiter plus en détail. Il m'est venu une idée : nous pourrions louer une maison pour quelques semaines.

Héloïse regardait approcher le serveur.

— J'y songerai, promit-elle.

Elles passèrent deux jours à parcourir les environs, mais, en dépit de leurs efforts, la région n'éveilla pas en elles un bien vif intérêt.

— Ma planche à voile me manque, déclara Merri, le matin du troisième jour. Qu'est-ce qui te manque, Héloïse ?

Sa tante laissa errer sur la chambre un regard innocent.

— Devrait-il me manquer quelque chose ?

La jeune fille bondit sur ses pieds avec son habituelle impétuosité, renversa le tabouret de la coiffeuse.

— Tu es très méchante avec moi. Je suis bourrelée de remords, au point de ne pas oser prendre une décision. Nous allons retourner là-bas.

— Tu ne comprends donc pas ? Si une chose a une valeur quelconque, elle vaut la peine qu'on l'attende.

— Et tu *le* fais attendre ?

— Merri ! se récria Héloïse, avec une stupeur bien jouée. Mais elle souriait.

— Je t'avais promis de réfléchir à ta suggestion d'une location, reprit-elle. L'idée me paraît excellente.

Elle fit volte-face pour voir l'effet de ses paroles.

L'expression de sa nièce restait grave.

— Eh bien, Merri, qu'y a-t-il ?

Le ton n'était plus moqueur mais consterné. Merri s'assit sur le lit.

— Je suis contente, bien sûr. Je n'aurai plus ce fardeau de remords, à propos de toi et de Charles. Mais j'ai quelque chose à te demander... Il s'agit de Max.

Héloïse s'assit vivement, attendit.

— Je ne t'ai pas dit ce qui s'était passé avant notre départ. Oh, rien de grave, précisa-t-elle. Max m'a demandé de travailler pour lui pendant quelques semaines.

— Travailler ? Il te croit donc en quête d'un emploi ?

— Non, non, rien de tel. Mais il ne sait plus où donner de la tête. Il a besoin de quelqu'un qui parle l'allemand, le

français et l'anglais.

— Tu serais idéale, sûrement, fit Héloïse, pensive.

— Il s'agirait de deux heures chaque jour.

Merri était soulagée : sa tante n'avait pas sauté au plafond. Elle la regarda peser le pour et le contre.

— Ce serait peut-être amusant, concéda-t-elle enfin. A condition que tu n'aies rien à faire avec le casino...

— Il y a Max. Tu sais comment il est...

— Je te croyais guérie de cette passade ?

— Oh, je ne me laisserai pas prendre à son charme : je sais maintenant ce qu'il vaut. L'Inquisiteur peut dormir sur ses deux oreilles, ajouta-t-elle.

Visiblement délivrée d'un grand poids, Héloïse rit.

— Tu te conduis parfois en véritable sotte, Merri. Croyais-tu que j'allais hurler d'horreur ? Je déplore depuis longtemps que tu n'aies pas d'occupation.

— Je ne suis pas très douée pour le travail. Tout ce que je sais faire, semble-t-il, c'est me distraire.

— Bientôt, tu te marieras, tu auras des enfants et plus une seule minute à perdre, promit sa tante, consolante.

— Je ne suis pas certaine de considérer ça comme une existence satisfaisante, répondit gravement Merri. Je ne voudrais pas passer ma vie sans agir pour le bien général.

— Le bien général ? Quel programme !

Avec un léger sourire, Héloïse se leva.

— Tout est donc réglé. Nous allons repartir et louer une maison. Après tout, ajouta-t-elle, radieuse, rien ne nous rappelle d'urgence en Angleterre...

5

Le trajet de retour vers le nord se déroula dans l'allégresse. La joie d'Héloïse était contagieuse. Merri, elle, avait peine à démêler ses sentiments. Il ne serait pas facile de travailler pour Max. Il se montrerait exigeant avec elle, lui témoignerait une indifférence totale.

Quand elle l'avait appelé, la veille au soir, pour savoir s'il avait toujours besoin d'elle, il avait déclaré : « J'ai engagé deux filles : une pour l'anglais, l'autre pour le français et l'allemand. Mais je vais les remercier. Pourquoi payer deux salaires ? » Elle devait se présenter à lui à huit heures et demie, le lendemain de leur retour.

Charles leur avait offert l'hospitalité, en attendant de trouver une maison. Mais Héloïse s'était montrée ferme.

— Il est toujours bon de rester légèrement hors d'atteinte, ma chérie.

— Merci du conseil, ma chère tante.

Mais, sous le ton plaisant, la jeune fille éprouvait un regret cuisant. Sa tante avait raison : elle avait été sa pire ennemie en se jetant à la tête de Max. Un homme moins scrupuleux en aurait tiré avantage.

Pourquoi l'amour était-il si difficile ? Pourquoi ne pouvait-elle exposer franchement ses sentiments ? Pourquoi ces faux-semblants, ce jeu compliqué ?

Par un coup de chance inattendu, leur ancien appartement à *L'Atlantique* se trouvait libre. A peine

entrée, Merri passa sur le balcon.

— Il est toujours là ? demanda sa tante.

Elle allait rejoindre Merri; le téléphone sonna.

— Ton cher océan, voulais-je dire, précisa-t-elle en allant répondre.

Elle fit bientôt signe à sa nièce, avec un regard amusé.

— Pour toi, ma chérie.

La jeune fille prit l'appareil.

— Pierre ! Quelle surprise ! Nous arrivons.

— Oui, je sais. J'ai passé la soirée au bar, à vous attendre. Puis-je vous inviter à dîner ?

Elle plissa le front, à court de prétextes.

— Je n'ai pas encore enlevé ma veste.

Elle n'en portait pas mais elle avait peine à réfléchir. La voix au téléphone n'était pas celle qu'elle avait espérée. Mais Pierre était gentil; elle ne voulait pas le blesser. Ni l'encourager outre mesure... Héloïse était là, tout près. Sans doute avait-elle envie de voir Charles.

— Non, je ne dînerai pas : nous avons mangé tout le long de la route. Mais si vous voulez, retrouvons-nous pour prendre un verre, dans une demi-heure.

— Je vous attends, répondit Pierre, heureux comme un roi.

Héloïse souriait. Merri raccrocha, grimaça.

— Oh, Seigneur ! Nous re-voilà déjà dans le bain !...

Sa tante haussa les sourcils.

— L'Inquisiteur verrait sûrement d'un bon œil ton amitié avec Pierre. Il est d'excellente famille. Qui plus est, il est encore trop jeune pour songer à s'établir. Puisque nous

allons passer quelques temps ici, nous ne pouvons mener une vie de recluses.

Elle hésita, sourit, reprit :

— Ce que Magnus désapprouvait, c'étaient les attachement sentimentaux, jusqu'à l'âge où tu aurais appris le discernement. Il voulait t'éviter de te lier avec un type sans scrupules qui t'aurait épousée pour ta fortune. Pierre n'appartient certainement pas à cette catégorie.

— En dépit de son emploi au casino ? fit Merri en riant.

— Il en parle beaucoup pour piquer l'intérêt. En réalité, il est comptable, non ? Son père me disait sa fierté de l'avoir vu réussir tous ses examens. Cet emploi actuel, c'est pour les vacances. Bientôt, il entrera dans la société de son père.

Héloïse s'approcha de la glace, se recoiffa.

— Pierre serait un parti tout à fait acceptable, tu sais, Merri. C'est un garçon posé, sûr. Et sa famille est très riche.

— Tu essaies de me marier, ma parole !

— Dieu m'en garde ! J'envisage seulement la période qui nous sépare de la fin de l'été. L'an prochain, tout changera.

— Espérons-le, dit Merri avec ferveur.

Elle se jeta un coup d'œil dans la glace. Elle ne se changerait pas. Pierre comprendrait.

— Tu vas retrouver Charles, naturellement ?

— Oui.

— Je dormirai avant ton retour. Sois sage !

Avec un sourire impudent, qui amena sur le visage de sa tante une expression de douloureuse incrédulité, elle quitta la chambre pour se rendre au bar.

— Merri !

Le long corps de Pierre se déplaça d'un fauteuil placé près de la porte. Il s'élança vers elle.

— Je vous avais crue partie pour toujours !

— Nous devions revenir pour le bal, vous le saviez.

— Oui, une visite-éclair. Et les adieux définitifs.

— Quelle horreur ! fit-elle en riant.

Elle s'installa dans le siège offert.

— Comment avez-vous appris notre retour ? Par Charles ?

— Non, par Max. J'étais dans son bureau quand vous avez appelé. Il paraissait très content. Je le suis aussi, ajouta-t-il timidement, mais pour d'autres raisons.

Merri se plongea dans l'examen de la liste des consommations. Quand elle releva la tête, ses yeux étaient embués. Pierre s'y trompa.

— Vous ai-je un peu manqué ? demanda-t-il.

— Oh, Pierre...

Une fois de plus, il se méprit sur son émotion, lui saisit la main.

— Ne vous tourmentez pas. Prenons les choses comme elles viennent. Mais vous avons connu de bons moments, durant votre séjour. Vous êtes de retour; nous en connaissons d'autres.

— Si je suis revenue, Pierre, c'est pour Héloïse...

Elle s'interrompit. Elle allait se montrer indiscreète.

Elle eut envie de se mordre la langue en voyant le regard de son compagnon changer soudain. Elle ne pouvait compromettre Héloïse, surtout au moment où ses relations avec Charles en étaient encore à un stade délicat...

— Héloïse ?

— Oh, vous connaissez les gens d'âge mûr, improvisa-t-elle. Ils tiennent à leur confort. Héloïse en avait assez des hôtels. Elle a pensé qu'une petite villa nous conviendrait mieux...

Pierre la gratifia d'un regard significatif : il y avait une autre raison, plus profonde, semblait-il dire, qui le mettait en cause, lui. Merri pinça les lèvres. Elle avait fait de son mieux.

— Et qu'avez-vous prévu, pour nos « bons moments » ?

Elle le taquinait, mais il se pencha vers elle.

— Vous êtes si belle, Merri. Je veux vous sortir. Je vous emmènerai dans tous les endroits les plus courus. Et je vous ferai visiter la région. Vous montez à bicyclette ?

— Plus ou moins. Pourquoi ?

— C'est le meilleur moyen de transport pour explorer la côte, une région sauvage et très belle, expliqua-t-il, les yeux brillants. Beaucoup de chemins sont impraticables en voiture. C'est une nature magnifique, dangereuse, indomptée... Enfin, vous verrez, acheva-t-il gauchement.

— Ça me paraît attirant, dit Merri sans s'engager.

Les portes vitrées du bar se refermèrent bruyamment.

Elle leva la tête, juste à temps pour voir l'impressionnante silhouette de Max se dresser sur le seuil. D'un pas décidé, il se dirigea vers les deux jeunes gens. Son visage avait une expression presque menaçante.

Merri reprit vivement son souffle. Un frisson la parcourut. Elle tenta vainement de dégager sa main.

— Vous êtes là, fit-il froidement. Je vous imaginai dans votre chambre, à vous remettre des fatigues du voyage.

Il n'avait même pas accordé un signe de tête à Pierre.

Il portait une serviette de cuir noir, remarqua Merri. Pourtant, à en juger par son pantalon fauve, sa chemise beige à col ouvert, il ne venait pas d'une réunion.

Son regard alla rapidement de l'un à l'autre, s'attarda sur les mains unies, sur la table.

— Je désire vous voir afin de vous exposer notre plan de travail pour les prochaines semaines. Je n'aurai pas le temps de vous guider sans cesse. Il est donc essentiel que vous saisissiez les lignes générales.

La manière dont il était intervenu sans ambages dans sa conversation avec Pierre irrita la jeune fille.

— Je viens d'arriver et, comme vous l'avez fait remarquer, j'ai besoin de temps pour récupérer. Peut-être pourrions-nous parler de tout cela demain matin ? fit-elle avec un doux sourire. Je viendrai un peu plus tôt, si vous voulez... Nous nous disposons, Pierre et moi, à aller respirer un peu d'air frais. Vous venez, Pierre ? ajouta-t-elle en se levant.

Elle entendit son compagnon marmonner de vagues excuses. Lorsqu'il la rejoignit, il semblait un peu choqué.

— Franchement, Merri, vous avez été brutale avec ce pauvre Max. Il ne doit pas avoir l'habitude qu'on lui parle sur ce ton.

— Alors, ça lui fera du bien, non ?

— Vous allez être renvoyée avant même d'avoir débuté, dit-il avec un sourire admiratif.

— Vous oubliez un détail, cher Pierre : je n'ai pas sollicité cet emploi. Il est peut-être le patron, mais je n'ai pas besoin de lui. C'est tout le contraire.

Il marcha près d'elle en silence jusqu'au boulevard.

— En tout cas, je ne l'avais encore jamais vu réduit au silence, reprit-il. Vous êtes une drôle de fille !

Il la serra contre lui. Elle se dégagea.

— J'ai dit la vérité : je suis réellement fatiguée. Faisons un aller et retour rapide jusqu'au port. Ensuite, j'irai me coucher.

Ils prirent la direction des lampadaires étincelants qui formaient, sur la digue, une rivière de diamants posée sur un écrin de velours bleu-nuit. Parvenus à l'extrémité de la jetée, ils se retournèrent, contemplèrent la ville illuminée.

Une forte brise venait de la mer. Il était étrange de se trouver là, au pied du phare, dont l'éclat régulier baignait toutes choses d'une lumière crue pour les replonger tout aussi soudainement dans une obscurité plus profonde encore par contraste.

Merri frissonna.

Pierre ôta sa veste de tweed et, sourd à ses protestations, l'en enveloppa.

Plus lentement, ils revinrent au long de la digue. Le jeune homme avait passé un bras autour de la taille de sa compagne. Quand ils retrouvèrent l'animation du boulevard, il la gratifia d'un sourire de propriétaire.

Devant l'hôtel, il s'arrêta, d'un air d'attente. Elle interpréta aisément son silence.

— Je ne vous invite pas à venir prendre un verre.

Il dissimula sa déception en l'embrassant rapidement sur la joue.

— Alors, à demain, dit-il. Je louerai deux bicyclettes. Vous pensez en avoir fini avec Max pour onze heures ?

Elle hocha la tête, lui rendit sa veste.

— Merci.

Sans lui laisser le temps de réagir, il l'entoura de ses bras, prit ses lèvres dans un brusque accès de désir. Avec un effort pour dissimuler sa contrariété, elle s'écarta de lui.

— Alors, à demain ? Au revoir !

Il la regarda monter en courant les marches de la terrasse. Lorsqu'elle se retourna, il était encore au pied de l'escalier, ses yeux pâles et graves fixés sur elle. Il leva une main en signe d'adieu. Elle soupira.

Il allait compliquer la situation avec son obstination !

Une silhouette se détacha de l'ombre, s'avança rapidement vers elle.

— Peut-être consentirez-vous *maintenant* à m'accorder un peu de votre précieux temps, mademoiselle ?

Max se dressait devant elle de toute sa haute taille.

— Je préférerais vous parler dans un endroit tranquille. Pourrions-nous monter dans votre appartement ?

Ce n'était pas une prière mais un ordre. La jeune fille se hérissa, amorça une réplique cinglante. Mais elle ravala sa riposte, et il profita de son silence pour l'entraîner vers l'ascenseur.

— Nous pourrions aller ailleurs ? suggéra-t-elle d'une voix hésitante, le souffle coupé à l'idée de se trouver seule avec lui à cette heure tardive.

Déjà, le panneau lumineux indiquait la descente de la cabine depuis le cinquième étage.

— Où ça, par exemple ?

Quatrième.

— Je... je n'en sais rien.

Troisième.

— Il doit bien y avoir un autre endroit, insista-t-elle en se passant une main sur le front.

Deuxième.

— Vous n’avez donc pas confiance en moi ?

— Premier.

— Ne dites pas de sottises. Vous vous êtes très clairement exprimé sur ce point.

Les portes s’ouvrirent sans bruit. Il la poussa à l’intérieur. Ils étaient les seuls occupants de l’ascenseur.

— C’est au premier, n’est-ce pas ?

— Oui... mais je suis très lasse.

— Vous avez pourtant fait l’aller et retour jusqu’au port.

Elle s’empourpra. Qu’avait-il vu, au juste ?

— La prochaine fois, vous penserez à prendre un manteau.

Sans rien trouver à répondre, elle leva vers lui un regard étincelant. Il arborait un sourire exaspérant.

— Vous me surprenez, je dois le dire, reprit-il.

La cabine s’immobilisa. Les portes s’ouvrirent sans bruit. Merri prit les devants, fouilla dans son sac à la recherche de sa clé.

— Un jeune garçon comme lui, une fille comme vous.

— Qu’entendez-vous par là ? demanda-t-elle, les doigts figés sur la clé déjà engagée dans la serrure.

Sans répondre, il posa la main sur la sienne, tourna la clé, poussa la jeune fille à l’intérieur, la suivit de tout près, referma la porte sur eux. Il lui rendit la clé avec un léger salut. Elle prit aussitôt la parole.

— Ecoutez-moi bien : je ne tolérerai de personne, et moins encore de vous, ce genre d'insinuation. Ma vie privée ne concerne que moi... Et, poursuivit-elle vivement, si je travaille pour vous, c'est pour vous rendre service. Je n'ai pas besoin de cet emploi. Compris ?

— Merri, vous êtes trop susceptible, fit-il avec un rire bas. Je n'avais pas l'intention de vous insulter.

Parlait-il sérieusement ou se moquait-il d'elle ?

— J'ai simplement, continua-t-il, exprimé ma surprise de voir Pierre tellement attaché à vous en si peu de temps. La jeunesse ne cessera jamais de m'étonner.

— Vous me faites pitié, Mathusalem, dit-elle en lui tournant le dos.

Cette incessante raillerie était intolérable. Elle voulait être prise au sérieux, mais il s'obstinait à la traiter en petite fille. Et Pierre aussi était pour lui un enfant. Si elle avait espéré éveiller sa jalousie, elle s'était trompée.

— Pourquoi cette moue ? demanda-t-il, tout près d'elle.

— Je ne fais pas la moue ! Si vous tenez à le savoir, j'en ai par-dessus la tête de votre attitude supérieure.

— Excusez-moi, dit-il, soudain grave. Peut-être pourrions-nous remettre cette discussion à une autre fois et parler affaires ?

Il déversa sur la table le contenu de sa serviette, se lança dans des explications.

Sa manche effleurait de temps en temps le bras nu de la jeune fille, et, chaque fois, elle en avait une conscience aiguë. Quand il souriait, un éventail de petites rides se dessinait à l'angle de ses yeux.

— Merri ! Vous m'écoutez ?

— Pardon ? Oh oui... oui, naturellement.

— Merri, vous ne vous concentrez pas suffisamment. Vous êtes à des lieues d'ici. Evidemment, il est tard...

Elle approuva d'un signe.

— Pauvre petite, je vous demande pardon. Je ne voulais pas me montrer égoïste. J'avais songé à vous inviter à dîner, mais ce gamin m'a coupé l'herbe sous le pied. Demain, malheureusement, vous n'aurons pas grand temps. J'attends des visiteurs et j'aimerais que vous puissiez travailler seule, dans toute la mesure du possible.

— Ça me paraît assez clair, à condition que je parvienne à déchiffrer votre écriture.

Elle eut droit à un sourire éblouissant.

— Si vous avez des problèmes, appelez au secours. Mais presque tout est sur bandes magnétiques. Donc...

Il se tut. Soudain, semblait-il, ils n'avaient plus rien à se dire. Merri se mordit les lèvres.

Pourquoi la dévisageait-il ainsi, comme pour pénétrer ses pensées les plus secrètes ? Il revint à la vie dans un sursaut.

— Si nous buvions un verre en guise de conclusion ?

— Oh, je...

Une fois de plus, elle ne trouva pas les mots pour formuler un refus. Déjà, il était au téléphone, passait sa commande. Tout sourire, il se retourna vers elle.

— Et maintenant, parlez-moi de la Vendée.

Elle hésita. Non, elle ne devait pas trahir ses émotions. Elle répondit à son sourire par un autre, aussi éclatant, aussi superficiel.

— L'ennui, avec la Vendée, c'est que ce n'est pas la Bretagne. A part ça, nous avons visité des vignobles, nous avons dégusté quelques vins.

- Nous devons comparer nos goûts, un de ces jours.
- Pendant les heures de travail ?
- Ça dépendra de Pierre.
- Il n'est pas maître de mon temps. Je suis libre...
- De distribuer vos faveurs...

Il était allé trop loin. Sous l'effet de la rage, elle leva la main, tout en sachant qu'elle le regretterait.

La marque de ses doigts se dessina sur la joue bronzée.

Avec un détachement inattendu, elle observa son expression de stupeur. Mais on frappa à la porte, et le bruit parut rompre le charme qui les avait figés sur place.

Un serveur entra, avec des verres et une bouteille. Comme s'il ne s'était rien passé, Max paya.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, il se dirigea rapidement vers la jeune fille. Elle étouffa un cri, recula à l'abri du canapé. Mais il la rejoignit en deux enjambées, lui prit d'une seule main les deux poignets, l'amena tout contre lui. Pendant quelques minutes, ils luttèrent sans un mot. Soudain, il la lâcha, et elle resta devant lui, haletante.

— Nous manquons un peu de dignité, non ? fit-il avec une grimace sardonique. Ça augure mal de l'avenir.

Il se tut, comme pour lui permettre de répondre.

— Si vous attendez des excuses, vous perdez votre temps.

— C'est bien la dernière chose à attendre d'une enfant gâtée comme vous, dit-il froidement.

Avec un haussement d'épaule impatient, il emplit les deux verres. Toujours silencieux, il revint vers Merri, lui en tendit un. Sa colère était presque palpable, plus terrible encore d'être dominée.

La jeune fille avait eu une réaction exagérée. Mais elle avait répondu ainsi à l'effet qu'il produisait sur elle et, cela, elle ne pouvait le lui expliquer. Ç'aurait été mettre de l'huile sur le feu. Elle avait voulu, elle voulait encore lui faire croire qu'il lui était indifférent.

Elle se détourna, passa sur le balcon.

Il ne la suivit pas tout de suite. Elle avait presque vidé son verre quand elle entendit du bruit dans la chambre. Il allait venir la retrouver, sa colère déjà apaisée, et ils échangeaient des excuses.

Elle s'approcha de la porte-fenêtre, juste à temps pour voir se refermer la porte de l'appartement.

Un violent frisson la parcourut. Il était parti sans même lui dire au revoir !

En elle, la fureur le disputait à la souffrance. Il aurait pu avoir la politesse de lui annoncer son départ. Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle avait l'impression d'être privée d'existence. Jamais personne ne l'avait traitée ainsi.

Soudain glacée, tremblant de tous ses membres, elle rentra dans la chambre.

Fâchée contre elle-même, elle erra un moment à travers l'appartement avant d'aller se coucher.

Une demi-heure plus tard, encore éveillée, elle vit sous sa porte un rai de lumière : quelqu'un était entré dans le salon. Héloïse passa la tête dans l'entrebâillement, puis referma la porte sans bruit; presque aussitôt après, la lumière du salon s'éteignit.

— Tu devais être épuisée. Tu dormais profondément quand je suis rentrée, hier soir.

Héloïse était assise dans son lit, les cheveux dénoués, une élégante liseuse sur les épaules. Merri, elle, portait une jupe et un chemisier noirs. Elle avait relevé sa chevelure en chignon. Elle espérait paraître au moins trente ans.

— T'ai-je dit que Pierre voulait m'emmener faire une promenade à bicyclette ? demanda-t-elle à sa tante.

— Où avez-vous l'intention d'aller ?

— Le long de la côte, fit Merri sans enthousiasme.

— Très bien. Je ne te verrai donc pas avant ce soir. Bonne journée.

Tout en buvant une gorgée de café, Héloïse regarda sortir sa nièce d'un air pensif.

En se dirigeant vers la voiture, Merri s'adressait de vifs reproches. Elle n'avait fait, semblait-il, que confirmer la première impression de Max à son égard : elle s'était conduite, la veille, en gamine insupportable. Elle méritait tout ce qui pourrait lui arriver désormais.

Elle laissa la voiture dans le parc de stationnement du casino. Au haut d'un escalier de quelques marches se trouvait une unique porte. Elle la poussa, entra.

Ainsi, ce serait là son bureau. Il n'y avait encore personne, constata-t-elle avec soulagement. Elle en profita pour regarder autour d'elle.

La pièce était bien équipée. Le mobilier — deux bureaux, l'un grand, l'autre petit, et quelques fauteuils— était en acajou. Mais il y avait aussi tout un équipement électronique, un dictaphone, une machine à écrire toute neuve. Elle s'en approcha, entendit au même instant la porte s'ouvrir derrière elle.

Max entra. Sans sourire, il salua la jeune fille d'un « Bonjour » glacial, avant de se tourner vers un dossier

posé sur son bureau.

— Toutes les instructions nécessaires sont dans le dictaphone. Vous savez vous servir de ce modèle ?

Elle pressa le bouton de mise en marche, hocha la tête.

— Parfait. Je vais vous laisser travailler.

— Très bien, répondit-elle, du même ton bref.

Leurs regards s'évitaient. Lorsqu'il fut sorti, elle se mit au travail. Elle allait lui prouver son efficacité.

Mais le souvenir de la froideur de Max ne la quitta pas de toute la matinée. Elle se préparait à regagner l'hôtel quand la porte s'ouvrit à la volée. Il entra à grands pas.

Du coin de l'œil, elle le vit vérifier son travail. Il relut chaque lettre avec le plus grand soin, les posa sur son bureau pour les signer. Le souffle court, la jeune fille attendait son verdict.

Mais il se contenta de dire :

— Veuillez à les mettre au courrier, voulez-vous ?

Elle répondit d'un signe. Cette simple recommandation prenait dans sa bouche l'allure d'une humiliation. Elle dut battre des paupières à plusieurs reprises pour chasser les larmes qui s'accumulaient.

Il était vraiment détestable. Ça ne lui aurait rien coûté de prononcer une parole aimable. Son travail était irréprochable, elle le savait, mais il lui refusait le plus élémentaire réconfort. Ce fut un soulagement quand il la laissa seule.

Rapidement, elle rassembla ses affaires. Elle n'était même pas sûre de revenir le lendemain.

Rageusement, elle descendit l'escalier en courant, se retrouva au grand soleil. Le temps était de nouveau

magnifique. Elle était folle de passer des heures enfermée dans un bureau pour complaire à un butor comme Max !

Pour rentrer, elle décapota la voiture. Le lendemain, si toutefois elle décidait de revenir, elle ferait le trajet à pied, par la plage. Après tout, autant tirer quelque avantage de la situation.

6

La plage était un étroit croissant en pente raide, cerné d'un amoncellement de rochers et dominé, à quelques mètres du bord, par une tour rocheuse à l'aspect menaçant.

Merri frissonna. Le site lui rappelait le menhir, à l'intérieur des terres. Ce souvenir en réveillait d'autres, indésirables.

Pierre la suivit au bord de l'eau.

— N'allez pas trop loin. Les courants sont traîtres, par ici, et les lames de fond fréquentes. Voyez, il est même interdit de pêcher du haut des rochers.

La jeune fille avait déjà traduit l'une des grandes pancartes placées le long de la route. Elles l'avaient irritée par leur exagération des dangers — le mot « mort » y figurait partout.

Au loin, l'Atlantique ondulait et scintillait, tranquille en apparence, joliment semé des ailes de papillons des voiliers.

— On a peine à croire au danger, dit-elle. La mer est trompeuse.

— Comme vous, chère Merri ? répondit Pierre. Votre calme, votre tranquillité sont-ils trompeurs, eux aussi ?

Il lui caressa la joue d'un doigt hésitant.

— Il y a en vous, j'en ai l'impression, un « moi » secret que je ne pourrai jamais découvrir.

Il la prit par le poignet. Elle se dégagea.

— Non, Pierre. Je suis désolée, ajouta-t-elle en le voyant changer de figure, mais c'est un endroit trop public.

En fait, le sommet de la falaise était désert, et personne ne se trouvait dans la petite baie.

— Répondez-moi franchement : y a-t-il quelqu'un d'autre ?

Les yeux d'un gris pâle scrutaient le visage de Merri.

La soudaineté de la question la prit au dépourvu.

— Non, murmura-t-elle, à demi-détournée. J'aime être avec vous, Pierre. C'est vrai...

— Je vous bouscule, je le sais. Je vous demande pardon. Mais voyez-vous, je n'arrive pas à croire à votre réalité. Merri... vous êtes la femme dont j'ai toujours rêvé.

Touchée, la jeune fille se laissa prendre la main.

— Je devrais me montrer dur, détaché. Même de nos jours, les hommes sont censés dissimuler leurs sentiments.

— Comme Max... mais lui, il n'éprouve aucun sentiment, lâcha-t-elle sans réfléchir.

— Oui, comme Max, répondit-il avec un coup d'œil pénétrant. Moi, je suis incapable de dissimuler.

Elle garda un instant le silence, avant de reprendre :

— Max nous trouve très jeunes tous les deux. Pour lui, ça signifie un peu stupides, je crois.

— Il est bien placé pour parler. Il n'est pas tellement malin, s'il imagine pouvoir continuer à traiter les gens à sa guise—les femmes, surtout. Un de ces jours, il aura sa juste rétribution.

Il se mordit les lèvres.

— Je n’aurais pas dû dire ça. Après tout, pour le moment, il est mon patron... Je suis surpris, reprit-il avec un sourire, qu’il ne vous ait pas encore fait d’avances. D’ordinaire, l’âge ne l’arrête pas.

Il l’aida à remonter vers le haut de la plage où ils avaient laissé de quoi pique-niquer, tout en continuant de parler :

— Pour moi, c’est du dépit. Stupides, voyez-vous ça ! Quand vous l’a-t-il dit ?

— L’autre jour, après nous avoir vus ensemble... Vous avez probablement raison : c’est du dépit.

Elle espérait en rester là, mais c’était compter sans l’indignation de son compagnon. Il avait mangé la moitié de son sandwich quand il revint à Max.

— Je ne vois pas pourquoi il a cette opinion sur moi. Me trouve-t-il trop peu mûr pour m’acquitter convenablement de mon travail ? Etait-ce ce qu’il sous-entendait ?

— Non, je ne crois pas.

— Mais quel était le contexte ? questionna Pierre.

— Seigneur, je ne m’en souviens pas, fit-elle, rougissante. Je regrette de vous avoir parlé de ça, ajouta-t-elle, avec une subite irritation.

— Où étiez-vous, à ce moment-là ? insista-t-il ?

— Dans notre appartement à l’hôtel, si vous tenez à le savoir.

Il changea de couleur, se mordit les lèvres.

— Je vois, dit-il d’un ton contraint... J’avais cru que son attitude envers vous serait différente, mais c’était idiot. Dans votre chambre... ! A ses yeux, vous êtes une femme comme les autres, une conquête possible. Vous ne vous en rendez pas compte ?

Il n'avait pas l'intention de blesser la jeune fille, pourtant chacun de ses mots était un coup de poignard.

— Il ne s'intéresse absolument pas à moi ! explosa-t-elle.

— Alors que faisait-il dans votre chambre ?

Merri, bouleversée, serra les poings.

— Il n'était pas dans ma chambre mais dans notre appartement. Il y a une différence, corrigea-t-elle d'un ton sarcastique.

— Tout dépend de la raison de sa présence. Et, si je comprends bien, vous étiez seuls. Ou bien y avait-il des témoins, quand il a dit que je ne valais rien ?

— Il n'a pas dit de mal de vous, croyez-moi ! Vous ne me faites pas confiance ?

— Pas si vous refusez de me dire ce qui avait amené cette déclaration.

— Personne d'autre n'était présent. Il ne cherche donc pas à noircir votre réputation. D'accord ?

Il hocha la tête sans conviction.

— Après notre promenade de l'autre soir, poursuivit-elle, je l'ai trouvé à l'hôtel. Il voulait me faire lire quelques notes.

— Et vous l'avez fait monter dans votre chambre ?

— Non. C'est lui qui m'a entraînée. Il est très déterminé... Et maintenant, je ne dirai plus rien.

— Vous avez menti, tout à l'heure ! Vous prétendiez ne plus savoir quand il avait dit ça.

Elle le regarda sans chercher à déguiser son agacement.

— Pourquoi ? insista-t-il stupidement.

Sans répondre, elle se mit debout, s'engagea dans le sentier de la falaise. Il la suivit des yeux en silence, avant

de l'appeler. Elle fit mine de ne pas l'entendre. Elle montait sans hâte pour regagner l'endroit où ils avaient laissé les bicyclettes. A mi-hauteur, elle poussa une exclamation : le loueur leur avait fourni un seul antivol, et Pierre en avait le clé dans sa poche.

De la plage, Pierre l'observait. Elle ne pouvait pas aller tout bonnement le retrouver. Il lui demanderait pourquoi elle l'avait planté là.

Parvenue au sommet de la falaise, elle tourna le dos aux bicyclettes. Qu'il aille au diable ! pensait-elle. Pourquoi était-il si dépourvu de tact ?

Elle se laissa tomber sur une dalle rocheuse. Pour couronner le tout, elle n'avait pas fini de déjeuner. Mieux valait ravalier sa colère, revenir sur ses pas. Mais Pierre gravissait déjà le sentier; il ne tarda pas à arriver près d'elle. Il lui sourit un peu timidement.

— Merri, je suis désolé, dit-il en lui tendant la main. Je suis jaloux. A l'idée que Max pourrait essayer ses talents sur vous, je vois rouge. Mais, si vous ne voulez pas en parler, c'est votre droit. On fait la paix ?

Comme il se trompait ! Elle aurait tout donné pour voir Max « essayer ses talents » sur elle. Elle regardait le visage innocent de Pierre sans trouver le courage de céder tout de suite à ses ouvertures. Le cœur plein de Max, elle était incapable de mesurer le sentiment que Pierre éprouvait apparemment pour elle.

Il s'accroupit près d'elle, proposa timidement :

— Si nous redescendions ? Venez au moins m'aider à finir le vin.

Elle se leva lentement, fit effort pour lui sourire.

Peut-être sous l'influence du vin, ils se retrouvèrent, une heure plus tard, allongés côte à côte, en train de bavarder

comme de vieux amis.

En fin d'après-midi, un vent frais venu de la mer les engagea à prendre le chemin du retour. Déjà les cafés, au long de la route, étaient bondés; les voitures, pare-chocs contre pare-chocs, cherchaient désespérément une place de stationnement. Habilement, les deux jeunes gens se fauflèrent entre les véhicules, parvinrent enfin au croisement où la route qui menait en ville rejoignait le boulevard du bord de mer. Là, la circulation était figée.

Merri faillit heurter la roue arrière de Pierre qui venait de freiner brutalement. Elle s'arracha à ses réflexions pour voir ce qui se passait. Ils pouvaient encore se glisser entre les voitures.

— Allez-y ! cria-t-elle à son compagnon.

Mais le souffle s'étrangla dans sa gorge : Pierre était penché sur la portière d'une Porsche blanche découverte. Une jeune fille très maquillée, aux courts cheveux blonds, était au volant, Max à ses côtés.

Pierre semblait avoir oublié son ressentiment : il souriait aux deux occupants.

— Comment vont les leçons de conduite, Marceline ? dit-il familièrement à la jeune fille.

— Il faut le demander à Max, répondit-elle gaiement.

Merri ne saisit pas la riposte de Max, mais Pierre éclata de rire.

Il leva une main en signe d'adieu.

— On va plus vite à bicyclette, fit-il.

Merri le suivit, sans un coup d'œil vers la Porsche. Elle ne savait même pas si Max avait remarqué sa présence.

Au cours des jours qui suivirent, le travail alterna avec les distractions. Merri aurait pris plaisir à ce genre de vie, sans son amour douloureux pour Max.

En début de matinée, elle se rendait à pied au bureau, sous le tiède soleil. Elle trouvait généralement sa tâche préparée et, que Max fût là ou non, se mettait à l'œuvre. Il y avait toujours beaucoup à faire. Il enregistrait ses instructions sur le dictaphone, en son français clair et précis ou bien en allemand moins courant mais correct. Merri éprouvait l'impression satisfaisante d'avoir sa part dans un projet bien défini.

Trop longtemps, elle s'était contentée de passer le temps en distractions frivoles, de mener, en fait, une existence assez vide. Elle s'étonnait maintenant de prendre plaisir à l'accomplissement d'une tâche qui exigeait d'elle une certaine discipline. Certains jours, elle s'irritait presque de voir arriver le moment de partir, quand Max survenait, cachant à peine son impatience, pensait-elle, d'être débarrassé de sa présence.

Elle descendait alors à la plage avec Pierre, ou bien ils rejoignaient un groupe d'amis à la piscine. Elle passait ses soirées avec le même groupe de jeunes ou avec Héloïse et Charles. Parfois aussi, elle restait seule à la maison.

Sa tante avait loué une petite villa, à l'écart de la ville, près d'une plage solitaire. L'endroit convenait tout à fait à l'humeur mélancolique de la jeune fille.

Avec Max, elle en était au point mort. Sa présence ne semblait pas éveiller en lui la moindre lueur d'intérêt. Il paraissait la considérer comme un simple rouage et non pas comme un être humain qui guettait passionnément ses réactions...

Ce matin-là, elle mit en marche le dictaphone pour noter ses instructions. Son attention se fit soudain plus aiguë. Sa

voix était plus circonspecte, plus froide que de coutume.

— Ceci est ultra-confidentiel, disait-il. Vous commencerez par cette lettre et vous me l'apporterez dans le grand salon. Vous effacerez l'enregistrement, sitôt transcrit. Tapez en un seul exemplaire...

La voix continuait, mais elle arrêta l'appareil, le temps de bien s'installer devant sa machine à écrire.

Elle remit ensuite le dictaphone en marche et laissa l'enregistrement se dérouler jusqu'à la fin. Quand elle arriva aux derniers mots, elle était pâle sous son hâle.

Max n'avait pas exagéré en précisant que le document était ultra-confidentiel. Il n'avait pas exagéré non plus, en ce jour déjà lointain où il lui avait dit qu'il était dur et sans scrupules. Toutes les terribles histoires de chantage ou de corruption qui s'associaient à l'univers du jeu revenaient en foule à l'esprit de Merri. Un casino était l'endroit rêvé pour ce genre d'activités. Max lui-même, avec ses négociations mystérieuses, ses allées et venues inexplicables, pouvait fort bien être à la tête d'un tel réseau ! Elle essaya d'écarter cette idée. Max, mêlé à une affaire de chantage, ou pis encore, c'était inconcevable. Elle frissonna. Ce genre de choses ne pouvait pas se passer dans la vie réelle !

Dans un effort pour y découvrir une signification innocente, elle écouta plusieurs fois la lettre, mais l'ambiguïté des termes en accentuait encore la menace. Ni elle, ni Héloïse, ni même Charles ne connaissaient les antécédents de Max. Charles disait souvent à quel point ils avaient été agréablement surpris en découvrant que Max était devenu le propriétaire du casino. Mais comment, en réalité, était-il parvenu à cette position ?

Après avoir tapé la lettre, elle la relut. Elle était rédigée en phrases pour le moins énigmatiques mais elle faisait allusion à une très grosse somme versée pour « services

rendus » dans « l'élimination de l'opposition ». Une dernière ligne félicitait les destinataires pour « un travail sans bavures ».

Max trempait-il dans le chantage et le meurtre ? Dans l'existence de la jeune fille, de telles horreurs n'avaient pas leur place, mais il suffirait de lire les journaux pour en saisir la réalité.

La lettre trembla entre ses doigts. Que faire ? Elle avait besoin de temps pour réfléchir. Pourtant elle devait s'acquitter du reste de sa tâche, si elle ne voulait pas laisser Max soupçonner son bouleversement. Que ferait-il, dans ce cas ?

Elle serra les poings, passa en revue ce qu'elle savait de lui.

Il y avait cette toute première rencontre. En dépit de sa brièveté, elle avait profondément marqué la jeune fille. Elle se rappelait maintenant ses paroles, lorsqu'il avait compris qu'il avait gâché la photo. « C'est la vie », avait-il dit nonchalamment. C'était la preuve d'un manque absolu de sympathie spontanée pour autrui.

Il y avait eu ensuite toutes les autres rencontres. Il y avait clairement révélé qu'il utilisait ses semblables à ses propres fins. Comme il se servait d'elle, à présent. Il ne lui avait jamais témoigné aucune bonté, aucune compassion, aucune gratitude.

Elle avait trouvé des excuses à son manque de chaleur en rejetant le blâme sur elle-même, sur son propre comportement à la villa, ce fameux matin. Cette attitude lui apparaissait maintenant comme une autre manifestation d'une froideur intrinsèque, d'un manque de sollicitude calculé à l'égard de ses pareils.

Si l'on se fiait à cette lettre, c'était un monstre... Comment pourrait-elle se retrouver devant lui ? Comment

aborder le sujet avec Héloïse ? Fallait-il mettre Charles au courant ? Mais, si tout cela était vrai, que pourrait-il faire, contre le chef d'une telle organisation ?

Merri, très pâle, se leva. Elle alla placer dans la photocopieuse la lettre soigneusement dactylographiée, en tira une unique copie qu'elle glissa dans sa pochette de maquillage. Elle revint ensuite au dictaphone pour effacer soigneusement de la bande toute trace de la voix de Max. Puis, comme dans un cauchemar, elle sortit du bureau.

Jamais encore elle n'avait pénétré dans le casino proprement dit.

Non sans une certaine répugnance, elle se dirigea vers le grand salon, situé sous les bureaux. Au bas de l'escalier, elle poussa une porte, reprit son souffle. La salle était somptueusement décorée : des chérubins dorés se pressaient dans chaque angle; une épaisse peluche rouge recouvrait les murs; des appliques aux abat-jour frangés d'or renvoyaient la lumière d'une glace à l'autre... Il n'y avait pas de fenêtres, remarqua-t-elle, et l'endroit avait une étrange atmosphère feutrée qui assourdissait le bruit des voix provenant d'une alcôve.

Sans prêter attention aux grandes tables recouvertes de feutrine verte, Merri suivit ce bruit, se trouva bientôt devant Max. Une fois de plus, elle détailla sa tenue d'un regard méticuleux. Il portait un pantalon et un gilet sombre, sans veste, et sa cravate était desserrée.

Avec lui se trouvait un autre homme replet, d'un certain âge, dont le crâne chauve luisait sous la lampe suspendue au-dessus de la petite table de bridge. Il fumait un cigare, et les doigts de sa main gauche, ornés de bagues voyantes, tambourinaient sur la table. Il se tut lorsque la jeune fille s'avança, mais lui accorda seulement un coup d'œil indifférent. Blessée, elle tendit la lettre à Max.

Il lut rapidement les quelques paragraphes, signa, lui rendit le feuillet sans un mot, avant de reprendre à voix basse sa conversation.

Avec une rage difficilement contenue, elle le regarda sans bouger. Il s'interrompit, inclina la tête vers elle, comme pour écouter ce qu'elle avait à dire.

— Non, rien.

Elle tourna les talons, reprit la direction de la porte » Elle entendit derrière elle un pas assourdi. Une main se posa sur son bras.

— Qu'y a-t-il ? Vous ne comprenez pas mes instructions ?

— Si, je les comprends.

« Mieux que vous ne le pensez », ajouta-t-elle mentalement.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Pour la première fois, elle remarqua ses traits tirés.

— J'espère que mon travail vous satisfait. Vous n'avez rien dit, fit-elle, une note de ressentiment dans la voix.

Il découvrit ses dents blanches dans un bref sourire.

— C'est tout ? Mais oui, c'est bien. Vous devez le savoir.

Elle se détourna. Sa peur, ses soupçons l'empêchaient de le regarder en face... Il avait l'air si fatigué !

Sa tendresse lui inspirait le désir de le prendre dans ses bras, mais elle se contraignit à s'en aller.

— Merri ! appela-t-il doucement. Il y a quelque chose, n'est-ce pas ?

— Vous ! lui lança-t-elle en faisant volte-face. Je mérite bien quelques remerciements, non ?

— Vous tenez beaucoup à savoir que votre travail est excellent ?

— Je m'en fiche comme d'une guigne. Oubliez ce que j'ai dit.

Elle voulut de nouveau partir. Il la retint.

— J'ai eu trop à faire pour imaginer ce que vous pouviez éprouver, enchaînée à cette machine... Voulez-vous abandonner ? ajouta-t-il, après une pause.

Bouche bée, elle le dévisageait.

— Grâce à vous, reprit-il, nous sommes plus ou moins tirés d'affaires. Si vous en avez assez, je tâcherai de trouver quelqu'un par l'intermédiaire d'une agence.

Elle hocha la tête. Ce serait mieux ainsi. Elle avait accepté cet emploi dans l'espoir de se rapprocher de lui, mais cet espoir ne s'était pas réalisé. Elle avait simplement découvert à ses affaires un côté louche. Malgré tout, ses sentiments pour lui restaient les mêmes.

Avec un sanglot étouffé, elle sortit en courant.

Dans le bureau, elle retrouva une solitude que personne, elle le savait, ne viendrait troubler. Elle retoucha son maquillage, passa un peigne dans ses cheveux, prit son petit atomiseur pour se vaporiser d'un nuage de parfum.

Un instant, elle demeura debout près de sa table. Que devait-elle faire ? En l'espace de dix jours, elle avait pris son premier emploi... et s'était fait mettre à la porte ! Du moins le croyait-elle.

Il lui avait offert de la libérer avec une surprenante rapidité. Lui avait-elle laissé soupçonner, par son attitude, qu'elle avait plus ou moins deviné la vérité ? Cette idée la fit frissonner.

Elle ne savait plus si elle devait achever la tâche de la matinée ou partir sans plus attendre. Machinalement, elle se laissa tomber sur sa chaise.

Il n'avait plus besoin de ses services, lui avait-il laissé entendre. Elle se sentait inutile. Elle refoula le sanglot qui lui montait à la gorge. Ne plus jamais le revoir ! Plus jamais ! Elle ne pouvait l'envisager.

Elle ajusta son casque, essaya de se concentrer, mais son regard brouillé de larmes ne voyait plus rien, et la voix de Max, qui emplissait ses oreilles, le rendait trop présent, comme s'il avait été là, dans sa tête ! Pourtant, cette voix n'était qu'illusion...

Une main se posa sur son épaule, la fit sursauter violemment. Un petit cri s'échappa de ses lèvres. Dans le tourbillon de ses longs cheveux, elle fit pivoter sa chaise.

— Excusez-moi. Vous deviez être très absorbée.

Max souriait, comme si tout allait pour le mieux.

Aucun homme, pensa-t-elle, n'avait le droit de montrer ce visage et ce corps bronzé, viril, cette apparence de bien-être innocent et joyeux, avec un tel poids de corruption sur ses épaules.

Sans lui laisser le temps de bouger, il lui ôta délicatement son casque, le posa près de la machine. D'une main, il arrêta le dictaphone; de l'autre, il obligea la jeune fille à se lever.

— C'est la pause-café, dit-il. Vous ne l'observez pas ?

Elle fit un signe négatif. Qu'importait son emploi du temps, puisqu'il ne voulait plus d'elle ?

Sans résister, elle se laissa ramener dans le salon. Tout au bout, il manœuvra un segment de boiserie qui découvrit un étroit couloir. Une autre porte ouvrait sur les vastes cuisines du restaurant. Dans des lieux aussi grandioses, la présence d'un petit percolateur électrique semblait incongrue.

Merri regardait autour d'elle. Tout était luisant, d'une irréprochable propreté. Des cartons de légumes et de fruits frais s'empilaient dans un coin. Deux aides entrèrent par une autre porte; ils sortirent des quartiers de viande, et leurs tabliers ensanglantés éveillèrent chez la jeune fille de désagréables associations d'idées.

Max avait placé sur un plateau des tasses, le percolateur, un petit sucrier et un pot de lait chaud. Il fit signe à Merri de le suivre. De retour dans le salon, il posa le tout sur la table de l'alcôve, s'assit en désignant à la jeune fille le fauteuil voisin du sien.

— Oh, je vous demande pardon, fit-il avec une consternation inattendue. Vous aviez peut-être faim ?

— Non, merci... Nous allons boire ensemble pour la dernière fois, ne put-elle s'empêcher de remarquer.

— Pas nécessairement. En fait, j'espère plutôt le contraire.

Elle retint son souffle.

— Mais ne venez-vous pas de me mettre à la porte ?

— Où diable avez-vous pris cette idée ?

— A la facilité avec laquelle vous avez suggéré que je devais en avoir assez de travailler pour vous.

— Et c'est vrai ?

Elle se sentit prise de vertige. A quoi bon continuer à se torturer ? Mais comment pourrait-elle supporter de ne plus jamais le revoir ?

Il versait le café dans les tasses.

— Vous ne voulez pas me répondre ? insista-t-il.

— Je ne sais trop que dire.

C'était au moins la vérité. Elle le dévisageait, tentait d'imaginer ce qui se passait derrière ces yeux sombres lorsqu'il décidait d'éliminer un rival. Un frisson la secoua; elle faillit renverser sa tasse.

— Prenez garde : vous allez vous brûler.

Il la retint un instant par le poignet. Le contact lui fit l'effet d'une brûlure. Elle le regarda : il semblait inconscient de son émotion.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il doucement.

— Vous m'avez déjà posé cette question tout à l'heure.

— Et votre réponse manquait de clarté. Si c'est moi qui suis en cause, vous avez le choix entre deux solutions : ou bien me dire ce qui vous déplaît dans ce travail, ou bien partir. Evidemment, je préférerais la première... Allons, Marilyn, à vous !

Elle baissa misérablement la tête.

— Cessez de me questionner, voulez-vous ? Je ne suis pas une enfant !

Un écho de leur première conversation lui revint vaguement en mémoire.

Max laissait courir son regard sur le tee-shirt et la jupe de coton ceinturée de cuir verni. Un demi-sourire amusé se dessinait sur ses lèvres.

— Nous n'avons pas le temps d'entrer dans ces considérations pour le moment. Tenez-vous en à ma question, voulez-vous ?

— Je ferais mieux de partir, répondit-elle d'une voix enrouée, en se levant, le visage livide.

D'un geste rapide, il l'obligea à se rasseoir.

— Pas encore, murmura-t-il. Je veux une réponse et je l'aurai, même si je dois rester ici la journée entière.

Devant sa détermination, elle releva la tête. Un frémissement de crainte la parcourut quand elle croisa son regard.

— A la vérité, je ne sais pas pourquoi j'ai accepté cet emploi, déclara-t-elle, avec un éclat de rire qui contenait une nuance de mépris relativement crédible.

Il dut s'y laisser prendre : il se raidit visiblement.

— C'est stupide, non ? Je suis ici en vacances et je me laisse persuader de travailler pour vous !

— Tout votre vie se passe en vacances, si je ne me trompe. J'aurais cru qu'un changement serait le bienvenu.

A la note de colère dans sa voix, elle laissa un sourire jouer sur ses lèvres.

— Si c'était pour un mieux, oui, mais ça !

Un geste dédaigneux rejeta le casino tout entier.

— Que lui reprochez-vous en particulier ?

— C'est un peu sordide, non ? répondit-elle. Le jeu... Tout ça !... A quoi ça sert-il ?

Les coudes sur la table, elle se pencha en avant.

— Je vais vous le dire, Max Delderfield. Le seul but du casino est de satisfaire l'avidité d'oisifs qui cherchent à acquérir quelque chose pour rien, afin de satisfaire leurs bas instincts de mégalomanes.

Très satisfaite de son éloquence, elle poursuivit :

— Et je vais ajouter autre chose.

Elle s'interrompit. Il commençait déjà à rassembler des arguments pour sa défense, elle le voyait à la soudaine lueur qui brillait dans ses yeux.

— L'établissement sert aussi votre propre mégalomanie, reprit-elle. Votre besoin d'amasser d'inutiles richesses, de

vous montrer supérieur à ceux qui vous entourent, votre pathétique désir de prouver votre pouvoir d'acheter et de vendre ceux qui ont le malheur de croiser votre route.

— Eh, vous allez tout de même un peu loin... protesta-t-il avec une curieuse modération.

— Non, pas assez ! lui cria-t-elle. Rien ne pourrait exprimer ma répugnance à votre égard. Vous aviez raison : maintenant que je vous connais, votre hypocrisie, votre matérialisme me répugnent !

— Je vous avais prévenue. Mais je n'accepte pas l'accusation d'hypocrisie.

Etait-ce de l'amusement qui brillait dans ses yeux ?

Incapable de contenir sa rage, elle se redressa.

— Votre réaction me donne amplement raison. N'importe qui, à votre place, éprouverait une certaine honte...

Renversé dans son fauteuil, il semblait parfaitement à l'aise. Elle fit un pas en avant, mais il se leva brusquement et la prit violemment aux épaules.

— Vous en avez dit assez pour aujourd'hui, ma belle. A mon tour maintenant.

Il la poussa vers la porte, lui fit traverser le foyer et franchir la porte qui donnait sur le parc de stationnement. Sans un mot, les lèvres serrées, il la contraignit à prendre place dans sa voiture. Le moteur rugit. Avec habileté, il sortit en marche arrière, dans un jaillissement de gravier. Lorsque Merri reprit son équilibre, ils étaient sur la route, et Max conduisait trop vite pour lui laisser l'espoir de s'échapper.

— Où m'emmenez-vous ? gémit-elle.

— Taisez-vous, fit-il durement. Contentez-vous d'attacher votre ceinture et la mienne.

7

Merri se résigna momentanément. Dès que Max ferait halte, elle sauterait hors de la voiture, appellerait au secours. Il regretterait d'avoir voulu croiser le fer.

Il emprunta une route étroite qui menait dans les collines, derrière la ville. La mer était d'un bleu étincelant, le soleil immobile dans un ciel sans nuages.

Max alluma la radio, jeta à sa compagne un regard amusé.

— Fantastique, non ? Ça vaut mieux que de rester enfermé. Sur ce point au moins, vous avez raison !

Elle ne répondit pas. Elle commençait presque à succomber au plaisir de se trouver avec lui. Mais, à la vue de son air triomphant, elle se reprit vivement. Elle ne pouvait plus lui accorder la moindre confiance.

Sans se formaliser de son silence, il se mit à parler des paysages qu'ils traversaient. Il marquait pour l'histoire ancienne de la région un intérêt remarquable, joint à une connaissance profonde. Quand il lui montra une longue ligne de dolmens bossus, au sommet d'une colline, elle ne put s'empêcher de comparer ses commentaires pleins de vie avec les arides théories des deux jeunes Anglais de Carnac.

Elle coula un regard vers le profil nettement découpé, au moment où il prenait un virage difficile.

— Alors ?

Elle fut surprise de le voir se tourner brusquement vers elle. Elle ramena aussitôt ses yeux sur la route.

— Alors quoi ?

— Je vous entends presque penser. Pourquoi ne montez-vous pas le volume du son ?

— C'est l'avantage des pensées sur le langage : on peut les tenir secrètes.

— Mais il y a aussi des inconvénients, riposta-t-il, l'air sombre. Par exemple, j'ignore si vous êtes bouleversée ou furieuse contre moi.

— Quelle importance ? Peut-être suis-je simplement indifférente. Ça ne vous était pas venu à l'esprit ?

La lettre photocopiée lui brûlait les genoux, à travers son sac.

Sans répondre, il engagea la voiture dans un chemin de terre où elle cahota jusqu'au moment où il l'arrêta dans l'herbe haute, émaillée de fleurs, qui tapissait une dépression, près d'un cercle de pierres. Le moteur réduit au silence, Merri entendit une alouette, très haut dans le ciel. Max se dégagea de son siège, descendit.

La jeune fille restait pétrifiée. Son intention d'appeler au secours au premier arrêt n'avait plus sa raison d'être. Il n'y avait pas d'autre être humain à des kilomètres à la ronde. C'était l'endroit rêvé pour un crime. Elle fut prise de frissons.

Max s'était éloigné de la voiture. Sa silhouette, entre deux menhirs, se découpait sur fond de ciel.

Tout le corps de Merri appelait son contact.

Il revint lentement, s'appuya d'une main à la portière. Elle gardait le visage détourné.

— C'est la même chose avec les chevaux... fit-il.

Elle ne demanda pas d'explication. Elle le sentit hésiter. Il eut un sourire, plutôt une grimace amère.

— Quand on veut les mener à l'eau, acheva-t-il. Je vous ai conduite ici pour vous faire admirer l'un des sites les plus spectaculaires de la région, mais je ne peux vous obliger à le regarder.

Elle sursauta légèrement. Était-ce là les paroles d'un homme prêt à la tuer ? Il avait le don de la mettre dans son tort, de lui donner l'impression d'être une toute petite fille trop gâtée.

Elle rencontra son regard avec un frémissement de crainte : ses yeux étaient insondables; ils réveillèrent en elle la peur qui n'avait été jusque là qu'un vague soupçon. S'il allait deviner qu'elle savait maintenant comment il dirigeait son organisation ? Peut-être avait-il compté lui voir taper automatiquement ses lettres, sans en chercher la véritable signification ? Et peut-être comprenait-il maintenant son erreur ! Une seule solution, dans ce cas : la réduire au silence pour l'empêcher d'alerter les autorités... Il la contemplait avec une étrange et silencieuse intensité. Le cœur lui manqua. Comme hypnotisée, elle le vit tendre la main pour ouvrir la portière. Elle se pressa contre le dossier.

— Non ! Je ne veux pas descendre !

Il pourrait l'arracher à son siège sans le moindre effort ! Elle leva vers lui des yeux suppliants.

— Max, ramenez-moi. Je veux rentrer.

Désespérément, elle cherchait un prétexte valable.

— J'ai promis de rentrer à l'heure, aujourd'hui... c'est très important... il s'est passé quelque chose...

Elle disait n'importe quoi, et en pure perte, elle le savait. Il riait doucement, presque amicalement. Mais les criminels

étaient ainsi, surtout les criminels distingués, comme Max.

Elle fut prise de violents frissons.

— Je vous en prie, Max, laissez-moi rentrer...

Son refus eut toutes les apparences de la douceur, mais son regard conservait une dangereuse lueur. Comme dans un film au ralenti, elle vit approcher sa main; il la prit par le bras. Elle eut l'impression que son corps ne lui appartenait plus. Ses paumes étaient moites de sueur. Incapable même de se débattre, elle se laissa tirer de la voiture.

Il la serra contre lui. Le menton à hauteur de son épaule, elle vit ses lèvres remuer, sans rien entendre. Mais elle frissonna tout entière en sentant ses doigts se poser sur sa gorge nue.

La pression des doigts de Max lui parut se resserrer; il enfonça son autre main dans les longs cheveux.

Et, brusquement, tout s'éteignit...

Quand elle rouvrit les yeux, elle était allongée dans l'herbe haute, à l'abri du vent de mer. Elle fit un mouvement pour se redresser, faillit se cogner la tête au menton de Max, qui se penchait sur elle.

— Qu'est-ce... commença-t-elle.

Le souvenir des derniers instants lui revint subitement, vertigineusement.

Elle essaya une fois encore de se relever, de rajuster sa jupe froissée. Il la ramena au creux de son bras, rendant tout mouvement impossible. Les lèvres de son compagnon étaient proches de son oreille gauche; elle sentait son souffle tiède sur son cou.

— Vous vous êtes évanouie. La chaleur, sans doute.

Elle saisit l'expression perplexe de son regard. Mais, ainsi tournée vers lui, elle était trop près de son visage.

Il la sentit se contracter, resserra son étreinte. Pourquoi avait-il ce sourire railleur ? Elle fit un geste pour rabaisser sa jupe sur ses genoux. Il se mit à rire.

— Vous n'avez rien à craindre, Merri !

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne me croyez pas ?

— Pourquoi vous croirais-je ? Après le portrait que vous avez peint de vous-même, je serais bien bête de vous faire confiance !

— Vous n'avez pas été assez longtemps inconsciente pour me permettre d'en tirer parti, déclara-t-il avec un insoutenable cynisme. Si vous ne vous étiez pas si vite réveillée, qui sait ce qui aurait pu se passer ?

— Vous êtes révoltant !

— Je le sais, dit-il avec un large sourire. Mais vous étiez irrésistible, ainsi privée de toute résistance.

— Vous aimeriez me voir toujours ainsi, n'est-ce pas ?

— Vous me plaisez en toutes circonstances, vous devez bien le savoir. Je me demande encore pourquoi je n'ai pas saisi l'occasion, le matin où vous vous êtes offerte à moi, à la villa.

— Je vous hais ! lui lança-t-elle, cramoisie.

— Les sentiments n'ont généralement rien à voir, dans ce genre de situation, remarqua-t-il.

— Pour moi, si.

Elle voulut se dégager. Il n'eut aucune peine à la retenir.

— Si vous m'accordiez quelques minutes, je saurais vous convaincre, j'en suis sûr.

— Jamais vous ne me convaincrez de rien. Jamais ! cria-t-elle, tout en continuant de se débattre.

Elle sentit ses lèvres brûlantes se poser sur son cou, explorer son visage, ses yeux. Et son corps, traitement, réagissait à ses caresses, se lovait contre lui.

— Cinq minutes ? murmura-t-il dans un baiser.

Elle laissa échapper un gémissement de désir.

— Trois minutes ? Deux ? Une seule minute pour me permettre de vous convaincre...

Il semblait persuadé qu'elle serait à lui s'il le voulait. Elle rouvrit brusquement les yeux, et la colère submergea le désir.

— Trois années n'y suffiraient pas, affirma-t-elle.

Mais, comme si elle n'avait rien dit, les lèvres de Max exploraient maintenant la courbe de ses seins. Instinctivement, elle plongea les doigts dans la luxuriante épaisseur de la chevelure sombre. Un bref instant, elle hésita entre l'envie d'attirer son visage vers le sien et celle de le tenir à distance... Mais, avec un petit cri, elle s'arracha à son étreinte. Ils luttèrent un moment. Finalement, il parvint à la ramener contre lui.

— J'aime voir une femme en furie, déclara-t-il.

Il lui prit les lèvres en un baiser brûlant qui lui parut se prolonger interminablement et qui, pourtant, quand il s'acheva, lui sembla trop court. A bout de souffle, bouleversée, elle s'accrochait à lui.

Lentement, il se détacha d'elle, releva les mèches qui retombaient en désordre sur son visage, posa sur elle un regard impassible. Pour échapper à ses yeux, elle tenta de remettre de l'ordre dans sa tenue.

— Ce qui vient de se passer ne modifie en rien mes sentiments, affirma-t-elle. Vous aviez tout à fait raison : maintenant que je vous connais, je vous méprise.

« Et c'est vrai, pensait-elle misérablement. Je dois le mépriser; c'est la seule réaction raisonnable. »

Elle s'attendait à une certaine résistance, à des protestations, à un sarcasme acéré qui l'aurait vertement remise à sa place. Il ne fit rien de tout cela. Son visage se ferma, ce fut tout. Lorsqu'elle se releva, il la laissa faire sans esquisser un geste.

Tremblant de tous ses membres, elle se dirigea vers la voiture. S'il avait laissé la clé de contact sur le tableau de bord, elle n'aurait eu aucun scrupule à partir, mais, prudemment, il l'avait gardée dans sa poche.

— Voulez-vous me ramener en ville ? demanda-t-elle.

Pour toute réponse, il resta allongé sur l'herbe, les mains jointes derrière la nuque, les lèvres étirées en un lent sourire. L'éclat moqueur de ses yeux ranima la fureur de la jeune fille. Il n'avait pas la moindre intention de quitter cet endroit pour l'instant.

Elle serra les poings.

— Parfait. J'irai à pied.

— La route est longue, ma chérie.

— Elle me conduira au moins dans la bonne direction : loin de vous !

Il se contenta de rire. Elle lui tourna le dos, s'engagea résolument dans le chemin qui rejoignait la route. Elle avait plus ou moins espéré le voir sauter sur ses pieds, quand il la verrait bien décidée. Mais, parvenue à quelque distance, elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : il était toujours dans la même position.

« Je m'en moque ! se dit-elle rageusement. J'aimerais mieux faire cent kilomètres à pied, plutôt que de passer avec lui une minute de plus ! »

Elle avait atteint la route.

Tout en marchant, elle réfléchissait à ce qui s'était passé. Il ne s'était pas donné la peine de réfuter ses accusations, il avait même paru y prendre plaisir.

Etait-elle victime d'une imagination débordante ? Pouvait-il réellement se produire dans la vie des événements qui n'auraient pas été déplacés dans le plus délirant des romans policiers ?...

Elle se passa le dos de la main sur le visage. Il faisait très chaud.

Tôt ou tard, une voiture allait passer, qui l'emmènerait en ville. Elle se retrouverait très vite à l'hôtel, elle dégusterait une boisson fraîche, parmi des gens calmes, civilisés. Ce sauvage, avec ses comportements imprévisibles, prendrait l'aspect d'un simple cauchemar.

Les lanières de ses sandales blessaient ses chevilles. Elles ne résisteraient pas, si elle maintenait cette allure. A regret, elle ralentit le pas.

Tôt ou tard, quelqu'un la prendrait en voiture. Il faisait beau. Une promenade à travers la campagne était agréable. Le parfum du thym sauvage, le chant des alouettes étaient bien préférables au vacarme, à la puanteur de la circulation. Peu à peu, le grand air exerçait sur elle son influence apaisante.

Elle fit halte au bord de la route pour cueillir quelques fleurs dont elle ignorait le nom. Tant de choses lui restaient inconnues... Elle étouffa un sanglot.

Jamais elle ne connaîtrait Max mais elle l'aimait toujours. La vie continuerait. Un jour, il y aurait quelqu'un

d'autre, un homme qui la prendrait au sérieux, qui l'aimerait. En attendant, elle trouverait le moyen de survivre...

Au bruit d'un moteur, son cœur battit plus vite. Elle continua de marcher mais elle s'était à demi détournée quand la voiture apparut au dernier tournant. C'était une limousine noire qui roulait à vive allure. Merri n'eut même pas le temps de lever la main : le véhicule s'éloignait déjà dans un nuage de poussière.

Malgré elle, la jeune fille pressa le pas.

Au virage suivant, elle étouffa une exclamation. La voiture qui l'avait dépassée était maintenant arrêtée sur le bas-côté. Le conducteur en était descendu.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un pantalon de flanelle et d'une chemise à col ouvert. Il avait des cheveux d'un blond roux, une mince moustache. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, il la salua en français. Elle hésita. Rien, dans son attitude cordiale, n'était fait pour l'alarmer. Elle sentit pourtant ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

Il lui demanda si elle comptait aller à pied jusqu'à la ville. Elle répondit d'un signe de tête. Lentement, il s'approcha d'elle. Sans trop savoir pourquoi, elle recula.

— N'ayez pas peur, fit-il en tendant la main.

— Je... je dois reprendre mon chemin.

Mais, sans lui laisser le temps d'esquisser un mouvement, il lui saisit le poignet. De tout près, il sentait le tabac refroidi. Il murmura :

— C'est un endroit bien solitaire pour une jeune fille. Vous devriez être plus prudente, dans cette région.

Au son de la voix insinuante, elle fit un nouveau pas en arrière, se prit le pied dans une touffe d'herbe. Et le mince

bracelet d'une sandale céda.

L'homme en prit prétexte pour l'entourer de ses bras, mais elle sentit aussitôt ses mains chercher ses seins.

Tout, alors, se déroula très rapidement.

Sa propre main monta vers le visage de l'agresseur pour le frapper. Il y eut un rugissement, quelque chose comme le crissement de roues sur le gravier. En même temps, elle sentait le corps masculin se presser tout contre le sien, un genou s'insinuer entre ses jambes. Puis, l'homme parut soudain projeté en arrière; il tournoya maladroitement sur lui-même, alla s'écraser sur le dos sur la chaussée. Elle-même tombait, tombait...

Des mains la relevèrent. Ses cheveux lui cachaient le visage. Elle eut seulement la vision indistincte de traits déformés par la colère, entendit vaguement des cris furieux. Des deux mains, elle lissa ses cheveux en arrière, vit la limousine noire démarrer.

Max serrait le bras de Merri comme dans un étau.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle. Vous me faites mal, sale brute !

Elle se débattait à la manière d'un chat sauvage.

— Je ne vous ai pas entendu en dire autant à ce type, cracha-t-il. Vous aviez peut-être envie d'être violée !

Le bruit du moteur s'était éteint. Hors de vue, les alouettes s'égosillaient.

La jeune fille prit conscience de la respiration entrecoupée de Max, vit ses lèvres pincées, décolorées. Les battements de son propre cœur l'assourdisaient.

— Montez, nom d'un chien ! ordonna Max.

Il la poussait rudement vers la voiture. A moitié déchaussée, elle trébucha, s'affala sur les genoux. La

douleur la transperça.

— Otez vos sales mains ! hurla-t-elle, en levant vers lui un visage maculé de larmes.

A quatre pattes dans la poussière, elle tenta vainement, d'un coup de tête, de rejeter ses cheveux en arrière. Un de ses genoux était écorché, constata-t-elle. Avec un grondement de chatte en colère, elle bondit sur ses pieds.

Le regard de Max aurait dû l'avertir de ne pas franchir de nouveau certaines limites, mais elle se jeta sur lui comme une furie, et ses ongles tracèrent sur sa joue quatre sillons rouges. Elle vit s'élargir ses pupilles et regretta son geste. Mais ce n'était pas le moment de lui faire des excuses, même si elle en avait eu l'intention. Après une pause momentanée, ils se jetèrent l'un sur l'autre, roulèrent sur l'herbe, dans un enchevêtrement de bras et de jambes. Par la suite, Merri se sentit humiliée au souvenir de la manière dont ils s'étaient battus, comme deux garnements. A sa décharge, Max lui avait attrapé les cheveux, les avait tirés violemment. Elle avait voulu se venger par un violent coup de genou mais elle n'avait pas été assez rapide : il lui avait fait perdre l'équilibre. Elle s'était jetée sur lui de tout son poids, et ils s'étaient écroulés ensemble sur l'herbe. Soudain échappée de son étreinte, elle reprit brusquement son sang-froid, banda tous ses muscles pour repousser une nouvelle attaque.

Max la sentit prête à conclure une trêve; il se redressa sur les genoux, haletant, lui aussi.

— On fait la paix ? demanda-t-il.

— D'accord, fit-elle, avec un regard méfiant.

Mais elle garda ses distances pour se relever.

Il brossa de la main son pantalon taché d'herbe, tendit la main à la jeune fille.

— Oh non, je ne marche pas, dit-elle;

Sa chemise était déchirée, remarqua-t-elle avec une satisfaction mauvaise. Il suivit son regard, estima les dégâts d'un coup d'œil. Lorsqu'il releva les yeux vers elle, il avait une étrange expression.

— Je n'ai jamais connu de femme comme vous... Vous vous bagarrez comme...

— Il faut être deux, pour ça.

Du sang coulait sur la joue de Max. Il leva une main, la ramena rougie, contempla ses doigts avec stupeur.

— Que serait-ce si nous étions mariés ! dit-il.

— Nous avons peu de chances de le savoir, Dieu merci !

Il continuait à la regarder avec stupéfaction.

— C'était épouvantable, finit-il par déclarer, comme s'il fallait à tout prix prononcer un jugement. Jamais encore je n'avais levé la main sur une femme. Mais à chacune de nos rencontres, vous me transformez, semble-t-il, en une brute déchaînée !

— Je ne vous le fais pas dire !

Il se passa une main dans les cheveux, se tourna vers sa voiture. La portière, du côté du volant, était restée ouverte; la radio jouait en sourdine. Merri, les jambes raides, alla chercher sa sandale sur la route.

Il l'observait, comme fasciné par quelque créature bizarre, surgie on ne savait d'où.

— Venez...

Elle ne lui avait jamais connu ce ton hésitant.

— Pardon ? fit-elle avec un étonnement sincère.

— Autant rentrer en voiture, précisa-t-il, comme si, après la scène qui venait de se dérouler, plus rien n'avait

d'importance.

Merri sentait maintenant ses forces l'abandonner rapidement. Elle se dirigea vers le véhicule. Il semblait ne pouvoir détacher son regard d'elle.

— Je ne parviens pas à y croire... murmura-t-il. Ça vous arrive souvent ? ajouta-t-il d'une voix incertaine.

Elle secoua la tête sans mot dire. Elle se demandait si elle aurait la force de monter dans la voiture. Il ne la quittait pas des yeux. A son tour, elle le dévisagea prudemment. Il y eut une pause.

Une lointaine alouette continuait à chanter l'été.

Max s'adossa à la voiture. Elle remarqua ses jointures blanchies sous le hâle, ses ongles coupés courts, inoffensifs. Elle baissa les yeux sur les siens, longs, rougis, taillés en amande.

Une onde brûlante lui monta aux joues. Qu'avait-elle fait ? Elle coula un regard vers la joue zébrée.

— Vous n'avez pourtant pas l'air d'un chat sauvage, murmura-t-il, comme pour lui-même.

Il se détourna, s'installa au volant, se pencha pour ouvrir la portière à la jeune fille. Elle se glissa près de lui. Sa présence toute proche, dans cette apparence de paix, jetait de nouveau dans ses pensées une tumultueuse confusion. Max, lui, regardait fixement la route, sans faire un geste pour lancer le moteur.

Rigide, elle attendait.

Il rouvrit soudain sa portière, descendit. Sans comprendre, elle le suivit des yeux. Il fit quelques pas sur le bas-côté, s'arrêta, resta un instant parfaitement immobile, repartit, s'arrêta de nouveau, jeta un coup d'œil vers la voiture. Elle le vit enfoncer ses mains dans ses poches, faire deux pas vers la Porsche, s'arrêter une fois de

plus, se retourner... Brusquement, il revint, se remit au volant, le serra des deux mains.

— Merri, dit-il d'une voix rauque, sans la regarder.

Il lâcha le volant, posa la tête sur sa main.

Finalement, il se tourna vers elle, les sourcils froncés.

— Est-ce de la folie ? Je ne sais comment dire...

Des émotions contradictoires se succédaient sur le beau visage. Elle eut envie de tendre les mains vers lui.

— Merri, j'ai toujours pensé que l'amour d'un homme pour une femme se composait surtout de pitié, de compassion, de bonté à l'égard d'un être plus faible...

Il marqua une pause. Elle ne le quittait plus des yeux.

— Vous pouvez me descendre en flammes si vous voulez, reprit-il, mais... Je suis fou de vous... Je veux dire... je suis amoureux de vous...

Il la dévisagea, étudiait sa réaction. Elle eut l'impression de tomber de très haut, interminablement.

— L'amour ? Ça ne dure pas : c'est vous qui me l'avez dit, riposta-t-elle.

Au lieu d'être joyeuse, elle était triste; au lieu d'être heureuse, elle avait peur. Comment pouvait-elle aimer un tel homme ? Il dut lire le doute dans son regard, comprit aussitôt que sa réponse était « non ».

Il mit brutalement la voiture en marche, démarra dans le cri de pneus.

Il ne fournit à Merri aucune opportunité de lui répondre, de s'expliquer, d'essayer de trouver même des réponses aux questions qui se bouscuaient dans son esprit. La prudence l'amenait à douter de la déclaration de Max. Tel qu'elle le connaissait, ses paroles devaient cacher quelque chose. Mais quoi ? Il ne s'attendait tout de même pas à ce

qu'elle lui tombe dans les bras, après son comportement monstrueux à son égard ?

Pourtant, il avait eu l'air de parler sérieusement. Maintenant encore, son visage était un masque rigide. Elle aurait aimé le caresser, sentir les rides dures s'effacer sous ses doigts.

Mais chacun semblait éveiller en l'autre ce qu'il avait de pire.

Il fit halte, dans une secousse, devant la grille de la villa. Il gardait les yeux fixés sur la route. Il ne tourna même pas la tête quand la jeune fille descendit de la voiture, resta un instant hésitante sur la chaussée.

Elle dut faire vivement un pas en arrière lorsque le véhicule redémarra. Il ne lui adressa aucun signe d'adieu. Elle le suivit d'un regard incrédule.

— Merri ?

Elle sursauta, vit une silhouette se détacher d'un groupe réuni sur la terrasse et se diriger vers elle.

— J'allais renoncer. Aviez-vous oublié notre rendez-vous pour déjeuner ?

D'un air morne, elle regardait approcher Pierre. Il remarqua le désordre de sa tenue, se figea.

— Mon Dieu ! Que vous est-il arrivé ?

Elle revint brutalement à elle. Quel spectacle elle devait présenter ! Pieds nus, la jupe couverte de taches vertes, le tee-shirt déchiré et, sans aucun doute, des brins d'herbe pris dans les cheveux !

— Pierre ! s'écria-t-elle en allant vers lui. Oh, Pierre !

Il l'entoura de ses bras, lui tapota l'épaule.

— C'était terrible !

Subitement secouée de sanglots, elle entreprit de lui retracer en partie son aventure. Elle l'avait bien cherché, n'est-ce pas, en s'aventurant seule sur la route, quand elle savait ce qu'étaient les hommes... certains hommes... Il l'interrompit, l'air troublé ?

— Attendez un peu. C'est Max, le coupable ?

Elle hocha la tête, trop bouleversée pour se soucier de cohérence. Pierre recula d'un pas.

Elle voyait de loin Charles et Héloïse, assis à table à l'ombre d'un parasol vert et blanc. Ils devaient être en plein déjeuner. Elle vit Charles poser son couvert, se lever. Héloïse le retint, d'une main.

Lentement, Merri se dirigea vers elle à travers la pelouse. Héloïse descendit les marches en courant.

— Mon pauvre amour.

Elle la prit par le bras, l'entraîna vers la maison. Merri sentit un sanglot lui monter à la gorge. Sa tante l'entourait, la cajolait comme si elle avait disparu, non pendant quelques heures, mais durant des semaines. Elle était très pâle. Dans le vestibule, elle s'arrêta.

— Veux-tu me parler maintenant ?

La jeune fille secoua la tête.

— C'est ma faute. J'ai été stupide !

— Tais-toi ! Je ne veux pas entendre ça ! Tu t'es bien défendue, on dirait ? reprit-elle, dans un effort pour plaisanter.

— Je rends toujours la monnaie, dit Merri, dans un autre sanglot.

— Descends quand tu auras envie de manger.

La jeune fille hocha la tête.

Pourquoi Héloïse faisait-elle tant d'embarras ? Elle devait tourner à la vieille fille. Merri ne présentait sûrement pas un spectacle à ce point déplorable !

Une fois chez elle, elle se regarda dans la glace. Certes, sa chevelure était un véritable buisson, sa jupe était bonne pour la teinturerie, et sans doute avait-elle produit un effet bizarre en arrivant pieds nus. Mais malgré tout...

Elle se regarda de plus près, laissa échapper un petit cri. Si elle ne se trompait pas, elle avait un beau début d'œil au beurre noir ! C'était peut-être l'explication de la sollicitude d'Héloïse.

Elle faillit sourire. Et si cette brute et elle étaient mariés ? Elle devrait supporter cela indéfiniment.

Elle fit la moue à son reflet. Du moins avait-elle eu « le premier sang » !

8

Le soir du bal arriva. L'œil de Merri, après avoir connu toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ne montrait plus trace de la brutalité de Max. Après avoir par deux fois demandé à sa nièce si elle voulait en parler, Héloïse avait fini par renoncer.

Depuis l'incident, elles avaient eu bien d'autres préoccupations. Des complications survenues dans les affaires de Charles avaient rembruni celui-ci et, par voie de conséquence, Héloïse elle-même. Il y avait eu aussi les préparatifs pour le bal et les démarches en vue du départ des deux femmes pour l'Angleterre.

Merri, cela va sans dire, n'avait pas repris son emploi. Elle avait adopté, pour se livrer au plaisir de la planche à voile, une autre baie, en compagnie de Pierre et d'un groupe de ses amis.

Ce soir-là, elle se tenait devant la psyché de sa chambre. Le miroir lui montrait une silhouette d'une sveltesse juvénile vêtue d'un long fourreau de mousseline bleu argenté. A chacun de ses mouvements, des volants légers flottaient autour d'elle; le bustier décolleté était retenu par de minces épaulettes.

Elle chaussa des sandales d'argent et sourit d'un air satisfait. Elle se sentait entièrement guérie de son engouement pour Max. Elle savait maintenant ce qu'il valait et se félicitait d'avoir su l'éviter depuis leur rencontre orageuse. Elle s'attendait plus ou moins à le voir

au bal, mais cette idée elle-même provoqua à peine un léger frémissement de ses lèvres.

Lorsqu'elle se montra au haut de l'escalier, Pierre arrivé beaucoup trop tôt, émit un sifflement admiratif. Elle fit en sorte de descendre très lentement les marches, avec un balancement provocant des hanches. Parvenue près de lui, elle lui accorda le petit baiser habituel sur la joue et remarqua brièvement le changement survenu chez le jeune homme : une sorte de surexcitation pâlisait son visage, et son regard détaillait involontairement le corps de Merri. Heureusement, pensa-t-elle, ils allaient être entourés, la soirée durant, par une foule d'invités.

Elle sourit à Pierre, mais ses yeux d'un bleu presque violet contenaient une nuance d'avertissement. Il saisit la mise en garde. Ses traits juvéniles prirent une expression respectueuse, et il installa la jeune fille dans sa petite voiture de sport comme si elle avait été un bibelot de porcelaine.

Grand, blond, élégant dans sa tenue de soirée un peu conventionnelle, il mettait en valeur la beauté de Merri. A leur entrée dans l'immeuble où se déroulait le bal, ils devinrent le point de mire de tous les regards.

Pourtant, le ton hésitant de la voix de Pierre, son attitude indécise, sa conversation quelque peu pédante le rendaient souvent ennuyeux, et la jeune fille se demandait pourquoi, récemment, elle avait passé tant de temps en sa compagnie. Sans doute lui convenait-il, cet été-là, de se faire escorter par un garçon qui ne semblait pas vouloir franchir les limites fixées par elle.

Il lui fraya un passage parmi la foule, et elle dut lui poser une main sur le bras pour l'empêcher de l'entraîner à vive allure dans l'escalier qui menait à la salle de bal.

— Nous avons toute la soirée devant nous, dit-elle.

Aussitôt, il se répandit en excuses. Ses yeux de chien battu cherchaient un signe d'indulgence sur le visage de Merri.

— Allons, Pierre, ne prenez pas tout tellement au sérieux, lui conseilla-t-elle.

Elle se retourna pour jeter un coup d'œil sur le vestibule. Toute la bonne société de la région devait être présente. Merri contempla l'éclat des robes et le scintillement des bijoux avec un certain amusement.

Elle-même était un oiseau de passage. Rien ne pouvait la faire redescendre sur terre. Aucun devoir, aucune obligation ne la contraignaient à se montrer particulièrement aimable avec quiconque. Elle était la mystérieuse étrangère, dans cette assemblée de vieux amis, de relations d'affaires, d'ennemis intimes, de parents par alliance.

Elle adressa à son compagnon un rapide petit sourire. Elle comprenait son désir d'impressionner l'assistance, mais pour elle c'était un jeu, oublié dès la fin de la partie.

— Vous connaissez beaucoup de ces gens ? demanda-t-elle.

— Des tas ! s'écria-t-il. Mais je vous présenterai seulement les plus importants.

Bousculée par la foule, elle se trouva projetée contre lui, le déplora d'instinct : il allait prendre ce mouvement pour l'affirmation d'un lien particulier entre eux. Elle essaya de reprendre son équilibre, se dégagea, fit mine de lisser sa jupe.

Pierre la prit par le coude, l'entraîna vers la pièce où l'on servait des boissons. A sa propre surprise, il parvint presque immédiatement à attirer l'attention d'un serveur. Sans doute grâce à la présence de Merri...

— Que voulez-vous boire, ma chérie ? demanda-t-il.

Avec une assurance inhabituelle, il lui fit quelques suggestions, et elle choisit l'une d'entre elles, secrètement amusée par une lueur d'humour dans l'œil du serveur.

Tout en dégustant son cocktail, elle écoutait les commentaires de son compagnon sur les dignitaires de cru qui entraient en foule par la grande porte à double battant, peinte de blanc et d'or, à l'autre extrémité de la pièce. Aucun de ces visages ne lui étaient familiers, remarqua-t-elle avec satisfaction.

— Les jeunes arriveront plus tard, dit Pierre. Mais j'ai pensé qu'il vous serait utile d'être là dès le début.

— Utile ? Comment ça ?

Il rougit mais conserva son assurance.

— Il est toujours utile de savoir qui est qui.

Elle haussa les épaules, sans vouloir approfondir le sens de son affirmation. Bientôt, elle serait de retour en Angleterre, mais il ne semblait pas s'en rendre compte. Rien ne pourrait la ramener en ces lieux.

En attendant, l'attitude possessive de son compagnon la mettait mal à l'aise. Elle détourna la tête avec impatience, mais il lui passa un bras autour de la taille, l'attira plus près de lui.

Elle n'avait aucun désir de provoquer une scène. Elle se contenta donc de demeurer rigide dans son étreinte et de garder son verre entre eux, en manière de bouclier.

Merri avait eu l'intention de prendre plaisir à cette soirée, de goûter cet aperçu d'une vie dont elle ne ferait jamais partie et qu'elle n'avait pas envie de connaître de trop près, mais elle commençait à avoir une seule idée en tête : remettre une certaine distance entre elle-même et

Pierre. Elle aurait aimé avoir le courage de le repousser, mais il était gentil et tendre.

Elle se mordit les lèvres. Elle ressentait quelques remords : elle lui avait manifesté trop d'intérêt, il avait pu s'y tromper.

Elle leva les yeux vers lui avec un sourire d'excuse.

— Accordez-moi un instant, Pierre. Je voudrais aller me repoudrer.

Il fit un mouvement pour l'accompagner, mais elle se faufila parmi la foule, se retrouva soudain merveilleusement seule. Le plus rapidement possible, elle se dirigea vers l'autre extrémité de la galerie. Là, il y avait moins de monde. Elle hésita : allait-elle s'asseoir sur l'une des petites chaises dorées ou chercher une autre retraite ? La crainte d'être trop visible, si Pierre se mettait en tête de partir à sa recherche, la décida. Elle entrouvrit la première porte venue, se glissa dans la pièce, s'adossa au battant avec un soupir de soulagement.

Un lampadaire de cuivre projetait un pâle cercle de lumière. Deux profonds canapés se faisaient face, à demi dans l'ombre. La jeune fille se dirigeait vers eux quand un son la figea sur place : la pièce était déjà occupée !

Une tête brune se redressa paresseusement. Un long corps souple se releva légèrement, parmi les coussins de velours vert. En reconnaissant la jeune fille, l'homme esquissa un sourire d'accueil un peu moqueur, mais ses lèvres gardaient une ligne dure.

Un frisson de peur parcourut Merri. Elle avala péniblement sa salive.

— Bonsoir, mademoiselle. Entrez donc et asseyez-vous ! dit Max en français, avec un geste courtois vers la place vide à son côté.

Elle restait pétrifiée. Il rectifia le pli déjà impeccable de son pantalon, avant de se réinstaller, tel un chat, en une attitude plus détendue encore. Son regard admiratif détaillait la jeune fille.

— Je... je... commença-t-elle.

Elle cherchait désespérément la formule désinvolte qui la ferait paraître indifférente à cette apparition inattendue. Il pencha la tête comme pour mieux entendre.

— Pardon ?

La lumière tomba sur le côté de son visage. Merri distingua une pâle cicatrice sur sa joue. Elle réprima un frisson à l'idée d'une possible revanche.

— J'ignorais qu'il y eût quelqu'un ici. Votre présence m'a prise au dépourvu, dit-elle avec un calme surprenant.

— Toutes mes excuses...

Soudain, il s'anima. Avec une inquiétante rapidité, elle se retrouva face à face avec lui, immobilisée par sa main droite.

— Assez de comédie, ma belle.

Elle respirait l'odeur épicée, exotique de son eau de toilette, se sentait prise de vertige.

— Pourquoi m'avez-vous évité, ces derniers temps ? questionna-t-il sourdement.

— Je... je ne vous évitais pas. Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Vous seule connaissez la réponse, ma chérie... Vous ne devriez pas éveiller le tigre qui dort, petite fille.

Son rire résonna, sans modifier son expression.

Merri se passa la main sur le front, tenta de se libérer. Pour la première fois, la dureté insistante dont elle avait eu conscience était dirigée contre elle. Elle avait l'impression

de s'être innocemment laissée prendre aux tentacules de quelque monstre aux aguets.

— Pierre m'attend... commença-t-elle.

Ce seul nom amena sur le visage de Max un sourire moqueur.

— Ce jeune chien ! Il serait temps pour vous de passer dans l'univers des adultes ! Vous paraissiez désireuse d'y parvenir, lors de notre première rencontre.

Rassurée par des bruits de voix dans le couloir, elle rejeta la tête en arrière, affronta son regard. Elle n'était pas disposée à lui céder d'un pouce.

Il la saisit par les coudes, la fit asseoir de force sur un canapé. Pressée contre le dur corps athlétique, tremblante mais encore intraitable, elle ne savait plus comment lui échapper, tout entière frémissante dans l'attente de son premier mouvement.

Max, un petit sourire triomphant au coin des lèvres, jouait avec les mèches folles qui effleuraient la nuque de la jeune fille. Chaque terminaison nerveuse réagissait à son contact. Il la regarda d'un air amusé.

— Voilà qui est mieux, murmura-t-il.

Ses lèvres se posèrent légèrement sur le lobe de son oreille. La jeune fille se sentit fondre sous l'effet d'une réaction toute nouvelle, irrépressible. Incapable de se contrôler, elle attira vers elle la tête brune, s'arqua contre le corps viril.

Dans un grondement étouffé, il l'allongea complètement, bascula sur elle, et ses mains expertes se promenèrent sur tout son corps. Dans une amoureuse impatience, elle allait au-devant de ses caresses. Lorsqu'il voulut lui parler, elle fut étonnée par le timbre rauque de sa voix.

— Tu as envie de moi, toi aussi, n'est-ce pas...

Elle le regardait, ses lèvres gonflées entrouvertes à l'enchantement de ses baisers.

— Assez ! fit-il avec un rire saccadé.

Il s'écarta légèrement d'elle.

— Pas ici, ma chérie, pas ici. La bonne société bretonne serait scandalisée si quelqu'un entrerait et nous trouvait...

Le reste de sa phrase se perdit dans les cheveux d'un blond argenté. Il releva de nouveau la tête.

— Viens avec moi. Je trouverai un endroit plus intime...

Il se leva, entraînant la jeune fille avec lui. Un instant, toujours unis, ils vacillèrent. Il allait l'emmener, la portant presque, quand elle comprit enfin ce qui allait se passer. Elle se redressa avec un petit cri de terreur.

— Max... je... j'ai peur. Je ne voulais pas...

Elle se déroba habilement à son étreinte.

— Nous ne pouvons pas... C'est...

Sous l'empire de la tempête qui faisait rage en elle, elle cherchait péniblement son souffle. Il la reprit tout contre lui, et la flamme brûlante de ses lèvres ralluma aussitôt l'ardeur de Merri. Elle lui cria « Non ! », mais il préféra se fier à la réponse de son corps qui disait « Oui ! ».

Tous deux mirent un instant à s'apercevoir qu'une lumière plus vive les illuminait. Elle venait de la porte ouverte. Une forme sombre traversa le faisceau lumineux.

9

Dans un cri étranglé, Pierre se retrouva assez près de Max pour le prendre par le bras et pour tirer mécaniquement, presque inconsciemment, sur la manche de son habit.

Comme en rêve, Merri suivit les subtils changements qui se succédaient sur le visage de Max. D'abord, ses yeux s'éclaircirent : il semblait vouloir identifier un phénomène bizarre, inattendu. Il plissa ensuite les paupières, et elle vit luire le regard furieux qu'elle connaissait si bien. Ses lèvres s'étirèrent en une mince ligne.

Un instant, il chercha à se débarrasser de la main de Pierre. Mais, quand le jeune homme retrouva sa voix, tous deux se trouvaient liés en une étreinte grotesque. Pierre répétait sans trêve d'une voix gémissante :

— Espèce de salaud. Espèce de salaud. Allez-vous la laisser tranquille ? Laissez-la, espèce de salaud.

« Le dialogue s'appauvrit, dans les moments de grande tension », se dit la jeune fille. Comme pour se conformer à cette opinion, elle parla à son tour :

— Ne vous faites pas mal, je vous en prie. Je vous en prie, ne vous faites pas mal.

Subitement, la situation se dénoua.

Le poing de Max était parti tout seul. Pierre se tenait maintenant la mâchoire et, en même temps, reculait en trébuchant contre l'accoudoir du canapé. Merri se retrouva

pressée contre le mur. Sur un bref « Désolé, Pierre », Max disparut. La porte se referma sans bruit sur lui.

Il y eut un silence, rompu seulement par le jeune homme qui reniflait dans son mouchoir.

Tout de suite, Merri prit conscience de sa totale responsabilité. Elle alla s'accroupir près de Pierre.

D'abord surpris de se trouver sur le tapis, il reprit conscience de ce qui s'était passé et, chancelant, se releva, sans cesser de jurer en français. Il n'eut pas un regard pour Merri. Il déclara entre ses lèvres déjà enflées :

— Je vais le faire chasser de la ville. J'amènerai mon père à lui faire cracher jusqu'à son dernier sou.

Merri réprima un frisson. Il lui lança un coup d'œil glacial.

— Vous m'avez tourné en ridicule, Merri.

Elle ne trouva rien à dire pour sa défense.

Longuement, sans parler, ils se dévisagèrent. Finalement, Pierre tendit la main.

— Si nous regagnions la salle de bal ? On va se demander où nous sommes passés. L'essentiel, après tout, est de se montrer, n'est-ce pas ?

Elle était trop hébétée pour résister à sa voix froide. Il la laissa passer par le vestiaire pour remettre de l'ordre dans sa coiffure, mais il allait l'attendre, elle le savait, et ils feraient dignement leur rentrée dans la salle de bal. Lorsqu'elle le rejoignit, elle lui vit un masque pâle, figé. Côte à côte, rigides, ils se frayèrent un passage dans la foule.

Par bonheur pour eux, la salle était uniquement éclairée par les flammes tremblantes des appliques à gaz, plus décoratives que fonctionnelles. L'expression de colère et

d'orgueil blessé de Pierre demeurait à peu près indiscernable, sauf lorsqu'il passait en pleine lumière.

Merri était furieuse contre lui : elle lui en voulait de se servir d'elle pour se mettre en valeur devant ses amis et connaissances. Furieuse aussi contre Max qui avait eu l'aplomb de la planter là, sans un mot.

Pour les regards non avertis, les deux jeunes gens ressemblaient à tous les autres couples de danseurs. Un peu plus silencieux, peut-être. Après quelques tours de piste, la jeune fille dit doucement :

— Je voudrais tout vous expliquer, Pierre.

Le regard des yeux pâles passait par-dessus son épaule.

— Je n'ai pas envie de parler, répondit-il froidement. Il n'est pas convenable d'aborder ici un tel sujet.

— Au diable ce qui est convenable ! J'ai tout le même le droit de m'expliquer !

— Je vois mal comment vous pourriez vous justifier.

Il mettait dans sa voix tout le mépris possible.

Exaspérée, elle lâcha la bride à ses émotions.

— Pour l'amour du ciel ! Vous allez m'écouter !

Le regard de son compagnon se posa enfin sur son visage. Convulsivement, il la serra contre lui.

— Parlez moins fort, on nous regarde... Vous vous défendiez, Merri, je le sais. Je vous ai entendue. Voilà pourquoi j'ai voulu intervenir. Mais...

La souffrance contracta ses traits, et la jeune fille en fut d'autant plus bourrelée de remords.

— Mais, reprit-il, je vous ai vue aussi...

Il semblait avoir peine à trouver ses mots.

— Dites-moi, Merri... Il vous attire, au moins physiquement, n'est-ce pas ? N'importe quelle jeune femme impressionnable serait dans le même cas. Je ne peux pas vous en vouloir... Mais vous connaissez sa réputation, avec les femmes. J'aurais cru qu'une personne comme-il-faut...

Sa voix s'éteignit, misérablement.

— Autrement dit, acheva-t-elle à sa place, s'il m'attire, je ne peux, selon vous, être une personne « comme-il-faut » ?

— En effet. Jamais, comprenez-moi, je ne pourrais épouser une femme qui...

— J'ignorais qu'il en fût question.

— J'avais espéré... ce soir...

Ses yeux, pleins d'une sincère tristesse, s'accrochaient à ceux de Merri. Dans son milieu, voulait-il lui signifier, une jeune fille ne pouvait pas faire montre d'une passion véritable, si elle ne voulait pas passer pour une garce. Elle aurait pu le lui dire en ces termes crus. Elle se contenta de le regarder d'un air impassible.

Les yeux de Pierre s'attristèrent encore. Elle lui rendait son regard sans remords.

— Appelez ça de la folie, Pierre. Il éveille en moi des sentiments dont j'ignorais l'existence.

Il lui faisait un peu pitié, pris dans un univers où l'opinion d'autrui était toute-puissante. Elle lui sourit gentiment, lui posa une main sur la joue.

— Je ne le verrai plus. Je sais trop bien ce qu'il est. Mais jamais je ne pourrai nier mon amour pour lui. Je peux au moins vous faire cet aveu : je vous suis immensément reconnaissante d'être arrivé au bon moment...

Si elle avait espéré en rester là, elle se trompait.

— Je ne vous aurais pas crue capable de vous conduire ainsi dans un lieu presque public. Surtout après votre terrible expérience avec lui, sur la route des menhirs... Comment une femme peut-elle être attirée par un homme qui l'aurait violée si un passant ne l'avait arrêté à temps ?

Stupéfaite, Merri sursauta.

— Max ? Vous parlez de Max... ? Où avez-vous pris cette idée ? Nous nous sommes battus comme des chiffonniers, c'est tout.

Pierre manqua une mesure, fut bousculé par un autre couple. Distraitement, il reprit ses efforts.

— Vous m'aviez dit qu'il avait voulu... enfin, qu'il vous avait attaquée, et qu'un homme dans une voiture noire était survenu juste à temps...

— Mais je ne parlais pas de Max, Pierre ! Comment avez-vous pu vous y tromper ?

— Que devais-je comprendre ?

Deux taches rouges marquaient les joues du jeune homme. Merri le regarda avec surprise.

— Je ne savais plus ce que je disais, surtout en français. L'homme avait arrêté sa voiture et il m'a plus ou moins sauté dessus. Max est arrivé et l'a mis en déroute... Personne d'autre n'est au courant, j'espère ?

Devant l'expression de Pierre, un pli se creusa entre ses sourcils.

— Pierre ? insista-t-elle.

Incapable de dissimuler son embarras, il riposta :

— Je me suis simplement basé sur vos propres dires.

— Allez-y. Je veux tout savoir.

— Eh bien, j'en ai parlé à Charles, parce qu'il était là. Naturellement, il a pris la chose très au sérieux. Il est très strict, ce vieux Charles.

— Continuez !

— J'en ai parlé ensuite à mon père qui, lui non plus, n'a pas apprécié... Il a eu un entretien avec Charles, puisqu'ils sont tous deux intéressés à la gestion du casino... Ce que je vais vous dire maintenant est confidentiel.

— En ce qui me concerne, riposta-t-elle d'un ton acide, toute cette histoire est confidentielle.

— Depuis un certain temps, tous deux, ainsi que les deux autres membres du conseil d'administration — mes deux oncles, soit dit en passant — se tourmentent un peu du secret qui entoure la plupart des décisions de Max, à l'égard de l'avenir du casino. Ils sont inquiets, Merri. Ils en sont arrivés à la conclusion qu'il se passait quelque chose.

La jeune fille réprima un frisson de crainte.

— Ils ont décidé, poursuivit le jeune homme, de reconsidérer sérieusement la position de Max dans le conseil.

— Mais il est majoritaire, non ?

— Oui et non, fit-il avec un sourire désagréable. S'ils font cause commune, ils peuvent le déloger.

Il observait la jeune fille de très près. Elle détourna la tête. Si elle devait être la cause de la ruine de Max, sa culpabilité en serait accrue d'autant.

— Et Charles est d'accord ?

— A dire vrai, mon père trouve que Charles a perdu de son mordant. Les autres ont eu du mal à le convaincre. Il a fallu lui rappeler la conduite de Max envers vous.

— Mais ce n'était pas vrai. Quand il saura la vérité, il changera d'avis, il prendra finalement le parti de Max.

Mal à l'aise, Pierre détourna les yeux.

— Pierre, il faut me dire ce qui va se passer maintenant.

— Une fois lancées, dit-il doctement, ces choses-là suivent leur cours.

— Ça ne me suffit pas ! Si c'est à cause de moi que tout le monde s'est ligué contre lui, je dois tout savoir. Je dois tout remettre au point, ne comprenez-vous pas ?

Pierre la serra plus fermement entre ses bras.

— Mieux vaut qu'il parte. Sa tâche est accomplie. D'après mon père, tout va de nouveau très bien...

— Et, du coup, ils vont pouvoir ramasser les bénéfices ?

— Pas si haut, lui conseilla-t-il, avec un coup d'œil circulaire. Je ne devrais pas vous en parler, mais on soupçonne d'autres irrégularités. Je ne peux en dire plus.

Merri frissonna. L'horreur même de ses propres soupçons lui avait permis de les refouler au plus profond de sa conscience, mais les paroles énigmatiques de Pierre les réveillaient. Les autres membres du conseil d'administration soupçonnaient-ils Max d'avoir des contacts avec un monde interlope, dangereux, corrompu où l'argent pouvait acheter la mort d'un adversaire ?

Pierre la considérait avec une certaine méfiance. Quand la musique se tut, il la conduisit au buffet.

— Nous en reparlerons, dit-il. Rien ne presse. Essayons de nous amuser.

— Je dois m'entretenir tout de suite avec Charles, déclara-t-elle. Quoi qu'ait pu faire Max, la décision de se débarrasser de lui doit se baser sur des faits, et non sur des

suppositions. Le conseil, je suppose, dispose de preuves suffisantes contre lui ?

Pierre sourit, ébaucha un geste conciliant.

— N’y pensez plus pour l’instant. On verra bien demain.

Devant ce ton protecteur, elle eut du mal à dominer son irritation pour répondre calmement :

— Cette affaire me concerne, Pierre, mais je suis d’accord, nous pourrions en parler plus tard. Et nous n’y manquerons pas, croyez-moi !

La soirée avait perdu tout attrait, pourtant ils ne pourraient partir avant plusieurs heures, s’ils ne voulaient pas susciter des commentaires. Elle accorderait à Pierre le peu qu’il lui demandait : elle lui devait bien ça, après l’avoir rendu ridicule.

Elle se laissa présenter à tous les gens qui, aux yeux du jeune homme, étaient importants. Elle s’en sentait humiliée. Ses sourires, ses menus propos polis, tout était faux.

Quand vint minuit, elle n’en pouvait plus de colère rentrée. Sous le regard de Pierre, elle consulta ouvertement sa montre, mais il parut ne pas comprendre. Elle se détourna pour réprimer un bâillement, et ses yeux se fixèrent sur quelqu’un. Max, d’une pâleur mortelle, venait d’entrer dans la salle de bal. Il était seul, debout près d’une applique, et elle voyait distinctement son expression. Il scrutait attentivement les visages des danseurs qui passaient devant lui. Elle fut bouleversée en voyant son regard accrocher subitement le sien.

Avec une intensité qui l’effraya, il s’ouvrit un passage jusqu’à elle, la domina de toute sa taille. Avec un bref coup d’œil à l’adresse de Pierre, qui semblait vouloir intervenir, il entraîna la jeune fille.

— Lâchez-moi ! gronda-t-elle entre ses dents. Je ne veux pas me laisser malmener en public.

— Si vous n'élevez pas la voix, si vous gagnez tout droit la terrasse en passant par cette porte-fenêtre, on croira que vous sortez avec moi de votre plein gré.

Tout en parlant, il souriait à une relation qui le saluait au passage.

— Alors, que décidez-vous ? Préférez-vous une nouvelle bataille, cette fois devant une assistance attentive ou bien une sortie naturelle ?

Elle se laissa emmener vers la porte-fenêtre. Il ne plaisantait pas, elle le savait.

— Peu m'importe la bagarre, comme vous dites, fit-elle.

A son exemple, elle souriait, pour donner le change aux invités qu'ils écartaient de leur chemin. Pourtant, une fureur croissante se lisait dans ses yeux.

— Mais j'en ai assez de ce mélodrame et je suis disposée à vous écouter une fois de plus, ajouta-t-elle.

Il eut un sourire sans joie, la fit sortir sur la terrasse. L'air froid de la nuit l'assaillit. Sans un mot, il se dépouilla de sa veste, la posa sur les épaules de la jeune fille. Elle distingua un demi-sourire sur son visage empreint d'une redoutable intensité. Il prolongea son geste en l'attirant contre lui pour l'amener jusqu'à la balustrade plongée dans l'ombre.

Merri se prit à trembler de tous ses membres. Elle percevait la colère dans chaque mouvement de son compagnon. Lorsqu'il posa sur elle ses yeux flamboyants, elle eut un mouvement de recul.

— Parlez, ordonna-t-il d'une voix brève.

Elle baissa la tête, submergée par une inextricable confusion de pensées et d'émotions. Il lui saisit brutalement le menton, releva de force son visage vers lui.

— Que voulez-vous que je vous dise ? murmura-t-elle, désespérée. Si vous vouliez seulement me lâcher...

Il retira sa main.

— Mais ne prenez pas la fuite, cette fois.

La jeune fille sentait ses jambes fléchir sous elle. Comment aurait-elle pu le fuir ?

— N'essayez pas vos charmes sur moi, mon ange : je serais bien capable de vous prendre ici, tout de suite, sans me soucier des conséquences !... Mais peut-être est-ce ce que vous cherchez, ma petite rebelle. Pour épater la bourgeoisie, ajouta-t-il en français.

Il la vit tressaillir, éclata de rire.

— C'est vrai, n'est-ce pas, ce que m'a dit Charles ? reprit-il d'une voix lente. Vous avez inventé de toutes pièces une histoire pour me noircir, c'est ça ?

Elle secoua vigoureusement la tête.

— C'est une horrible erreur. Pierre m'a dit, après... après la scène entre vous, ce qui s'était passé. Il avait mal compris ce que je lui avais dit, le jour de notre... rencontre mouvementée au bord de la route... Je suis sincèrement désolée. J'expliquerai tout à Charles. Je voulais le faire mais je ne l'ai pas vu de toute la soirée.

Un rire méprisant coupa court à ses explications.

— Il est trop tard. Si vous ne l'avez pas vu, c'est parce qu'ils sont tous très occupés à chercher le moyen de me flanquer à la porte, à côté, à l'hôtel de ville. C'est la nuit des longs couteaux.

— Je suis navrée...

— C'est sans importance. Vous ne croyez tout de même pas qu'une petite clique provinciale aura le dessus sur moi ?... J'étais dans une rage noire quand je vous ai entraînée jusqu'ici, dit-il d'une voix basse et rauque. Mais, sur un seul regard de vos beaux yeux, je suis prêt à vous pardonner de m'avoir poignardé dans le dos. Vous serez ma perte, mon ange, et pourtant, je m'en moque ! J'ai seulement envie de vous donner une bonne fessée, pour pouvoir, ensuite, vous embrasser et faire la paix.

Il baissa la tête, posa doucement ses lèvres sur celles de la jeune fille.

Pour la première fois, elle vit en lui un être qui pouvait être blessé, détruit même, et sa vulnérabilité la transperça d'une profonde angoisse. Elle leva la main pour amener la tête brune vers la sienne. Un long moment, ils restèrent ainsi.

Merri fut la première à rompre le silence.

— Je ne sais plus que penser, Max... Oh, Max...

Les larmes ruisselaient sur ses joues. Doucement, il les recueillit du bout des doigts.

— Nous avons à parler, très vite.

Elle secoua sa chevelure argentée.

— Nous partons après-demain.

— Alors, nous nous verrons demain. Je passerai vous chercher après le petit déjeuner.

Elle se laissa aller contre lui, mais il l'écarta.

— Patience, mon amour. Nous avons tout le temps.

La tête penchée, il la contempla un instant, avant de la faire pivoter devant lui.

— Rentrons, maintenant. Nous sommes restés ici assez longtemps pour ternir votre réputation. Courez rejoindre

votre cavalier. A défaut d'autre chose, laissez-lui le plaisir de vous exhiber.

— Oh, Max, vous voyez tout ! Mais j'ai détesté chaque minute de cette soirée, le savez-vous ?

— Je l'espère bien, fit-il en lui posant un baiser sur le front. Vous n'êtes pas à votre place parmi les pygmées.

Il voulut la pousser vers la salle. Elle résista.

— Je ne peux pas revenir comme s'il ne s'était rien passé. Il y a une réunion, ce soir, dites-vous ? On y prend des décisions pendant que tout le monde s'amuse ?

Il hocha la tête.

— Mais c'est horrible ! Pierre doit être au courant ?

— Bien sûr.

— Alors, il est de mèche avec son père.

Brièvement, elle retraça son entretien avec Pierre, insista sur le fait qu'il lui avait conseillé d'attendre le lendemain pour parler à Charles. Le visage de Max s'assombrit, mais il lui pressa le bras.

— Ne vous inquiétez pas. Ce n'est rien...

— Mais si, bien sûr ! Je ne suis pas stupide !... Max, dites-moi dans quelle mesure c'est important pour vous.

Il détourna les yeux, les lèvres serrées, avant de hausser les épaules en grimaçant un sourire.

— Il est trop tôt pour le dire. Eventuellement, ils pourraient me ruiner. J'ai mis dans l'entreprise tout ce que je possédais. Mais ne vous tourmentez pas, Merri. Dame Fortune est de mes amies. Dès demain, mes avocats seront sur l'affaire. Et, s'il ne parviennent pas à me frayer un chemin dans le maquis des lois françaises... j'ai d'autres moyens de parvenir à mes fins.

Il s'interrompit, comme s'il en avait déjà trop dit.

— Quels moyens ? demanda Merri, soudain glacée.

— Laissons ça.

— Non, Max, non ! Je veux le savoir... il le faut !

Elle était livide. Il posa sur elle un regard sans chaleur.

— Ne vous occupez pas de ce qui ne vous regarde pas.

Sa voix avait le tranchant de l'acier. La jeune fille laissa retomber la main qu'elle avait posée sur son bras.

Il lui prit le menton, lui releva le visage.

— Faites-moi confiance, Merri.

Un long moment, il laissa son regard plonger dans les yeux troublés, avant de lui baiser doucement les lèvres.

— Rappelez-vous : tout commence avec la confiance.

D'un souple mouvement, il lui ôta des épaules sa veste de smoking, marcha à grandes enjambées vers la porte. Sur le seuil, il se retourna pour un bref signe d'adieu, disparut aussitôt dans la foule.

Inquiète, elle regagna plus lentement la salle de bal. Il était manifestement parti, s'assura-t-elle d'un regard circulaire. Avec une colère subite, elle se dirigea vers l'endroit où Pierre discourait toujours au milieu d'un groupe avec lequel elle l'avait laissé.

Sans doute jugea-t-il, au visage de la jeune fille, qu'il serait imprudent de prolonger la soirée. Il lui passa un bras autour de la taille.

— Il est temps de partir ?

Elle ne lui avait jamais vu cette expression de fausse animation qui seyait mal à ses traits juvéniles mais elle était trop furieuse contre lui pour y prêter attention.

— Grand temps, répliqua-t-elle.

Il se retourna vers ses compagnons pour leur faire ses adieux, avant de s'ouvrir un passage parmi les couples qui dansaient toujours. Non sans ironie, elle remarqua en lui un changement d'attitude à son égard. Il se comportait avec une autorité toute proche de l'impolitesse. Par exemple, il s'installa au volant de sa voiture sans lui ouvrir la portière.

Elle avait eu l'intention de l'attaquer d'emblée à propos de sa trahison de Max, mais il se tourna vers elle avec un sourire apparemment amical.

— Pourquoi ne pas finir la soirée en allant prendre un verre ? Je connais une petite boîte agréable, sur la plage.

Déjà, sans lui laisser le temps de formuler une objection, il avait lancé le moteur et roulait à vive allure. Elle décida d'attendre un moment plus propice.

Bientôt, il s'arrêtait devant un long bâtiment bas, crépi de blanc. Une lumière tamisée filtrait entre les fentes des persiennes. Cinq ou six marches menaient à une porte en chêne massif, dans laquelle s'ouvrait un judas.

D'un geste d'habitude, Pierre pressa le bouton de sonnette et attendit en souriant. Le judas s'ouvrit, deux yeux, à travers un grillage, dévisagèrent les arrivants. Le vantail tourna sur ses gonds.

A l'intérieur, c'était la pénombre. Derrière l'homme qui les avait fait entrer, les deux jeunes gens tâtonnèrent au long d'un couloir. L'homme poussa une porte, et Merri vit Pierre disparaître, au bas de quelques marches, dans un sous-sol enfumé d'où montait une rumeur de voix et de musique, ponctuée par le choc des verres et par des rires.

Comme à travers un brouillard, elle distingua des gens assis autour de tonneaux; sur chacun de ceux-ci, une bougie était plantée dans une bouteille couverte de coulée

de cire. Tout au fond, une chanteuse était accompagnée par un pianiste et un batteur.

La jeune fille se frayait difficilement un chemin parmi les consommateurs lorsqu'elle reconnut la chanteuse : c'était Babette, la jeune femme qui avait accompagné Max à ce dîner, quelques semaines auparavant.

Merri repoussa cette information à l'arrière-plan de son esprit : elle cherchait surtout à ne pas perdre Pierre de vue. Il semblait s'être fondu dans l'ombre, mais sa voix appela la jeune fille : il était déjà installé devant l'un des tonneaux. Elle s'assit près de lui. Dans la lumière diffuse, elle ne remarqua pas la dureté avec laquelle il l'observait. Ce regard aurait pu l'inquiéter.

— Curieux, hein ? fit-il, en la pressant contre lui.

— Très, répondit-elle avec un bref sourire.

Il cherchait probablement à se faire pardonner et l'avait amenée en cet endroit pour se donner l'allure d'un homme averti.

— On boit ?

Un serveur l'avait suivi. Il s'entretint avec lui, et la voix de la chanteuse couvrit ses paroles.

Merri regardait Babette caresser son micro avec une langueur suggestive. Rien d'étonnant si Max me considère comme une gamine, se disait-elle, jalouse. Elle sentait sur elle le regard de son compagnon. Même lorsque Babette quitta la scène, dans une robe fendue si haut, décolleté si bas que les yeux de presque tous les hommes présents suivaient chacun de ses mouvements avec une convoitise presque palpable, le jeune homme détourna à peine les yeux.

Leurs consommations arrivèrent promptement. Merri but sans presque s'en rendre compte. Pour une fois, Pierre,

semblait-il, n'avait pas envie de parler. Quelques attractions de deuxième ordre se succédèrent, jusqu'à la réapparition de Babette, vêtue cette fois d'une combinaison ajustée en lamé argent.

— Elle est bonne, non ? remarqua Pierre. Max s'y entend pour choisir ses employées.

— Que voulez-vous dire ? demanda Merri, rigide.

Il eut un mince sourire.

— Ce cabaret fait partie de ses entreprises, voyons. Je pensais qu'il vous l'aurait dit, ajouta-t-il, en se renversant sur sa chaise. Nous venons tous souvent ici : nous aimons assez nous encanailler de temps en temps.

Les paupières mi-closes, il guettait la réaction de Merri; elle releva le menton, répondit calmement :

— Je comprends l'attrait pour vous d'un tel endroit. Chez moi, je dois le dire, je n'ai jamais fréquenté ce genre de boîte...

— Mais, en vacances, on peut se laisser aller, sans craintes des... répercussions.

Il la vit se hérissier, rit tout bas.

Peut-être, se dit-elle, leurs breuvages étaient-ils plus alcoolisés qu'elle ne l'avait supposé, et Pierre n'avait-il pas la tête très solide. Elle-même commençait à se sentir un peu étourdie.

Les yeux de son compagnon avaient un étrange éclat.

Elle ne fut pas autrement surprise de voir la silhouette de Max émerger d'une zone d'ombre et traverser le faisceau de l'unique projecteur pour venir s'asseoir à l'une des tables réservées, devant la scène. Babette, elle aussi, le remarqua aussitôt; elle se laissa glisser du plateau pour venir se coller à lui.

Le projecteur l'avait suivie, et la jeune fille, le cœur douloureux, la vit s'asseoir sur les genoux de Max et lever haut la jambe en un simulacre d'abandon.

Merri se leva brusquement, eut la satisfaction de voir la consternation se peindre sur le visage de Pierre. Avec un dangereux sourire, elle le toisa.

— Etes-vous en état de me ramener à la villa, ou dois-je appeler un taxi ?

— Je vous reconduis.

Il se mit péniblement sur pieds, et ils purent sortir sans se faire remarquer.

Une fois dehors, elle posa sur lui un regard flamboyant.

— A quel résultat espérez-vous parvenir ?

Elle avait le cœur dévoré d'angoisse. L'attitude de Max au bal, ce soir-là, avait été trop merveilleuse pour être vraie. Elle s'en voulait de s'y être laissée prendre. Comme il avait dû se féliciter de la facilité avec laquelle il avait su la duper. Comme elle était naïve !

Sans attendre les explications de Pierre, elle s'avança en aveugle dans le parc de stationnement. Il la rattrapa aisément.

— Allons faire un tour sur la plage, Merri. La nuit est magnifique.

Il avait raison. La lune était un simple croissant d'argent; les étoiles avaient un éclat glacé. Tout avait un air de fin d'été qui tenaillait le cœur de Merri.

Pour retarder le moment où elle se retrouverait seule avec ses pensées, elle acquiesça d'un signe. Pierre lui fit descendre rapidement les marches qui menaient à la plage.

Dans la lumière grise, la longue ligne des lames chantait sa monotone mélodie. Une brise fraîche montait de la mer.

Sur la dernière marche, Pierre attira la jeune fille entre ses bras, et elle s'accrocha à lui un instant. Mais ses lèvres étaient trop chaudes, ses baisers trop brutaux. Fébrilement, il cherchait à modeler le corps de Merri contre le sien.

— Non, Pierre ! cria-t-elle, en tentant de se dégager.

— Je vous ai entendue dire non à Max, ce soir. Mais je sais maintenant ce que cela vaut ! fit-il avec un rire dur, tout en s'efforçant de la faire tomber sur le sable.

— Non, c'est non ! répéta-t-elle, furieuse.

La violence de ses baisers n'éveillait en elle que dégoût. Par chance, il était loin de posséder la vigueur de Max. Elle n'eut pas grand-peine à le repousser. Il était un peu ivre, tous ses mouvements étaient maladroits, ralentis; il montrait néanmoins une stupide insistance. Une bonne poussée finit par l'envoyer rouler à terre.

— Je ne veux pas de vous ! Avez-vous compris ?

Haletante, échevelée, elle le regarda se relever prudemment, brosser sa veste de la main, revenir vers elle.

— C'est lui que vous voulez. Vous voulez vous joindre à la file d'attente qui se forme chaque nuit. Vous n'avez aucun amour-propre, Merri. J'ai mis du temps à comprendre que vous étiez simplement une petite garce avec un visage innocent d'un ange. Des semaines durant, je n'ai pas osé vous toucher, de peur de vous offenser...

Il était tout près d'elle. Sa voix se faisait persuasive.

— Vous pourriez m'accorder quelque chose, Merri. Un de plus ne ferait pas grande différence...

La main de la jeune fille s'abattit sur sa joue. Avec un cri de rage, étouffé par un sanglot, elle s'éloigna de lui en courant.

Elle courut jusqu'au complet épuisement de ses forces. Hors d'haleine, elle se retourna, parcourut du regard l'étendue de sable gris. Il n'y avait personne. Pierre avait sans doute décidé qu'il ne gagnerait rien à la poursuivre. Elle devinait au loin les lumières incertaines de la boîte de nuit. Mais elle était seule, dans le total silence qui règne sur la terre juste avant l'aube.

Le son entrecoupé de sa respiration était l'unique signe de vie.

10

Lorsqu'elle atteignit enfin la villa, les premières lueurs nacrées du jour apparaissaient à l'est. La jeune fille traversa le vestibule silencieux, entra vivement dans sa chambre. Le sommeil vint aussitôt, troublé de rêves agités d'où elle émergea au parfum du café pour affronter un autre jour.

Les événements de la soirée et de la nuit précédente lui revenaient en bon ordre; la souffrance la taraudait.

Max avait promis de venir après le petit déjeuner.

Il viendrait. Il ne viendrait pas. Elle ne parvenait pas à réfléchir clairement. Il viendrait, parce qu'il l'avait promis, parce qu'il l'aimait et voulait lui parler, dissiper tous les malentendus. Il ne viendrait pas, parce qu'il avait passé une nuit déchaînée avec l'insatiable Babette et devait encore dormir profondément... Non !

Héloïse apparut sur le seuil.

— Tu ne m'as pas entendue ?

— Pardon ? fit Merri.

— Bon, on recommence tout. Bonjour, Merri.

La jeune fille marmonna quelque chose.

— Tu veux du café ?

— Oui, s'il te plaît. Noir et très fort.

— Ça va si mal ?

— Encore plus.

Elle enfouit son visage dans l'oreiller.

— A quelle heure Pierre t'a-t-il ramenée, ce matin ? demanda Héloïse inexplicablement radieuse.

Elle écouta distraitemment la réponse et sortit. Un instant après, elle revint avec une tasse de café, la posa sur la table de chevet. Elle allait chez le coiffeur, annonça-t-elle avant de repartir.

Merri gémit, se retourna une fois de plus dans son lit. Elle avait beau faire, elle ne pouvait chasser le souvenir du regard moqueur de Max posé sur elle, du contact de ses doigts sur sa peau. Avec un petit cri de désespoir, elle rejeta les couvertures.

La brûlure d'une douche très chaude effacerait peut-être cette autre souffrance, et le ruissellement de l'eau emporterait ses larmes.

Assourdie par le bruit de la douche, elle se livra aux sensations qui envahissaient son corps. « Il va venir ce matin, s'entendit-elle répéter, et il tissera autour de moi une nouvelle toile pour dissimuler la vérité. »

Le son de la sonnette d'entrée n'était pas un pur effet de son imagination, comprit-elle enfin. Elle tourna brutalement le robinet, écouta, le souffle retenu. Quand le timbre résonna de nouveau, elle tressaillit. La sonnerie se prolongea plusieurs minutes. Quelle insistance, se disait-elle... Max était un loup déguisé en mouton, et elle s'était conduite jusque là comme un stupide agneau qu'on mène à l'abattoir...

Le bruit avait cessé. Elle respira plus librement, fit de nouveau couler l'eau à pleine force pour ne plus rien entendre. Seule, la vue des valises remplies et refermées pourrait maintenant la reconforter.

Lorsque les deux femmes se retrouvèrent à Harrogate, il pleuvait. L'avenue bordée de vieux hêtres avait pris sa tenue d'automne, pourpre et or.

— Ça fait plaisir de se retrouver chez soi, dit Héloïse.

Son air radieux des derniers jours s'était expliqué : Charles lui avait demandé de l'épouser.

Pendant le trajet du retour, Merri avait vainement attendu de connaître la réponse de sa tante à cette proposition. A présent, dans leur tranquille salon où elles prenaient le thé, la jeune fille haussa les sourcils.

— Tu as donc décidé de refuser ? questionna-t-elle.

Héloïse tourna vers elle un regard brillant.

— Je te l'ai dit, Merri : j'ai envie d'accepter. Mais je vais me donner le temps de la réflexion. Tout le monde connaît ces petites idylles de vacances, le pouvoir des clairs de lune. Les hommes n'y échappent pas, eux non plus. Je tiens aussi à laisser du temps à Charles...

Elle tendit une tasse à Merri.

— Je sais combien il se tourmente, à propos de cette affaire du casino. Je n'aimerais pas qu'il regrette par la suite de s'être tourné vers moi en une période où il avait besoin de réconfort.

La jeune fille s'approcha de la fenêtre. Des traînées de brume s'élevaient entre les arbres, donnant au paysage une atmosphère mélancolique et mystérieuse.

Elle finirait bien par se défaire de cette nostalgie de la mer, des vagues, des corps bronzés. Il s'agissait d'un autre monde. Ce chapitre de sa vie était clos.

Mais Héloïse, elle, gardait un pied dans ce monde-là. Si elle disait « oui », une porte, inévitablement, se refermerait

entre elles. Jamais Merri ne retournerait à Carnac, parmi les pierres dressées, dans le parfum du thym et l'or des ajoncs.

— C'est rudement piquant, les ajoncs, dit-elle en se retournant... Je pensais à Carnac, ajouta-t-elle avec un petit rire tremblant. Mais sans doute as-tu raison : on devient très vulnérable, loin de son milieu familial.

Héloïse reposa soigneusement sa tasse sur la soucoupe. Son regard était troublé.

— Ça n'aurait pas marché, tu sais. Il n'était pas pour toi, même s'il n'y avait pas l'Inquisiteur pour approuver ou désapprouver.

— Tu veux parier de l'origine de sa fortune ?

Il n'était pas nécessaire de prononcer un nom. Héloïse avait tenu dans ses bras, pendant une nuit entière, l'enfant sanglotante. Elle répondit :

— Oui, Merri, c'est cela.

Il était futile de vouloir défendre Max quand tout était perdu. Pourtant, la jeune fille serra les poings.

— Naturellement, mais Charles, lui, est parfait ! lança-t-elle avec un rire amer. Par quel miracle peut-il paraître si respectable ?

— Ecoute, Merri, soupira sa tante, Charles est au conseil d'administration depuis des années. Il était très lié avec Edouard, l'oncle de Max. Il a plusieurs fauteuils d'administration et, à la mort d'Edouard, il avait songé à démissionner de ce qui n'était guère une sinécure. Mais il ne pouvait abandonner Max, qui ne connaissait absolument rien à ce genre d'affaires. Charles l'a guidé au cours des premières semaines. Une certaine opposition se dessinait déjà contre l'arrivée de cet inconnu. Max a vite compris ce qui n'allait pas et s'est mis en devoir de se débarrasser de

tous les parasites. Charles est plein d'admiration pour son intuition, son sens des affaires... Max, à présent, n'a plus besoin de lui; il est libre de donner suite à son intention de démissionner.

— Max n'a plus besoin de lui ? répéta Merri.

— Si j'en crois Charles, on ne se débarrassera pas si facilement de lui. Max, selon lui, est très capable de se tirer de ce guêpier d'intrigue et de corruption. Il peut se montrer parfaitement dépourvu de scrupules...

— Bah, qui s'en soucie ? s'écria Merri. Charles n'a rien à redouter. Peu important les autres.

Elle voulut rire, s'enroua, fit mine de tousser. Le regard de sa tante était embué de compassion.

— Le temps est un grand guérisseur. Crois-moi.

L'hiver surgit avec une rapidité inattendue. Les vents d'est eurent tôt fait de dépouiller les arbres. La vieille demeure prit l'aspect d'une forteresse.

En dépit de la séparation, les liens entre Héloïse et Charles semblaient se resserrer, et le bonheur d'Héloïse illuminait la maison, sans toutefois reconforter Merri. En apparence, elle était la même, se montrait heureuse d'échafauder avec sa tante des projets d'avenir. Mais, en réalité, elle n'était qu'une cosse vide.

Elle parvenait néanmoins à ne rien laisser deviner à sa tante. Quand Héloïse annonça sa décision d'aller rejoindre Charles en Bretagne et se demanda ce qu'elle allait faire de la maison, la jeune fille, avec toutes les apparences d'un vif intérêt, discuta de toutes les solutions, sans rien manifester de son indifférence.

— Cette maison t'appartient, Héloïse. Si tu veux la vendre, tu en obtiendras un bon prix.

— Peut-être aimerais-tu la garder. Je pourrais...

— Non, je ne veux pas en entendre parler. D'ailleurs, que ferais-je d'une demeure aussi grande ?

Elle parvint à ébaucher un sourire, poursuivit :

— Pense un peu ! Dans quelques mois, j'aurai le droit de m'installer où bon me semblera...

Même à Carnac, pensa-t-elle, pour se torturer silencieusement.

— As-tu une idée de ce que tu voudrais faire de ta vie ? questionna Héloïse.

La jeune fille secoua la tête, bâilla. Sa tante soupira, légèrement rembrunie.

— Pourtant, avant notre départ, tu étais si pressée de trouver un emploi valable à tout cet affreux argent...

Le rire dur de Merri l'interrompit.

— Oui, c'est vrai. Mais peut-être, en fin de compte, me contenterai-je d'en profiter. Pourquoi pas ?

Elle se détourna pour cacher ses larmes. Tout à ses projets, Héloïse ne remarqua rien.

— Alors, si tu ne veux pas de cette maison, je vais la mettre en vente le plus vite possible. Nous allons avoir du travail, ma petite fille. On n'a rien touché dans les greniers depuis des années.

Depuis la mort de Quentin, en fait. Pour éviter à Héloïse de retrouver de pénibles souvenirs, Merri se chargea de faire le tri dans les vieilles malles poussiéreuses : tout ce qui subsistait du premier mariage de sa tante. Elle découvrit d'innombrables robes de bal soigneusement pliées, des fourrures, des chapeaux, des chaussures, des costumes qui avaient appartenu à son oncle...

Datant de son enfance, des images de Quentin lui revenaient en mémoire. Une pluie incessante tambourinait

sur le toit, cinglait par moment les petites fenêtres. Dans cette atmosphère mélancolique, Merri passait d'une pièce à l'autre, vêtue d'une longue robe noire et drapée dans un châle espagnol, souvenir d'un lointain voyage.

« Le temps est un grand guérisseur », avait dit Héloïse.

En soupirant, la jeune fille dénoua le ruban rose qui retenait un paquet de vieilles lettres découvert au fond d'une malle.

Elle jeta un coup d'œil distrait à une photo jaunie qui s'était trouvée prise entre deux lettres. Héloïse, encore très reconnaissable au bout de vingt ans, levait les yeux en souriant vers l'homme de haute taille, aux cheveux blonds, debout près d'elle. Quentin. C'était un cliché pris à l'intérieur. L'appareil l'avait surpris à la seconde où il battait un paquet de cartes en les faisant passer habilement d'une main à l'autre en un arc parfait. Il souriait, lui aussi, sans doute de sa propre dextérité.

Lorsqu'elle redescendit au salon, elle emporta la photo. Héloïse plaçait soigneusement tous les clichés retrouvés dans le grand album de famille relié en cuir. La jeune fille lui tendit sa trouvaille.

— On dirait un joueur professionnel, dit-elle sans réfléchir.

Surprise, elle vit sa tante se raidir.

— C'en était un, fit Héloïse, comme malgré elle.

— Quentin ?

Sa tante se tenait très droite dans son fauteuil.

— Je ne veux pas parler du passé.

Merri, saisie de curiosité, s'assit en face d'elle.

— Pourquoi ? Où est le mystère ?

— Parler ne servirait à rien. Je...

Elle porta une main à sa gorge. Convaincue d'avoir découvert par mégarde un secret depuis longtemps caché, la jeune fille la regarda avec une soudaine pitié.

Son père avait toujours eu une étrange attitude envers son frère cadet. Merri, encore très jeune, s'en était rendu compte mais n'en avait jamais deviné la raison. A ses yeux, Quentin, était l'oncle idéal : spirituel, amusant, toujours prêt à la taquiner ou à lui faire des cadeaux inattendus, à ses retours de quelque voyage lointain.

— Je suis une grande fille, maintenant, Héloïse, dit-elle d'une voix douce qui invitait aux confidences.

Sa tante parut reprendre difficilement son souffle. Ses minces épaules tremblaient. Avec un effort, elle posa sur sa nièce un regard embrumé d'émotion.

— Tu as raison. C'était Magnus qui, il y a bien longtemps, m'avait demandé de me taire.

Elle lissa sa jupe du plat de la main.

— Ce que je viens de te dire est vrai. Il t'est peut-être arrivé de t'interroger sur la désapprobation de ton père. C'était parce que Quentin jouait. Pauvre amour...

Elle porta furtivement ses doigts à ses yeux.

— Il était déjà bien ancré dans ce genre de vie, quand je l'ai connu. Il en plaisantait, prétendait avoir vendu son âme à Dame Fortune. Curieux, l'effet de l'idée du destin sur un individu normal, raisonnable. Quentin, par ailleurs, possédait un excellent jugement, le sens des affaires. Mais c'était comme une fièvre qui s'emparait de lui, lui faisait perdre tout bon sens. Etudiant, il s'était montré brillant en mathématiques. Il aurait pu faire une belle carrière. Cependant un emploi régulier ne l'intéressait pas... Magnus avait dû compter sur mon influence pour l'assagir, or rien ne pouvait rogner les ailes de Quentin. Il était sans cesse à la recherche d'expériences nouvelles.

Sans regarder Merri, elle soupira, reprit :

— A mon arrivée dans sa vie, le jeu le tenait déjà trop bien pour le lâcher. Je n'ai rien pu faire. Magnus ne m'en a pas voulu de mon échec, mais moi... C'était sans espoir, Merri, acheva-t-elle d'une voix tremblante.

Pour la première fois, elle leva les yeux.

— Quentin nous étourdissait avec ses systèmes mathématiques. Chacun d'eux, bien sûr, devait se révéler infaillible contre les malices de Dame Fortune. Et, malheureusement, ses systèmes marchaient toujours un certain temps. En moins d'un an, il avait dilapidé son héritage mais, en moins de dix-huit mois, il l'avait triplé. Magnus ne cessa jamais de lui en vouloir... Ton père travaillait dur. Il devait être ulcéré de voir son frère gagner une fortune du jour au lendemain. Et la perdre avec la même facilité.

Elle marqua une pause avant de poursuivre :

— En ce temps-là, j'étais folle de lui. Je menaçais parfois de le quitter, mais il m'en savait incapable. Quand il est mort, il venait de gagner une énorme somme à Monte-Carlo... Je n'ai jamais été tentée de dilapider la fortune qu'il m'avait laissée.

Les yeux d'Héloïse se brouillaient sous l'afflux des souvenirs du passé.

— Voilà ce qui explique le testament de Magnus. Tu t'entendais à merveille avec Quentin et, physiquement, tu lui ressemblais. Ton père redoutait de voir se développer chez toi les mêmes tendances. Il a voulu te protéger.

— Et voilà aussi pourquoi tu ne m'as jamais emmenée à Monte-Carlo ou dans d'autres endroits, fit Merri, pensive.

— As-tu pensé à l'ironie de ce dernier été ? demanda-t-elle.

Elle n'avait pas mentionné de nom, mais Héloïse comprit instantanément.

— Il fallait à tout prix le tenir à l'écart, Merri. Ça me brisait le cœur de te voir si profondément atteinte. Personnellement, il me plaît beaucoup, mais tu vois maintenant pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait.

— Toi ?

— Je peux bien te le dire, puisque c'est fini. Le dernier jour, expliqua-t-elle sourdement, Max a essayé de prendre contact avec toi. Il était venu à la villa le matin, comme convenu, m'a-t-il dit, mais tu devais être sortie. Il est revenu pendant que tu faisais tes bagages. Il semblait fébrile, à bout de nerfs. Sans doute à cause de cette affaire du casino, ai-je pensé. Je lui ai dit que tu ne pouvais pas le voir. Il a insisté. Je lui ai parlé de Magnus. Tu lui avais fait part des clauses du testament, mais il n'y avait pas vraiment cru. Je lui ai fourni des détails. Il s'est rendu à mes raisons.

Elle soupira.

— Tu avais l'air si désespérée, les premiers temps de notre retour. Si amaigrie. Je me demandais si j'avais bien agi... si nous n'aurions pas pu tenter d'acheter les bonnes grâces de l'Inquisiteur... Mais je me suis rappelé ce que tu m'avais dit de Max. Au fond, tout était peut-être pour le mieux. Tu ne voulais pas parler...

— Oh, Héloïse ! s'écria la jeune fille en se levant. Comment as-tu pu ? Comment ? Ce dernier jour, c'était un jeu, pour moi. Je m'étais dit que si je ne répondais pas à son coup de sonnette et s'il prenait la peine de revenir un peu plus tard, ce serait la preuve qu'il tenait vraiment à moi. Mais., il n'est pas revenu. Du moins l'ai-je cru.

Sa voix se brisa. Elle parut un instant vouloir rassembler toute son énergie; chaque muscle de son visage se crispa

sous l'effort. Mais, sanglotante, elle s'effondra sur les genoux d'Héloïse.

— Comment as-tu pu le renvoyer... ?

Elle s'essuya les yeux d'un revers de main, se releva.

— Ça n'a plus d'importance. Tu l'as dit toi-même : il n'était pas l'homme qui me convenait. Pas du tout...

Héloïse la regarda sortir de la pièce et se retrouva seule, méditative, devant les flammes crépitantes.

Les démarches en vue de la vente de la maison suivaient leur cours.

Héloïse et Charles avaient décidé de se marier civilement à Londres, à l'époque de Pâques. Après une brève lune de miel, ils regagneraient la Bretagne. Merri ne savait pas encore où elle s'installerait. Héloïse ne la pressait pas. Elle l'avait invitée à venir passer quelque temps chez elle et Charles, mais la jeune fille avait décliné l'invitation.

Par une matinée humide du début de mars, elle venait de passer un vieux tricot pour aller promener les chiens quand on sonna à la porte. Sans doute un acheteur éventuel, se dit-elle. Elle noua hâtivement ses cheveux en queue de cheval et descendit l'escalier en courant.

Le timbre résonna de nouveau, et elle dut maîtriser son irritation devant une telle impatience.

— On vient, on vient, murmura-t-elle.

Elle ouvrit la porte toute grande, étouffa un cri.

Il pleuvait à verse, et l'homme qui se tenait sur le seuil avait relevé le col de son imperméable, à la manière des gangsters de cinéma. Son visage était pâle, ses traits tirés.

— Allez-vous me laisser attendre ici toute la matinée ? demanda-t-il entre ses dents.

Merri demeurait pétrifiée. Il s'approcha d'elle, lui détacha la main du chambranle, afin de pouvoir entrer. Son contact ressuscita la magie familière. Un frisson de désir parcourut la jeune fille.

— Max ! souffla-t-elle, émerveillée.

Il la prit par les épaules, fixa sur elle un regard intense. Elle balbutia :

— Je croyais que c'était quelqu'un pour la maison.

— C'est quelqu'un qui veut vous voir, riposta-t-il, en lui prenant le menton pour lever son visage vers le sien.

— Non... Je... fit-elle, avec un mouvement de recul.

Il la suivit. Il avait conservé toute sa grâce féline. Elle se dirigea vivement vers le salon.

— Héloïse est sortie. Je...

Elle se reprit, serra les poings pour maîtriser le flot d'émotion qui l'envahissait.

— Nous vendons la maison, reprit-elle.

— Alors, j'arrive juste à temps.

Le visage moqueur de Max restait sombre, mais sa voix avait une douceur moqueuse.

— Je vais faire du café. Otez votre imperméable. Il doit y avoir du feu dans le salon. Je...

Elle parlait pour ne rien dire, incapable de remettre de l'ordre dans le chaos de ses pensées. Il accrocha à une patère le vêtement humide. Elle frissonna à la vue du corps mince et musclé vêtu d'un étroit pantalon sombre et d'un pull-over à col roulé. Il passa ses longs doigts dans ses cheveux mouillés.

— Vous avez un drôle de temps, dans le Yorkshire.

Sans lui répondre, elle sortit à reculons. Lorsqu'elle revint avec le café, elle avait recouvré un peu de sang-froid. Max, près de la fenêtre, contemplait le jardin.

— Vous n'êtes certainement pas ici pour parler de la pluie et du beau temps, dit-elle le plus calmement possible.

Le regard du visiteur se perdait dans la grisaille uniforme du dehors. Mais, pour Merri, tout avait pris une luminosité nouvelle.

Au son de sa voix, Max se retourna vivement.

— Je suis ici en émissaire de Charles, déclara-t-il sans préambule. J'apporte quelque chose à Héloïse de sa part.

Il désigna sa serviette de cuir.

— Apparemment, il ne voulait pas courir le risque de confier cet objet au courrier et, comme il ne pouvait se libérer avant une dizaine de jours, il m'a choisi comme garçon de courses.

Il y avait dans sa voix une nuance interrogative. Héloïse ne s'était pas confiée à Merri, mais sans doute s'agissait-il de la bague de fiançailles, se disait la jeune fille. Sa tante la lui avait décrite; c'était un bijou de famille. Elle demanda à Max si c'était bien ce qu'il apportait. Il hocha la tête d'un air absent.

— Ça aurait pu attendre dix jours, fit Merri avec un petit rire. L'amour fait faire de bien curieuses choses.

Elle baissa les yeux pour dissimuler son amertume.

— Vraiment ? fit Max, immobile au centre de la pièce.

L'espace qui les séparait semblait crépiter d'une invisible énergie.

— C'est inutile, Max, murmura-t-elle.

Il fit un pas vers elle. Elle recula d'un autre pas. Il se retrouva soudain tout près d'elle, l'enveloppa de ses bras, la couvrit de baisers fiévreux. En même temps, il ne cessait de murmurer son nom. Elle, totalement abandonnée, lui rendait ses baisers, avec ardeur.

— Depuis votre départ, je n'ai été vivant qu'à moitié, lui dit-il. Je ne peux pas continuer. Je veux vivre... Pourquoi n'avez-vous pas écrit ? Pourquoi ne m'avez-vous donné aucun signe de votre amour pour moi ?

Il lui suffisait de regarder Merri pour être sûr qu'elle répondait à ses sentiments. Son front se plissa.

— J'étais au courant, pour l'héritage, mais nous aurions sûrement trouvé un moyen de résoudre le problème.

— Mais vous n'avez pas tenté de prendre contact avec moi... La réciprocité est vraie.

Elle tenait une de ses mains entre les siennes.

— Il m'a fallu longtemps pour comprendre quelle importance vous aviez pour moi. Et j'étais convaincu que vous me méprisiez. Après votre départ, tout mon temps, ou presque, a été occupé par des juristes, par des réunions de conseil. A peine si je trouvais un instant pour lever la tête de masses de paperasses, expliqua-t-il. Heureusement, c'en est fini de tout cela, ajouta-t-il en souriant.

Elle se raidit. Se retrouver entre les bras de Max semblait remettre à l'endroit le monde entier, mais la partie rationnelle de son esprit lui disait qu'il restait encore bien des coins d'ombre.

Elle leva vers lui un regard troublé. Il s'en aperçut.

— Parlez, dit-il. Il ne doit plus y avoir de secrets entre nous.

Elle reprit longuement son souffle.

— C'est votre métier... Là est le problème. Y aura-t-il toujours certains aspects dont vous ne pourrez pas parler ?

— Je comprends la désapprobation d'Héloïse : Charles m'en a expliqué les raisons. Mais pourquoi, chez vous, cette étrange attitude, Merri ? Qu'ai-je fait ?

— La façon dont vous parliez de vous débarrasser de l'opposition... balbutia-t-elle.

Elle se domina, se lança dans les explications indispensables. Elle exposa tout ce qui avait fait naître en elle de terribles soupçons. Elle redoutait maintenant sa réaction. Elle se dégagea de son étreinte, alla prendre son sac, y chercha la trousse de maquillage, en sortit une feuille de papier froissée.

— Vous trouverez là l'origine de mes soupçons, de toutes mes paroles de mépris. Ça vous expliquera aussi pourquoi j'avais si peur de vous, ce jour-là, dans la campagne... au point de m'évanouir.

Il lui lança un vif coup d'œil mais prit le feuillet et sans un mot, le lut rapidement. Elle l'observait. Il laissa tomber la lettre, s'approcha de la fenêtre.

— Ne me dites pas que ça ne me regarde pas ! lui cria-t-elle. Que dois-je penser ? Qu'en penserait n'importe qui ? Quand j'ai voulu vous en parler, vous m'avez priée de ne pas me mêler de vos affaires. A mes yeux, vous vous reconnaissez coupable. Mais j'ai besoin de savoir la vérité.

Il se retourna vers elle.

— Ça vous regarde. Si vous devenez ma femme, tout ce qui me concerne vous concernera aussi.

Saisie de vertige, elle le contemplait.

— Vos soupçons étaient justifiés.

Dans un sursaut horrifié, elle dit d'une voix rauque :

— Vous avez fait tuer quelqu'un...

— Voyons, Merri, vous ne croyez pas sérieusement que...

Il ramassa la lettre, la parcourut de nouveau. Son visage se détendit. Elle le vit sourire, et l'idée lui parut à elle-même absurde.

— Alors, expliquez, s'il vous plaît.

— C'est vrai en partie, reconnut-il. Je n'ai tué personne mais je me suis débarrassé de certaines gens. Le gérant que j'ai mis à la porte dès mon arrivée avait pris l'habitude de verser un pourcentage des bénéfices à un homme d'affaires du cru; celui-ci me croyait disposé à continuer. J'ai dû recourir à des mesures assez brutales pour le convaincre de son erreur. De ma part, c'était largement du bluff, mais ça a marché.

Il regardait la jeune fille bien en face. Elle fut convaincue de la vérité de ses paroles.

— Toute cette situation m'écoeurait, reprit-il. En vieillissant, mon oncle Edouard avait laissé des éléments douteux prendre le contrôle de l'affaire, sans se rendre compte de ce qui se passait. Lors de mon arrivée, c'était un véritable foyer de corruption. Je devais battre ces gens-là à leur propre jeu.

— Pourquoi n'avoir pas tout simplement abandonné ?

— Je voulais vendre le casino et la boîte de nuit, répondit-il en souriant. Mais il fallait d'abord les débarrasser des sangsues qui les vidaient de leur substance.

— Et maintenant ?

— Je suis libre. J'ai tout vendu. S'ils veulent revenir à leurs anciennes pratiques, ça les regarde. En apprenant la vérité, Pierre et son père se sont retirés de l'affaire, ajouta-t-il avec un sourire ironique. Franchement, Merri, tout ça

m'écœurerait... surtout quand il fallait jouer le patron de boîte de nuit « à la coule ». Babette est charmante, mais ce n'est pas mon type.

Elle le dévisageait d'un air encore soupçonneux.

— Vous auriez pu vendre à n'importe quel moment.

— J'avais besoin d'argent, dit-il avec simplicité.

— Vous deviez avoir un but bien important, pour exercer un métier aussi contraire à vos inclinations.

— Plus important que tout, à mes yeux. Je ne suis pas un homme patient, Merri. Je suis incapable de dresser des plans des années à l'avance et d'attendre ensuite de les voir se matérialiser. Je tenais à me procurer le maximum de capital dans un minimum de temps.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas tenté votre chance au jeu...

— Je laisse ce genre d'activité à mes clients... à mes anciens clients, rectifia-t-il avec un sourire.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, mal convaincue encore. Qu'allez-vous faire de ce capital ? Mener la grande vie ?

Il enfonça ses deux mains dans ses poches.

— Je retourne en Inde.

La jeune fille en resta bouche bée.

— Durant les six années qui ont précédé la mort de mon oncle Edouard, expliqua-t-il, j'étais spécialiste des maladies tropicales dans un hôpital d'état. A la nouvelle de l'héritage, j'ai su que j'allais pouvoir réaliser un rêve.

— Quel rêve ? souffla-t-elle.

— Ouvrir une clinique bien à moi. Moderne, libre de toute influence politique ou charitable.

Devant la stupeur de Merri, il eut un large sourire.

— La grande question est celle-ci : viendrez-vous ou non avec moi ? Ça ne sera pas facile, mais, ma chérie, j'ai besoin de vous avoir à mes côtés.

Elle se laissa tomber sur un tabouret, près du feu. Pour elle, une porte venait de s'ouvrir toute grande sur le monde. Incapable de parler, elle regardait Max.

— Alors, dit-il gravement, tendu dans l'attente de sa réponse.

— Le jour où je vous ai vu pour la première fois, j'ai su que vous étiez merveilleux, dit-elle.

— Mais, en me connaissant mieux, vous m'avez méprisé.

— A cause de la lettre, dit-elle en rougissant. Et parce que vous m'aviez repoussée, Max !

— Au début, je vous trouvais trop jeune, trop innocente, j'avais envie de vous protéger. Par la suite, j'ai cru que seul votre corps me désirait. Si je vous avais touchée, vous m'auriez détesté, après.

Elle se leva d'un bond, et il lui ouvrit les bras.

— Et maintenant ? souffla-t-elle.

— A vous de savoir si vous souhaitez m'accompagner.

— Oui, Max, mille fois oui !

— Même si ça doit être très dur ?

— Oui. J'ai l'impression d'avoir attendu toute ma vie ce moment où elle prend enfin un sens !

Il l'embrassa passionnément.

— Et moi qui me demandais si vous alliez seulement vouloir me recevoir ! Mes rêves les plus fous se réalisent !... Charles est au courant de mes projets, reprit-il, après un autre baiser. En parlera-t-il à Héloïse ?

— Certainement. Ces deux-là ne se cachent rien !

Il s'assit, prit la jeune fille sur ses genoux.

— Et il en ira de même pour nous. Il nous reste à ne pas inquiéter l'Inquisiteur pendant encore trois mois...

— Et six jours.

— Vous aurez le temps de choisir votre robe de mariée.

— Et vous, d'ouvrir votre hôpital. N'est-ce pas ?

— Nous en reparlerons après le déjeuner. Vous allez devoir connaître tous les détails, vous savez : mon administratrice-en-chef se doit d'être au courant de tout. Et, à vos moments perdus, d'ici notre départ, vous pourriez apprendre l'hindi.

— Max !

— Pour l'instant, nous avons des préoccupations plus importante.

— Si vous parlez de...

Le reste de la phrase se perdit dans un élan de passion. Ils se désunirent seulement en entendant arriver la voiture d'Héloïse. Ils se levèrent alors précipitamment.

Dès son entrée, elle devina tout au premier coup d'œil.

— Dieu merci, Max, vous en êtes venue à bout. Vous allez peut-être maintenant la décider à abandonner ces affreux vêtements.

Il se tourna vers Merri, lui prit la main, la porta à ses lèvres en souriant. Il ne dit rien, mais son regard malicieux parlait pour lui.

Héloïse, serrant entre ses doigts le petit paquet apporté par Max, quitta la pièce en riant.

Max l'ignorait, mais l'écrin était vide. La bague brillait sur un lit de velours, dans le coffre fort. Elle y resterait

jusqu'au jour où Charles pourrait venir la passer lui-même à son doigt.

Dans le salon, les mains de Max se glissèrent sous le vieux pull. Merri voulut se dégager.

— Ordre de Madame votre tante, fit-il, en étouffant ses protestations sous ses lèvres. Vous devez enlever ces vieux vêtements...

Elle s'empara de ses mains, en admira la vigueur, la sensibilité.

— Ce ne sont pas des mains de joueur professionnel, fit-elle. J'aurais dû le savoir.

— Mais je suis joueur ! affirma-t-il. La preuve : j'ai couru le risque de franchir cette porte. Dame Fortune était certainement de mon côté, aujourd'hui.

— Elle sait reconnaître les gagnants, murmura Merri. Et moi aussi ! ajouta-t-elle, en regardant les lèvres de Max s'approcher des siennes.

*Achévé d'imprimer en août 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Arnaud (Cher)*

— N° d'imprimeur : 2007. —
— N° d'éditeur : 743. —
Dépôt légal : septembre 1985.

Imprimé en France

ROMANTIQUE

Tout un monde d'évasion.

H

**INTERDIT
D'AIMER**

Sandra Clark

Décidément, Merri n'en finit pas de maudire son défunt père ! D'après le testament, elle n'héritera de sa colossale fortune que si elle n'a connu aucun attachement profond avant l'âge de vingt et un ans... Encore une année ! Hélas - ou tant mieux - les vacances avec tante Héloïse ne risquent pas de susciter de tentations. C'est même d'une monotonie exaspérante, malgré la splendeur de la Bretagne. Mais voilà qu'arrive un bel étranger : insolent, charmeur, sûr de lui. Et Merri est prête à tout oublier pour un sourire de lui...



IMPRIMÉ EN FRANCE—PRINTED IN FRANCE